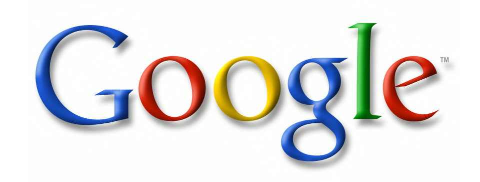
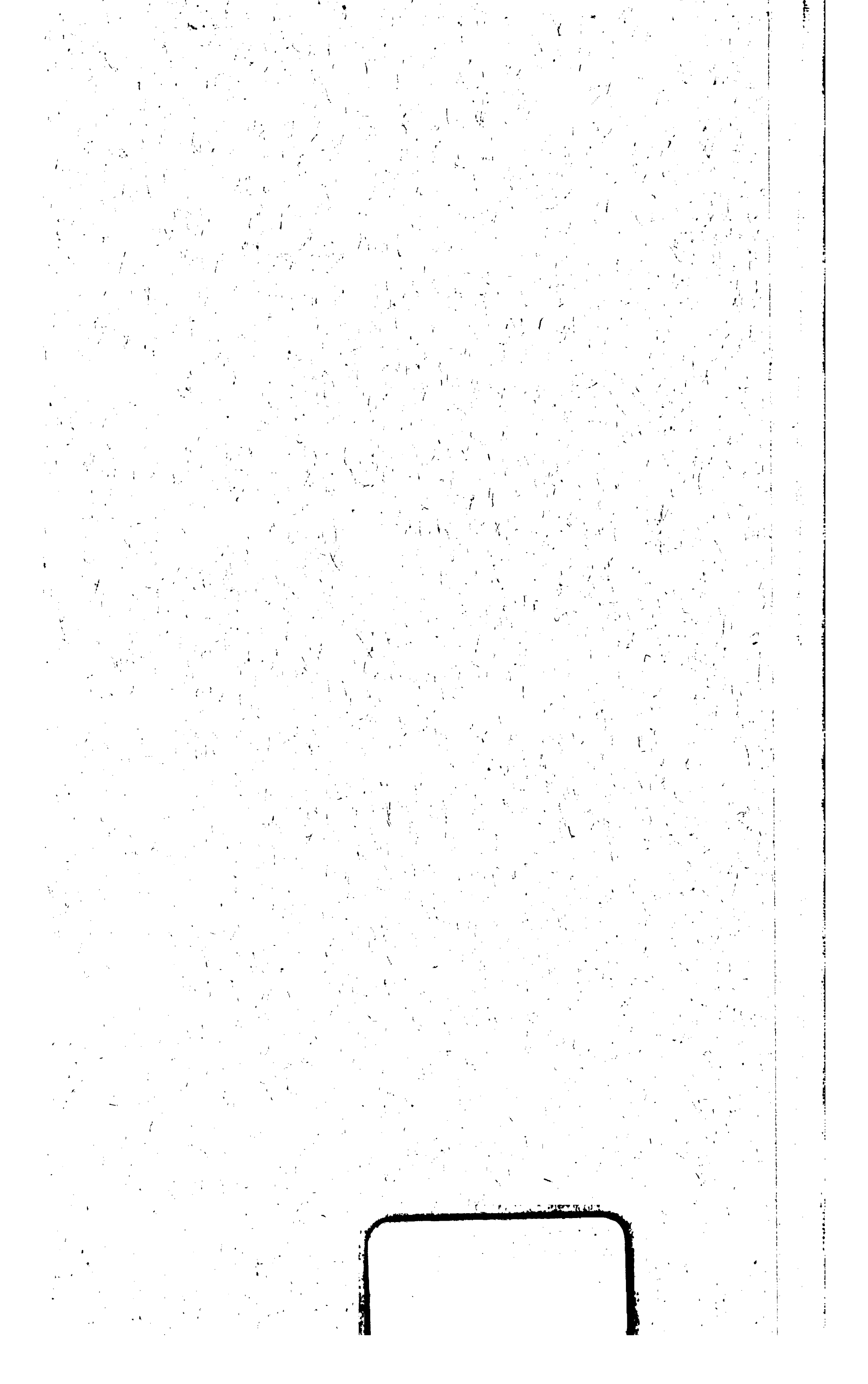
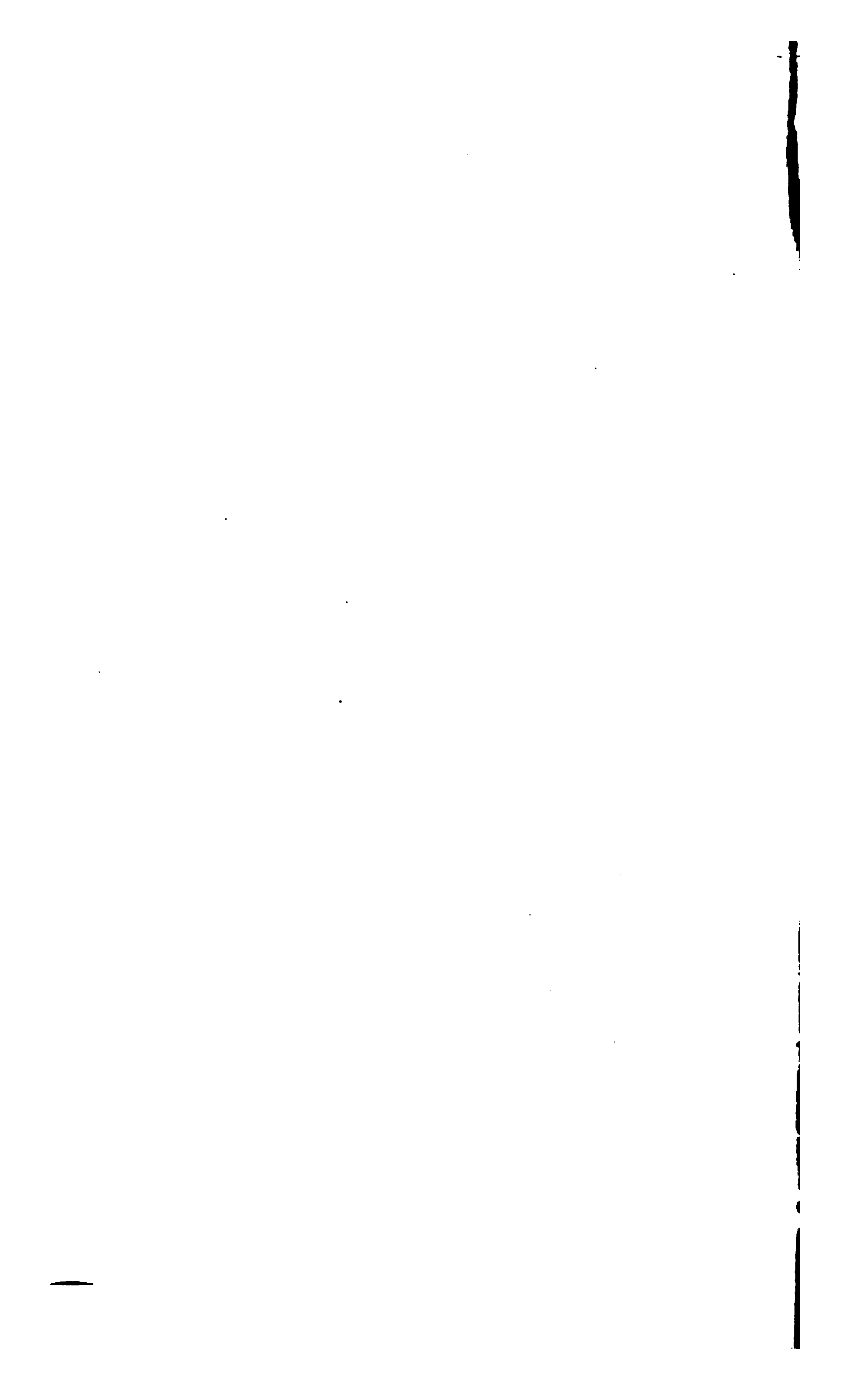








NOUVELLES LETTRES

DE

MLLE DE LESPINASSE.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

NOUVELLES LETTRES

DE

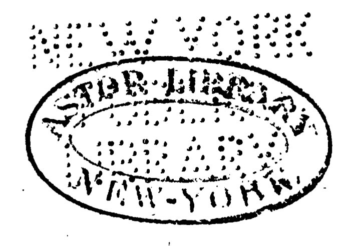
MLLE DE LESPINASSE,

SUIVIES

DU PORTRAIT DE M. DE MORA,

ET D'AUTRES OPUSCULES INÉDITS

DU MÊME AUTEUR.



A PARIS.
CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,
RUE DES MARAIS, N° 16, F.-S.-G.

1820.

AVERTISSEMENT.

C'est une femme qui publie ces lettres, et elle croit n'avoir point à se justifier de cette démarche.

Une indiscrétion qu'on ne saurait trop blâmer, a déjà mis le public dans le secret des erreurs de Mlle de Lespinasse. On a vu, dans les deux volumes de Lettres publiées sous son nom, que, le cœur encore plein de sa *passion* pour M. de Mora, elle avait conçu une *autre passion* pour M. de G***. Mais quels que soient les torts de cette infortunée, la lecture de ces Lettres et l'indigne lâcheté qui les rendait publiques, inspirèrent un sentiment de commisération générale pour une femme malheureuse, qui, après avoir payé de sa

vie un tort dont elle était la première à s'accuser, sans pouvoir même se l'expliquer, semblait destinée à l'expier de nouveau, après sa mort, par la divulgation d'un secret qu'elle avait cru ensevelir avec elle dans la tombe.

Les Lettres qu'on va lire ne peuvent qu'ajouter un nouveau degré à la pitié, à l'intérêt qu'inspire déjà Mlle de Lespinasse. Elle y dévoile le *secret tout entier* de ses relations avec M. de Mora. On y voit que cette infortunée créature, qui semblait frappée de fatalité, et dont l'ame ardente éprouva tous les transports, tous les ravages de l'amour le plus exalté, aurait pu s'écrier comme Phèdre, dont elle rappelait la douleur passionnée :

> Hélas! du crime affreux, dont la honte me suit,
> Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit!

Il paraît que les Lettres qu'on livre aujourd'hui au public avaient été connues de madame Suard. Je lis le passage suivant, dans un petit écrit plein d'intérêt qu'elle vient de faire imprimer, sous le titre d'*Essais de Mémoires sur M. Suard* :

« Mlle de Lespinasse avait écrit et com-
» muniqué à M. Suard, qui lui demanda
» la permission de m'en faire part, l'his-
» toire de ses sentimens pour M. de Mora.
» Je puis assurer qu'il n'y a eu d'autre
» événement entre eux que des commu-
» nications par lettres et des conversa-
» tions, et que ce n'est que dans la der-
» nière, veille du départ de M. de Mora
» pour l'Espagne, qu'ils s'avouèrent leurs
» sentimens réciproques. M. de Mora s'é-
» vanouit de joie, et emporta avec lui
» l'assurance d'être aimé. M. de Mora

» était d'une santé extrêmement déli-
» cate; il avait des crachemens de sang
» très-fréquens, et Mlle de Lespinasse n'a
» connu que l'inquiétude et la crainte de
» le perdre jusqu'au dernier moment.
» Il était en route pour la voir, et mou-
» rut à Bordeaux d'un crachement de
» sang, au moment où elle l'attendait.

» Il fut trois ans absent, et, d'après ce
» que j'ai appris, ils avaient à se faire une
» confidence réciproque. On voit, par les
» lettres de Mlle de Lespinasse, combien
» elle avait besoin de lui faire la sienne.
» *Il m'aurait pardonné,* dit-elle.
» Ah oui! sans doute, et le cœur de
» Mlle de Lespinasse eût été soulagé en
» apprenant que M. de Mora avait à se
» reprocher le même tort dont elle s'ac-
» cusait elle-même. »

Madame Suard se trompe, en disant que ce n'est que la veille du départ de M. de Mora pour l'Espagne, qu'ils s'avouèrent leurs sentimens réciproques. Mais cette citation, qui d'ailleurs ne contient que la vérité, sert à prouver que ces passions romanesques, dont l'ame se nourrit comme d'un poison, sont peu à l'épreuve des traverses de la vie humaine, et ne savent pas même résister à l'absence. Ainsi M. de Mora, épris d'amour pour Mlle de Lespinasse, qui, de son côté, l'aimait éperdument, revient tout exprès d'Espagne pour avouer son infidélité à Mlle de Lespinasse, qui avait le même aveu à lui faire, et tous deux expirent sans avoir pu se faire l'un à l'autre cette pénible révélation.

Mais ce qu'on ne sait point encore, ce qu'on aura quelque peine à comprendre,

même lorsqu'on en aura la preuve sous les yeux, c'est que M[lle] de Lespinasse, sans avoir rien su de l'infidélité de M. de Mora, n'était soutenue dans son amour pour lui par aucun sentiment d'estime véritable. On éprouvera, sans doute, la plus vive surprise en lisant, à la fin de ces lettres, le portrait qu'elle trace de son amant, et l'on verra tout ce qu'a dû souffrir cette fille infortunée, en vouant ce qu'elle appelle *tous les intérêts de sa vie, toutes les facultés de son ame*, à un homme sur le compte duquel elle s'exprime en des termes si étranges. Tout cela, en vérité, est bien fait pour saisir d'étonnement.

Ces lettres, et les morceaux de littérature qui les accompagnent, ajouteront, sans doute, à l'idée qu'on a pu se faire du talent de M[lle] de Lespinasse. Ce talent suffit

pour lui assurer une place marquée parmi les écrivains du XVIIIe siècle.

Il est presque inutile d'avertir le lecteur que les deux personnes désignées par elle sous le nom de madame la duchesse de ** sa *tante*, et sous celui de son *frère*, sont madame du Deffant et M. d'Alembert. Le duc de Wilfort, madame de Francheville, madame de Valcourt et quelques autres, dont elle parle fréquemment dans ses lettres, sont des personnages de sa société, qu'elle désigne aussi sous des noms supposés, et dont le nom véritable ne peut être bien su que des contemporains.

En publiant ce volume à l'âge avancé où je suis parvenue, j'éprouve le besoin de bien établir que la lecture en peut être profitable, au moins sous un rapport; et si, après l'avoir lu, on me demandait quel

est le but d'utilité que je me suis proposé, je dirais, en citant l'exemple de cette malheureuse femme, que tant d'esprit et même de qualités n'ont pu préserver d'une vie désolante et d'une mort déplorable : Voilà les fruits d'une éducation commencée par madame du Deffant et finie par d'Alembert (1).

(1) Voyez les *Additions et éclaircissemens* qui se trouvent à la suite des Lettres, et qui contiennent des détails curieux sur mademoiselle de Lespinasse et M. de Mora, extraits de la correspondance de Voltaire avec d'Alembert, de celle de Grimm, ainsi que des Œuvres de La Harpe et de Marmontel, qui faisaient partie de sa société.

NOUVELLES LETTRES

DE

MLLE DE LESPINASSE.

LETTRE PREMIÈRE.

Non, Madame, je ne m'y méprends point; votre bonté est bien ingénieuse, vous paraissez exiger de mon amitié un récit dont vous savez les circonstances les plus malheureuses, et par conséquent les plus intéressantes pour vous; vous voulez, dites-vous, que je vous fasse connaître un homme que vous n'avez jamais entendu nommer sans qu'on joignît à son nom un éloge; vous avez connu sa figure

que vous avez trouvée plus intéressante que celle de tous les héros de roman que l'auteur fait pourtant à plaisir. La nature avait mieux fait encore, et cette figure si noble, si touchante, vous a laissé une profonde impression. Hé bien, Madame, je vais donc céder, non à votre curiosité, mais au besoin que votre ame sensible a de soulager la mienne; vous croyez que je trouverai de la consolation à me retracer tous les détails d'une passion qui a occupé huit ans de ma vie et qui a effacé tous les différens malheurs dont j'avais été accablée jusque-là.

Ma vie ne sera plus marquée que par deux époques. J'ai aimé huit ans M. de M**; et depuis l'instant funeste où je l'ai perdu jusqu'à celui où je cesserai de vivre, je ne connaîtrai que les regrets et les larmes. Quoique je ne veuille vous entretenir que de ces huit années de ma vie, il est à propos que je vous dise un mot de ma naissance. Je suis

fille de M. le comte de V.... ; vous n'ignorez pas que la maison de V.... est une des plus anciennes et des plus illustres de ce pays, et j'espère que vous ne soupçonnerez pas que ce soit ma vanité qui ait besoin de vous faire cette remarque. J'étais aimée follement de ma mère et de préférence à ses autres enfans ; je l'aimais avec toute la tendresse et la chaleur dont mon ame était susceptible alors. Je pensai mourir en la perdant ; pardonnez-moi ce détail qui est assez peu important pour le sujet que j'ai à traiter ; je compte, Madame, sur votre indulgente bonté, d'ailleurs je ne me suis point engagée à vous rendre le récit que j'ai à vous faire, ni piquant ni même intéressant. Je n'ai point encore la tête assez libre ni l'ame assez calme pour apporter du soin et de la précision à ce que j'ai à vous apprendre. Ma narration se sentira du trouble où je suis encore. Je n'écarterai point l'inutile. Je ne mettrai ni ordre, ni suite, ni style ;

mais je vous réponds d'une vérité inaltérable et d'une confiance qui ira jusqu'à l'abandon ; j'écrirai comme si jamais je ne devais être lue : ne vous étonnez donc point si j'entre dans une intimité de confiance dont jamais aucune femme n'a été capable avec une autre femme. Je n'examine point si c'est la modestie ou l'amour-propre qui rend la plupart des femmes réservées sur les détails de leurs passions : celles qui ont été galantes seraient honteuses d'être vraies ; mais celles qui ont été entraînées par un penchant invincible, ont peut-être l'ame et la tête assez exaltées pour faire de l'amour une vertu. Alors elles doivent en parler comme elles l'ont senti, avec force, vérité et abandon. Voilà ce que je vous promets ; je vous demande grâce sur tout le reste.

J'imagine que la forme la moins fatigante et qui souffre le plus de longueurs et de négligence, c'est celle des lettres ; cela met des

repos dans le récit, et cela en donne au malheureux lecteur qui s'est imposé la tâche de tout lire, pour prix du soin qu'on a pris de tout écrire. Tout ce que je viens de dire sera donc une manière de préface pour laquelle je ne ferai point d'excuse. Je parle, pour ainsi dire, à l'oreille de mon amie, je n'ai besoin que de sa bonté pour être écoutée, sinon avec intérêt, du moins sans ennui.

Il y avait deux ou trois ans que j'avais quitté madame la duchesse de ..... ma tante, lorsque je vis pour la première fois M. de M**. Elle m'avait pris chez elle à la mort de son mari. C'était une femme d'esprit, mais très-méchante, dont j'avais beaucoup à souffrir. Ces deux ou trois années avaient été celles de ma vie que j'avais passées avec le plus de tranquillité et d'agrément. Elles avaient cependant été troublées par une maladie dangereuse qu'avait eue le comte de Sinclair, mon frère aîné, et qui m'avait fait

craindre pour sa vie. Quand il fut tiré de ce danger, il prit le parti de venir loger avec moi; sa société faisait la douceur de ma vie. Son esprit, ses vertus, le charme de sa conversation, m'attirèrent bientôt la meilleure compagnie en tout genre; je menais une vie assez dissipée, je soupais tous lès jours hors de chez moi, j'allais assez souvent aux spectacles : tout cela était moins pour satisfaire mon goût que pour mener un genre de vie auquel madame la duchesse de..... ma tante, attachait de l'opinion, et qui lui faisait croire que j'existais avec agrément et considération. C'était sans doute une grande sottise que de contrarier mon goût pour un si puérile intérêt; mais, Madame, cet intérêt n'était pas si petit, c'était une manière de me venger, et, en effet, je l'étais complètement par le désespoir où était ma tante, qui avait espéré qu'en la quittant je tomberais dans l'oubli et dans l'abandon.

Je viens de vous peindre ma situation extérieure, je dois vous dire un mot de la situation de mon ame : elle était occupée du sentiment de l'amitié ; j'avais des amis qui mettaient de la douceur et de l'intérêt dans ma vie ; j'étais aimée, il y avait plusieurs années, par le duc de Wilfort : ce qui n'avait d'abord été en lui qu'un goût passager, avait pris la suite et la consistance d'une passion, et ce n'était en lui qu'un effet d'amour-propre que j'avais, sans dessein, excité par mes refus constans. Je le trouvais très-aimable, il me plaisait toujours quand je le voyais en société. Mais venait-il à me parler de son sentiment, voulait-il me le prouver par ses lettres ou ses discours, alors il me glaçait et il me donnait mille fois plus de force qu'il ne m'en fallait pour me défendre du goût que m'inspiraient son esprit et sa gaîté. Enfin je ne l'aimais pas; il me plaisait, il m'occupait souvent, mais sans agiter ni toucher mon

ame. Après avoir employé tous les moyens de me séduire, il avait voulu essayer de me soumettre par la crainte et les menaces; il avait même hasardé des démarches qui le compromettaient autant que moi, et, par un effet singulier de l'amour-propre, il avait souvent risqué de sacrifier son ambition, seule passion dont il fût susceptible, au plaisir de me soumettre et de me vaincre. Mais heureusement pour moi, j'avais été de bien bonne heure dans son secret, et, à son exemple, j'avais fait de cette liaison un objet de vanité et d'amour-propre, et nous combattions au nom de l'amour sans être animés que de l'intérêt de notre amour-propre.

Il semble que ce combat devrait bientôt finir s'il était connu. Eh bien, je vous dirai, à la honte du cœur humain, qu'il n'y a guère de passion qui ait plus de suite, plus de constance et surtout qui soit aussi ingénieuse pour parvenir à ses fins. Je dois aussi vous

avouer sans orgueil, comme vous allez voir, que ce n'est pas par vertu que je n'ai pas cédé à M. le duc de Wilfort, mais uniquement par vanité, par amour-propre, et seulement pour ne lui pas donner cet avantage sur moi. Dans l'espace de 7 à 8 ans que cette espèce de défi a duré, nous étions souvent brouillés, et puis, sans raccommodement, nous nous retrouvions aussi liés et aussi à notre aise que s'il n'y avait eu entre nous que de l'amitié et même l'habitude de l'amitié.

Voilà où j'en étais, lorsque je vis l'homme à qui je devais consacrer toutes mes affections, toutes mes pensées, en un mot, celui qui devait disposer de tous mes intérêts et absorber toutes les facultés de mon esprit et de mon ame. . . . . . .

Je vais vous laisser reposer, Madame; mais, mon dieu, que votre bonté est ravissante! vous voulez bien risquer de vous ennuyer dans l'espoir de me consoler en me

Elle me reçut avec sa bonté ordinaire. « Je
» suis bien aise de vous voir, me dit-elle,
» êtes-vous engagée ce soir? — Oui. —
» Tant pis. Vous auriez été bien aise de
» souper avec madame de Valcourt; elle
» vient ici avec M. de M**, dont vous
» avez sûrement entendu parler; c'est le
» fils du gouverneur de la province de......
» Il n'y a pas bien long-temps qu'il est ici
» avec sa famille qui réside là plupart du
» temps dans le gouvernement du père.
» C'est un homme d'esprit, un homme ai-
» mable autant qu'il est possible de l'être.
» On ne se douterait pas à son ton qu'il n'a
» presque jamais été en ce pays-ci. »

Tout ce qui était dans la chambre ajoutait à cet éloge. Madame de Francheville s'approcha de moi; et d'une voix dont personne ne pouvait perdre un mot : « Il est amou-
» reux de madame de Valcourt qui en est
» folle; je suis fâchée que vous soyez enga-

» gée ; cela vous aurait divertie à observer :
» elle vient ce soir ici sans son mari. Ils
» seront seuls, et j'aurais été ravie si vous
» aviez pu rester. — J'en suis vraiment bien
» fâchée aussi, mais il n'y a pas moyen. »

Je finissais ces mots lorsqu'on annonça M. de M**. Mon premier mouvement fut de m'en aller, et puis je fus retenue par la curiosité que venait d'exciter en moi madame de Francheville. Elle fit un cri de joie : « Ah! que cela est honnête d'arriver de » si bonne heure! — Je sors de la comédie, » j'ai quitté la petite pièce et je me suis fait » un plaisir de vous voir plus à mon aise. » Alors il regarda ce qui était dans la chambre; il fit la révérence d'une manière si noble et de si bonne grâce, que je trouvai que l'on n'avait point assez loué sa figure et son air qui était le plus distingué. Il était mis magnifiquement, et il n'avait point l'air paré. Madame de Francheville loua son habit et lui

demanda s'il avait été au bal paré, si c'était là l'habit qu'il y avait eu : « Hélas! oui, » j'ai été au bal, je m'y suis ennuyé; j'ai été » grondé d'en être sorti à trois heures ; je » ne danse point, c'est encore un tort, j'en » suis bien fâché ; je ne saurais recourir » après tous les goûts que j'ai perdus, et cela » me rend bien maussade. — Mais on vous » le pardonne, je crois, dit madame de » Francheville en souriant. Madame de Val- » court a-t-elle beaucoup dansé, s'est-elle » retirée de bonne heure ? — Je n'ai eu » garde de m'informer de tout cela : je sais » qu'elle a dîné chez mon père, qu'elle a » été à la comédie; sa loge était pleine ; je » me suis sauvé pour éviter la lenteur de » la sortie du spectacle. — Mais vous serez » encore grondé, dit madame de Franche- » ville. — Vous aurez la bonté de me dé- » fendre, n'est-ce pas, Madame ? »

J'observais son visage pendant cette con-

versation, et je n'y voyais ni le trouble ni le plaisir qui s'y peint lorsqu'on entend parler de la personne que l'on aime. « Et si » vous voulez aussi venir à mon secours, » continua M. de M**, sur une dispute » que nous avons eue à la comédie, je se» rai bien fort. Madame de Valcourt pré» tend que c'est Voltaire qui a le mieux » peint l'amour et les effets de cette pas» sion dans les femmes. Et moi je prétends » qu'à cet égard seulement Racine lui est » bien supérieur. Qu'en pensez-vous, Ma» dame? » Madame de Francheville, sans répondre, se tourna vers moi: « Qu'en pen» sez-vous? — Je serais de l'avis de » M. de M**, dis-je, non pour fortifier » son parti, car je sens bien qu'il n'est » pas généreux d'être contre les absens; » mais c'est que c'est tellement mon avis » que je crois que je ne serais pas en peine » de le motiver et de le prouver. — Ha!

» que je serais ravi, Madame, dit M. de » M** avec chaleur, si vous vouliez me » donner vos raisons pour combattre l'opi- » nion d'une femme qui se croit bien plus » forte que moi, d'abord parce qu'elle est » femme. — Eh bien, Monsieur, tenez- » vous assuré que Racine a su mieux pein- » dre l'amour dans les femmes que M. de » Voltaire. Ce n'est ni le talent, ni l'esprit » qui lui ont donné cette supériorité; c'est » que Racine a été passionnément amou- » reux de mademoiselle Champmeslé, et » que Voltaire n'a jamais connu ni senti » l'amour comme passion. — Oh! que cela » est vrai! que me voilà content! Que je » vous suis obligé, Madame! et que je me » trouverais heureux si vous vouliez m'é- » clairer davantage! »

Le baron de Saint-Phar arriva, il était fort lié avec M. de M**, je le voyais beaucoup aussi : « Arrivez, arrivez, baron, dit

» M. de M** avec vivacité, je suis triom-
» phant; vous avez entendu notre dispute
» sur Racine et sur Voltaire, vous étiez tout
» prêt à être contre moi, car vous êtes tou-
» jours galant; hé bien, écoutez : madame
» va vous persuader — Voilà en vérité ce
» que je n'entreprendrai pas, dis-je en me
» levant; adieu, Madame, je meurs de peur
» que madame de Valcourt n'arrive, et alors
» je serais trop faible et peut-être trop ridi-
» cule d'avoir une opinion contraire à la
» sienne. »

M. de M** s'approcha de madame de Francheville : « Quoi ! elle ne reste pas
» à souper ? Ah! retenez-la, Madame,
» elle me paraît pleine d'esprit. — En-
» tendez-vous, Madame ? dit madame de
» Francheville, élevant la voix. — Non,
» Madame, mais je m'en vais avec bien du
» regret. » Je ne sais si en prononçant ce mot je regardais M. de M**, mais il me fit

une profonde révérence, et il semblait me dire : *C'est moi qui le sens, ce regret.* Je sortis et je trouvai madame de Valcourt sur l'escalier. Je fus fâchée d'être partie; j'aurais voulu voir si son arrivée aurait fait quelque impression sur M. de M**.... Pourquoi cette curiosité? Je n'en démêlais point la cause, et peut-être n'était-ce que la curiosité que m'avait inspirée madame de Francheville. J'ai su depuis par M. de M** ce qui avait été dit de moi à mon départ. Madame de Valcourt entra en demandant quelle était la femme qui sortait. « Elle a l'air bien noble, » dit-elle; je n'ai pas vu son visage. — Il » n'est pas joli, dit madame de Franche- » ville; c'est madame de Rennefort. — Je » ne l'ai pas reconnue, reprit madame de » Valcourt. — Est-ce que vous la connais- » sez, Madame, lui demanda M. de M**? » — Non; je ne la connais que pour l'avoir » rencontrée, il y a quelques années, avec

» madame la duchesse de......., sa tante. —
» C'est, dit M. de M**, une personne bien
» aimable, bien spirituelle, et qui m'a paru
» bien naturelle, qualité bien rare en ce
» pays-ci. — Et elle est tout cela, Madame?
» dit madame de Valcourt en interrogeant
» madame de Francheville. — Oui, Ma-
» dame, et cela est si vrai que, quoiqu'elle
» soit laide, elle plaît généralement aux
» hommes et aux femmes. — Mais elle n'est
» pas laide, reprit M. de M**; elle a de la
» grâce, de la noblesse, de la physionomie.
» Cela n'est-il pas vrai, Madame? en s'a-
» dressant à madame de Francheville. —
» Oui, tout cela est vrai; mais je vous aver-
» tis, Madame, qu'il n'est si fort prévenu
» en faveur de madame de Rennefort, que
» parce qu'elle a été de son avis contre le
» vôtre sur l'amour, sur Racine et sur Vol-
» taire. Contez tout cela, Baron, et ma-
» dame de Valcourt vous confondra tous. »

Alors reprit la dispute, et n'importe qui eut tort ou raison.

J'arrivai chez le comte de Fortin à 9 heures et demie; il vint à moi : « Je ne savais, » me dit-il, ce qui vous était arrivé, je com- » mençais à être inquiet. — J'arrive trop » tard parce que j'ai été retenue par une » dispute chez madame de Francheville; » elle voulait me garder. — Et assuré- » ment, reprit le duc de Wilfort, c'est un » grand sacrifice que vous avez fait? — » Sans doute, il y avait vingt personnes. » — Et toutes de vos amis? — Non, il n'y » en avait que six ou sept, mais bien choisies, » bien aimables, et telles enfin que si je » n'avais pas dû souper chez M. le comte, » il m'en aurait coûté de m'en aller. — » Mais, mon dieu, nommez-nous donc ces » personnes si charmantes, si aimables. — » D'abord, madame de Valcourt. — Oh! ce » n'est pas elle qui vous aurait fait rester, dit

» le duc de Wilfort. — Et puis le comte de
» Grancé, le baron de Saint-Phar et M. de
» M**. — Ah! celui-là je ne le connais pas.
» On dit qu'il est fort aimable; le connais-
» sez vous, Comte? — Oui, je l'ai vu à Ver-
» sailles, il a une figure de roman. Madame
» de Valcourt le trouve digne de figurer
» dans le sien, et c'est assurément un bon
» choix. Voilà ce qu'on appelle un amant de
» bon air; il est jeune, mais il a un main-
» tien, un ton noble et grave, et c'est un de
» ces hommes qui s'attirent de la considéra-
» tion à la première vue. En avez-vous jugé
» de même? me dit-il en riant. — Plus
» avantageusement encore, dis-je en riant
» aussi; le comte vous loue sa figure, et
» moi je vous dirai qu'il a de l'esprit, de la
» grâce, de la chaleur. — Prenez garde, dit
» le duc de Wilfort, vous oubliez ce qui
» vous plaît de préférence; il est sûrement
» sensible, n'est-ce pas? — Je n'en sais rien,

» répondis-je; mais il a de si beaux yeux,
» il a tant d'expression, que je croirais bien
» qu'il a beaucoup d'ame. — Allons, dit le
» duc de Wilfort en faisant quelques pas
» et en m'éloignant de la compagnie, venez,
» contentez-vous de celle d'un homme que
» vous désolez depuis une heure : je vous
» attendais; pour arriver plutôt, j'ai laissé un
» rendez-vous d'affaires; j'y suis toujours at-
» trapé et rien ne me corrige. — Je vous as-
» sure, lui répondis-je à mi-voix, que sans
» vous je ne serais pas ici. — Il faut donc
» que je vous remercie. — Non, mais que
» vous ne me grondiez pas. »

La soirée fut agréable, et je ne regrettai point celle que j'aurais pu passer chez madame de Francheville..... Mais, Madame, n'êtes-vous pas effrayée de toutes mes longueurs; ne craignez-vous pas un in-folio ? Si je suis jour par jour un aussi long espace que celui que j'ai à parcourir, sans doute je serai infinie.

Mais je vous annonce des années d'absence, et cela vous donnera le temps de vous reposer de mes petits détails, traités si longuement. Je passe donc au lendemain, car ce jour-là est bien nécessaire à ma vie. Le baron de Saint-Phar arriva chez moi. Le duc de Wilfort y était et plusieurs autres personnes. Le premier mot du baron fut : « Vous avez » vu hier, Madame, un homme qui a un » grand désir de vous être présenté; je me » suis chargé de vous en demander la per- » mission. » Le duc de Wilfort l'interrompit : « Je parie, M. le baron, que c'est M. de » M**; ho! je vous réponds qu'il sera bien » reçu; madame en est dans l'enchantement, » elle nous en parle depuis hier. — Il est » vrai, dis-je au baron, que je trouvai M. de » M** le plus aimable du monde; en vous » quittant j'allai souper chez le comte de » Fortin, où était M. le duc de Wilfort, et » je lui parlai en effet de M. de M** avec

» éloge. Depuis je n'en ai pas dit un mot;
» mais je suis flattée, bien aise même qu'il
» veuille bien me voir, et, comme dit mon-
» sieur (en regardant le duc), il sera fort
» bien reçu. Son introducteur suffirait bien
» pour me faire désirer de le voir et de cul-
» tiver sa connaissance. — Il mérite tout
» cela, Madame, répliqua le baron; ce
» serait un homme rare partout, par la réu-
» nion de ses qualités aimables et de ses
» vertus.» Il se tourne du côté de mon frère:
« Il a une grande admiration pour vos ou-
» vrages, Monsieur, et un grand désir de
» connaître votre personne. » Mon frère
répondit par une profonde révérence. « Oh!
» je vous réponds, continua le baron, qu'il
» vous plaira infiniment, ainsi qu'à madame
» de Rennefort. — Cela est déjà fait, dit
» avec vivacité le duc de Wilfort. — Cela
» est juste, dit le baron, car M. de M**
» me pressa, hier au soir, de venir aujour-

» d'hui demander à madame la permission
» de le lui amener. Je lui ai représenté qu'il
» faudrait attendre qu'il fût débarrassé de
» quelques affaires qu'il avait. Hé! pourquoi
» donc, mon cher baron, m'a-t-il dit ; est-
» ce que je ne trouverai pas le moyen de
» sauver quelques momens, pour les venir
» passer dans une société qui me plaise?
» En grâce ne perdez pas un moment à me
» faire faire une connaissance que je vou-
» drais déjà qui fût faite. — Tout cela, dis-
» je, est trop aimable : M. de M** est bien
» jeune pour préférer une société assez bor-
» née, à la dissipation ; mais je jouirai des
» momens qu'il me donnera. — Non, non,
» Madame, il n'est pas plus jeune que nous.
» M. de M** a trente ans d'expérience et
» de raison, la vie s'est pressée pour lui.
» Elle a déjà été remplie de beaucoup d'é-
» vénemens : il y a long-temps qu'il est co-
» lonel, il a fait la guerre, il a voyagé dans

» toutes les cours de l'Europe, il a eu tous
» les goûts de la jeunesse. Peut-être en a-t-
» il eu tous les malheurs; voyez, après cela,
» quel âge il doit avoir. Y a-t-il beaucoup
» de gens de 40 ans qui aient eu une vie
» aussi remplie? Eh bien, il n'en a que 24;
» mais il n'y a en lui que son visage qui puisse
» le faire croire. »

Alors la conversation devint générale : le baron, en me quittant, me dit : « Vous croyez
» bien que je ne serai pas long-temps sans
» vous voir; je vais rejoindre M. de M**,
» il va prendre grande opinion de ma ma-
» nière de négocier. » Il part. « Vous voilà bien
» contente, me dit le duc de Wilfort, voilà
» un nouvel intérêt de plaire, voilà de nou-
» veaux succès. Mais vous êtes trop aimable,
» car vous ne dédaignez pas les gens de qui
» vous êtes assurée. » Je répondis par une plaisanterie, et nous nous séparâmes tous pour aller souper.

Et moi, Madame, je vous quitte. Je vous ai promis de ne vous parler que de M. de M**, ou de ce qui peut y avoir quelque rapport, et ma soirée fut vide de cet intérêt. Je reprendrai mon récit au moment où je le revis, et je vois que vous croyez que ce fut encore le lendemain ; mais au moins je vous prie de croire que ces *lendemains* ne ressembleront en rien à ceux de Dufrény. Hélas ! notre union a été longue, et elle ne pouvait finir qu'avec notre vie. Quel souvenir ! il me fait frissonner ; et si je voulais continuer, je n'en aurais plus la force. Adieu, Madame, puissiez-vous goûter le bonheur avec autant de sensibilité que j'en éprouve en me livrant au malheur!

LETTRE TROISIÈME.

Je reprendrai en répétant le *lendemain*. Sur les 6 heures du soir, étant avec deux ou trois personnes, on m'annonça M. de Saint-Phar et M. de M**. Il se fit présenter à mon frère. Il y avait dans son air, dans son ton et dans tout ce qu'il dit, quelque chose de si obligeant, de si flatteur et de si bien senti, que j'affaiblirais en cherchant des mots. Il eut, tout le temps qu'il fut dans ma chambre, l'attention que donne l'estime la plus profonde; il causa beaucoup avec mon frère, il semblait qu'il voulait emporter sa bienveillance, il avait le ton du respect pour son opinion; enfin, sans lui avoir donné une

seule louange, il est impossible de louer davantage. Il fut très-obligeant, très-animé avec moi; mais son occupation principale fut d'écouter mon frère. Il arriva successivement d'autres personnes, entr'autres le duc de Wilfort, qui, sur-le-champ, vint à moi en me disant : C'est lui? Oui, c'est lui, dis-je en souriant; eh bien, causez avec lui, jugez le, et prouvez-moi que j'ai de la prévention, et même, si vous pouvez, de l'engouement.

La conversation fut animée; le duc de Wilfort adressa directement la parole à M. de M**, qui répondit toujours avec le ton le plus noble et le plus poli. On vint à parler de la Russie : « Ah! Monsieur, dit le » duc de Wilfort, vous étiez à Pétersbourg » du temps de la révolution; du moins vous » en avez su la cause, vous en avez vu tous » les détails, qui ne nous sont parvenus que » très-imparfaitement. » On fit plusieurs

questions à M. de M***, il répondit à tout avec tant de clarté et de précision, qu'on ne pouvait pas s'arrêter sur l'intérêt et la curiosité qu'il excitait. Le baron de Saint-Phar lui dit : « Mon cher marquis, vous ne pouvez pas » vous en tirer autrement que par le détail » de ce qui s'est passé à Pétersbourg, jour » par jour, du temps de la révolution. » Tout le monde se joignit au baron de Saint-Phar. M. de M*** ne s'en défendit point; mais avec le ton le plus simple et le plus modeste, et jetant les yeux sur tout ce qui l'entourait : « Le moyen, dit-il, de parler, de » se faire écouter, lorsqu'il serait si agréable » pour moi de jouir d'une conversation » dont j'ai déjà assez connu le charme, pour » voir que c'est un plaisir presque unique » à Paris! Mon cher baron, dit-il en éle- » vant la voix, laissez-moi écouter ici, je » conterai ailleurs. — Mais ce n'est pas là » nos conditions, dîmes-nous tous ensem-

» ble, et vous avez assez de bonté, Mon-
» sieur, pour les rendre meilleures pour
» nous. — Hé bien, Madame, en se tour-
» nant vers moi, vous ordonnez donc que
» je vous fasse un long récit ; s'il vous en-
» nuie, au moins arrêtez-moi, je vous en
» prie. » Je ne lui répondis que par une inclination et par un geste, qui l'assurait qu'il serait écouté avec le plus vif intérêt. Il commença l'histoire de cette révolution. Il en parla avec tant de chaleur, il peignit tellement les gens qui méritaient d'être nommés, tous ceux qui avaient eu part à cette affaire, il anima tout, il nous fit tout voir ; et jamais aussi on n'a été écouté avec cette attention, cet intérêt et ce plaisir. Il parla plus d'une demi-heure. Nous étions tous dans une espèce d'étonnement qui tenait de l'admiration. Jamais, en effet, on n'a eu autant de grâce, de simplicité et de vraie éloquence. Mon frère loua avec transport M. de

M**, qui en paraissait pénétré de reconnaissance ; il n'y avait point de retour d'amour-propre dans la satisfaction qu'il montrait : c'était le plaisir d'une ame honnête, qui jouit avec satisfaction de l'approbation que lui donne la vertu et la bonté. Tout cela était exprimé dans sa manière et dans ses discours : « Je suis trop heureux, Madame,
» de ne vous avoir pas fatiguée; je le craignais
» bien : les conteurs ne savent pas s'arrêter, et
» j'aurais été désolé de vous priver du plaisir
» d'entendre vos amis. Vous m'avez imposé
» cette privation aujourd'hui; j'espère que
» vous me permettrez de venir m'en dédom-
» mager, et bien souvent, pour me consoler
» du temps que j'ai perdu. Il y a trois ou
» quatre mois que je suis ici, et je ne fais que
» d'apprendre que vous auriez voulu me re-
» cevoir. — Ah! oui assurément, dis-je avec
» une expression sensible. Mais, Monsieur,
» vous êtes si dissipé, si recherché, que je

» sais d'avance que la connaissance que je
» fais aujourd'hui ne me causera que des re-
» grets. — Mon dieu, quel mot! que de
bonté! » dit-il en s'approchant de moi; et en
baissant la voix : « Croyez, s'il vous plaît,
» que je ne suis ni dissipé ni recherché, et
» que je ne trouverais de plaisir ni dans l'un
» ni dans l'autre. Mais me pardonnerez-vous
» la longueur de cette première visite? »

Le duc de Wilfort, qui avait été charmé de
tout ce qu'il avait entendu, répondit aux
derniers mots que venait de prononcer M. de
M**. « Monsieur, dit-il avec le ton du
» plaisir, de la reconnaissance et de l'éloge
» tout ensemble, nous nous joindrons tous
» à madame pour vous remercier et pour
» vous prier de nous accorder tous les mo-
» mens que vos affaires ou vos plaisirs vous
» laisseront de libres. Vous voyez, par le
» ton et les termes de ma prière, que tous
» les amis de madame partagent ses senti-

» mens et ses désirs. Ce n'est point ici une
» maison où l'on vienne en visite. On vient
» y vivre avec ses amis, on vient y chercher
» une société choisie et où l'on trouve réunis
» le charme de l'amitié et le plaisir d'une
» conversation aussi gaie qu'instructive.
» Vous en avez pris le ton mieux que per-
» sonne. Vous venez de nous faire jouir de
» tout ce que je vous annonce, et j'ai l'im-
» patience de me retrouver chez moi pour
» écrire tout ce que je viens d'entendre. —
» Mais vous n'écrirez pas tout, monsieur le
» duc, lui dis-je, et je suis bien sûre que ce
» ne sont pas les faits seuls qui vous ont in-
» téressé. — Vous avez bien raison, mais
» nous causerons ensemble de l'impression
» que nous venons de recevoir; et si M. de
» M** vous cultive, comme je le désire et
» comme je l'espère, nous goûterons sou-
» vent le même plaisir que nous venons d'é-
» prouver. »

M. de M** mit dans sa réponse une grâce, une simplicité qui nous prouvèrent qu'il méritait bien tout ce qu'il venait d'entendre de flatteur et d'obligeant. En s'en allant, il vint à moi et me dit, avec un charme qui ne se rend point : « Je viens de passer trois heures » dans cette chambre : que de regrets et de » plaisir j'en emporte! M. le duc de Wilfort a raison, on ne peut pas y faire de visites, il faudrait y vivre. Si j'abuse de la » permission que vous m'avez donnée, en » grâce, Madame, laissez-moi l'ignorer, » ayez cet excès de bonté et de générosité » pour un homme qui en conservera le souvenir tant qu'il vivra. »

Il partit avec le baron de Saint-Phar, et tous à la fois nous nous récriâmes sur l'esprit, l'ame, la figure, la grâce et la noblesse de M. de M** ; le duc de Wilfort ne pouvait s'en taire : « Oui, oui, vous avez » raison, on n'a jamais réuni tant de choses

» aimables et estimables, car on sent que
» son ame est forte et élevée. Pour moi,
» ajouta-t-il, je n'ai jamais rien entendu
» de si intéressant que le récit qu'il nous
» a fait. » Tout ce qui était là applaudit
à l'éloge que venait de faire le duc de Wilfort, et moi je m'occupais de l'idée que je
ne le verrais guère, puisqu'il était attaché à
madame de Valcourt; et en m'approchant
de l'oreille du duc de Wilfort: « Croyez-
» vous que madame de Valcourt soit digne
» d'un tél amant? — Oh! non en vérité, mais
» elle est bien jolie, elle est à la mode, cela
» a pu séduire un jeune homme. — Vous
» lui croyez donc des airs? — Non, mais
» après tout il ne faut pas se mettre en
» quatre pour justifier un homme de vingt-
» quatre ans d'avoir madame de Valcourt.
» — Oui, *d'avoir*, puisque vous prononcez
» ce vilain mot: mais pour une passion,
» elle ne me paraît pas faite pour en ins-

» pirer une à l'homme que nous venons
» de voir et d'entendre. — Et pourquoi
» en faites-vous une passion, pourquoi
» voulez-vous toujours du roman ? il ne vous
» suffit pas d'être exaltée pour vous ; tout ce
» qui vous plaît, vous le mettez à votre ton.
» Je vous déclare qu'il n'y a point d'hom-
» mes, et fort peu de femmes, qui vou-
» lussent se mettre à votre ton et à votre
» régime. Je vous l'ai dit cent fois, quoique
» vous soyez jeune, vous ne l'êtes pas assez
» pour vivre de chimères et d'illusions, et
» je répondrais bien que vous en serez pu-
» nie, et que je serai vengé. — Cela pourra
» être vrai, répliquai-je ; mais cette pré-
» diction n'est pas modeste. Sans doute, je
» ne devais pas prétendre au bonheur de
» vous plaire, et je suis si persuadée que
» vous me faites grâce, que vous n'ex-
» citez en moi que le sentiment de la re-
» connaissance la plus vive. » Il répondit

avec froideur : « Bientôt je trouverai que » vous m'accordez encore trop ; je vous sou» haite le bon soir. »

Il partit. Je restai seule avec mon frère, qui me parla avec chaleur de M. de M**. « Nous le verrons souvent ! disait-il. — » Nous le verrons peu, disais-je ; il est oc» cupé de madame de Valcourt, et je vous » réponds qu'il aimera mieux la suivre, » être chez elle, qu'il n'aimera toute notre » belle conversation. — Cela peut être, » disait mon frère, mais je parierais bien » que cet homme-là n'est pas profondément » occupé d'une femme coquette, grima» cière, et qui est à son dixième amant ; » au moins c'est là le bruit public, et M. » de M** l'a su avant que d'aimer ma» dame de Valcourt. Il est vrai qu'elle est » jolie comme un ange, et cela peut fort » bien contenter un jeune homme. Mais » s'il l'aime, à coup sûr il ne l'aimera pas

» long-temps. Madame de Francheville
» me disait hier qu'elle n'avait pu re-
» tenir aucun de ses amans, et qu'elle avait
» toujours été quittée; qu'elle était vaine,
» coquette, exigeante, et qu'elle avait un
» défaut qui dégoûtait bien vite d'elle, que
» cette bouche si jolie ne pouvait pas se
» regarder. — Ah! c'est un malheur affreux
» pour une femme galante, j'en suis fâchée
» pour elle; mais quelle que soit la raison
» qui donne ou rende la liberté à M. de M**,
» j'en serai ravie. »

Adieu, Madame, respirez donc; je vous accable, mais je ne vous demanderai plus pardon; cette uniformité mettrait un ennui de plus dans ce long récit....

LETTRE QUATRIÈME.

Je vous ai promis de vous rendre compte de mes plus secrètes pensées. Hé bien, Madame, je tiens ma parole, et je vous dirai que cette première visite laissa une profonde trace en ma pensée; et, ce qui va vous paraître étonnant, M. de M** fut le premier objet qui s'y présenta en m'éveillant. Je m'occupais de tout ce que j'avais à lui dire; j'avais déjà cent questions à lui faire; ses projets, ses occupations, ses connaissances, ses liaisons, tout avait déjà pris de la vie et avait droit à mon intérêt. J'aurais voulu, par-dessus tout et avant tout, savoir de quelle nature était

son sentiment pour madame de Valcourt; et par l'opinion que j'avais déjà prise de M. de M**, il ne me paraissait pas possible qu'il aimât faiblement: et, de ce moment, ce que j'avais caractérisé de froideur chez madame de Francheville ne me parut plus qu'un excès de prudence, qui était pour faire évanouir les soupçons qu'on avait sur leur liaison. Enfin, je créais, je détruisais tour à tour une passion qui n'a jamais existé dans l'ame de M. de M**: ce que cela prouvait, c'est qu'il n'était plus pour moi un objet comme un autre. Vingt-quatre heures avaient suffi pour me donner plus de mouvement et de pensées que n'en donne souvent une liaison de plusieurs années.

J'étais à ma toilette, lorsqu'on vint m'annoncer quelqu'un de la part de M. de M**. Par un mouvement involontaire qui n'était pas ordinaire, sans faire une question, je répondis *faites entrer*. C'était un de ses

gens qui m'apportait un roman dont on avait parlé la veille et que j'avais paru désirer. Il me faisait dire qu'il aurait bien voulu l'apporter lui-même, mais qu'il était entraîné par des devoirs et des visites qui ne le dédommageraient pas. Il me faisait demander si je serais chez moi le lendemain. « Oui assurément, Monsieur, dis-je à ce » laquais, j'y serai et je serai ravie de voir » M. de M**. Remerciez-le cent fois de » son roman, dites-lui que je vais le lire » pour lui épargner la peine d'en juger par » lui-même. » En effet, je me mis à faire cette lecture, et je ne fus soutenue que par le plaisir d'en parler à M. de M**.

L'après-dîner de ce jour-là, je vis beaucoup de monde, et je me souviens que je parlai dix fois de M. de M**. Il n'y avait rien que de simple à m'informer si on connaissait un jeune homme qui débutait, pour ainsi dire, en ce pays-ci, et qui mé-

ritait d'être distingué à tous égards. Tout ce qu'en dirent le duc de Wilfort et mon frère, fit naître le plus grand désir de le connaître aux gens à qui nous en parlions. Le duc de Wilfort dit à une personne qui paraissait désirer de le rencontrer : « Vous en » allez avoir le plaisir, car peut-être va-t-il » arriver. — Non, dis-je, il ne viendra » point. — Et pourquoi jugez-vous qu'il » ne viendra pas, savez-vous bien que c'est » par trop faire vos honneurs ? Nous avons » été hier si aimables avec lui, nous avons » montré tant d'empressement de le voir, » qu'il n'est pas besoin que nous comptions » sur vous ni sur l'impression que vous lui » avez faite, pour espérer de le voir. — Je » pourrais peut-être disputer sur ce que » vous dites, répliquai-je, je pourrais même » le réfuter : mais je ne vous dirai qu'un mot : » il m'a fait dire qu'il ne viendrait pas. — » Ho! pour le coup, vous lui avez fait

» plus d'effet que nous. Puisqu'il vous a
» fait dire qu'il ne viendrait pas, cela prouve
» qu'il avait le désir d'y venir. — Cela ne
» me paraît pas raisonner aussi juste qu'à
» votre ordinaire, mais je ne me rends pas
» difficile sur la conséquence que vous tirez,
» je souhaite même qu'elle soit juste. »

Tout cela était dit avec gaîté et plaisanterie. Le baron de St.-Phar entra; le duc de Wilfort lui adressa la parole : « Monsieur
» le baron, jugez-nous et voyez si je conclus
» mal. » Il lui conta ce que nous venions de dire : « Eh bien, prononcez à présent. — Je
» n'en puis rien faire, dit le baron. Ne faut-
» il pas qu'un juge ne soit point prévenu?
» — Oui, assurément. — Eh bien, j'ai été
» témoin que M. de M** était désolé d'être
» forcé d'aller faire des visites avec son
» père; il m'a demandé si je viendrais ici,
» je lui ai répondu que oui : Ah! que vous
» êtes heureux, a-t-il repris, mon cher baron,

» vous allez voir, vous allez entendre la » meilleure compagnie de Paris ; je ne » me console pas d'avoir été si long-temps » sans la connaître. » Le duc de Wilfort, en l'interrompant, s'écria : « Vous voyez que » mes conclusions sont justes ? » Je répondis par des plaisanteries, et il ne fut plus question de M. de M**.

J'étais seule le lendemain. A cinq heures l'on annonça M. de M**. « Je viens peut-être » à une heure incommode pour vous, Ma- » dame, mais je n'ai consulté que mon em- » pressement. J'ai affaire à sept heures, et » j'ai craint de n'être pas libre le reste de » la soirée. —Toutes les heures où je vous » verrai, Monsieur, me seront agréables. » Mais je dois vous dire, et c'est un soin » que je prends pour votre amusement, » que, si vous veniez à cette heure-ci, vous » risqueriez de vous ennuyer, car j'y suis » souvent seule. — Non, Madame, je ne

» donnerai pas dans le piége que vous me
» tendez; non, je n'aurai pas la gaucherie
» de rassurer votre amour-propre, et je
» vous répondrai du fond de mon cœur que
» je suis charmé de ce que vous venez de
» m'apprendre, que vous êtes quelquefois
» seule à cette heure-ci; vous verrez que
» je ne l'oublierai pas. — Mon dieu! que
» cela est aimable, que cela est obligeant!
» Mais songez donc que vous veniez de dire
» que vous n'étiez pas libre, et je le sais. —
» Mais je n'ai pas des affaires tous les jours,
» et cela serait bien odieux. Je vais seule-
» ment à sept heures chez un notaire pour
» terminer une affaire; j'y vais avec plaisir,
» parce que c'est la dernière fois. — Quoi!
» vous croyez qu'il n'y a que les affaires qui
» puissent ôter la liberté? — Non, ce n'est
» pas cela que je dis, mais je pourrais dire
» avec vérité que ce ne sont que ces affaires
» qui m'ont privé de la mienne depuis trois

» ou quatre mois. — Vous me surprenez
» beaucoup; mais cependant, ajoutai-je,
» vous avez raison: ce qu'on fait par choix
» et par goût, l'on y est entraîné, et l'on ne
» peut plus appeler cela le sacrifice de sa li-
» berté. — Ah! Madame, s'il peut arriver
» un jour où je puisse me flatter de mériter
» votre amitié, je répondrais bien autrement
» à ce que vous me dites et à ce que vous
» me faites entendre. Mais comment vous oc-
» cuper de moi, lorsque vous êtes occupée
» d'intérêts si chers, si agréables, et qui doi-
» vent remplir votre vie d'agrément et de
» bonheur? En effet, vous êtes faite pour ins-
» pirer tous les genres d'intérêt, et pour les
» éprouver tous. — Je connais celui de l'a-
» mitié, j'en jouis avec sensibilité. Mais
» pour que vous sachiez avec qui vous trai-
» tez, il faut que je vous dise bien vite que
» je ne crois pas au bonheur, que je tiens
» fort peu à la vie: d'après cela, si vous

» daignez y penser, vous verrez que ce que
» vous venez de supposer est bien peu fondé;
» mais en vérité, vous me trouverez bien ex-
» traordinaire. — L'aveu que je vous fais
» est déjà de la confiance; que pensez-vous
» de ce ton, de cette manière? Avant de sa-
» voir votre réponse, je dois vous dire que
» cela me surprend autant que vous. — Eh
» bien, puisque nous devons nous sur-
» prendre, je dois vous rendre confidence
» pour confidence, et je me flatte que vous
» trouverez que je vais plus vite et plus loin
» que vous. En ne parlant que d'après mon
» expérience, je dirai plus que vous. Je ne
» crois qu'au malheur, j'en ai été accablé,
» et il y en a d'une sorte qui ne laisse pas
» même espérer de consolation. Tout ce
» qu'on tente pour s'en distraire est non-seu-
» lement inutile, mais souvent même de-
» vient importun et dangereux; et enfin, ce
» qui paraît plaisir et bonheur aux yeux des

» indifférens, n'est souvent qu'un surcroît » d'embarras, de chagrins et d'ennui pour » le malheureux qui fait peut-être envie par » sa situation et par l'idée que l'on a de son » bonheur et de tout ce qu'il possède. Est- » ce là bien répondre, Madame? me dit-il » avec l'air de la tristesse et de l'accablement. » N'ayez donc point d'inquiétude sur la con- » naissance que je suis venu à me donner de » votre façon de penser. Je vous ai menée » plus loin, je vous ai fait voir ma manière » de sentir, je vous dis que j'ai été malheu- » reux, je vous ai dit que je souffrais, et » j'ajoute que tout ce que je fais peut à peine » me distraire. D'après cela, convenez que » vous savez plus de moi, que je ne sais de » vous. Convenez aussi, que je suis assez » heureux dans ce moment-ci pour vous » prouver, de la manière la plus évidente, » l'opinion que j'ai de vous et le charme que » je trouve avec vous. En un mot, dites-

» moi, s'il y a beaucoup de vos amis, de
» vos anciens amis, qui vous aient prouvé
» plus d'estime, d'amitié, de confiance ?—
» Vous me comblez de plaisir et de recon-
» naissance, mais vous me donnez de quoi
» m'occuper bien douloureusement. *Vous*
» *souffrez !* Je reviendrai souvent à ce mot ;
» mais jamais ; du moins, je le crois, je n'o-
» serai vous faire de questions. — Jamais !
» si cela devait être, j'ai trop parlé.... »

Il entra du monde, c'était mon frère et deux autres personnes. M. de M** fut à mon frère ; il s'établit entre eux une excellente conversation, qui fut animée, variée et remplie d'agrément et d'instruction. Dans un moment de silence, je m'adressai à mon frère et je lui dis : « Vous faites oublier à
» M. de M** qu'il a un rendez-vous d'af-
» faires ; je vous avertis, dis-je à M. de M**,
» que l'heure en est passée. Voyez si elle
» est manquée tout-à-fait, et alors je serai

» charmée : j'aurai le mérite de vous avoir
» averti, et j'en serai peut-être récompensée
» si vous prolongez le temps que vous deviez
» passer ici. — Tant de bontés me pénè-
» trent de reconnaissance, je n'ai pas le
» temps d'ajouter un mot ; je pars : je serai
» grondé, on m'attend depuis une heure ;
» mais je défie qu'on me fasse regretter
» l'emploi que j'en ai fait. — Je ne réponds
» pas à cette honnêteté ; mais permettez-
» moi une question ? (A ce mot il sourit.)
» Ah ! ce n'est pas de celles que je croirais in-
» discrètes, c'est simplement pour savoir si
» je vous verrai demain ? — Demain ? hélas !
» c'est vendredi, un opéra, des visites, cent
» contradictions qui me deviennent plus à
» charge que jamais. Croyez qu'il faudra
» que je sois bien malheureux si je ne m'en
» débarrasse (et, en baissant encore plus la
» voix) : vous êtes quelquefois seule à cinq
» heures, voilà ce que j'emporte, et je me

» le répéterai plus d'une fois dans ma triste » soirée. — Pourquoi triste? — Est-ce » qu'elles ne le sont pas toutes? Mais j'oublie » toujours que l'on m'attend. » Il partit : ce fut par acclamation que l'on fit son éloge. Chacun loua en lui la qualité et l'agrément qui lui était le plus analogue. Mon frère vantait son esprit, son instruction, l'élévation de son ame. D'autres, la chaleur, l'intérêt de sa conversation, son naturel, l'oubli de lui-même, la nature et la délicatesse de ses louanges, l'agrément et la noblesse de sa figure, son air doux et assuré; enfin on prononçait tout ce que je pensais, et on disait mieux que moi : ainsi je n'eus qu'à approuver et à applaudir, mais ce fut du fond de mon ame, et il me semble, autant que je m'en souviens, que plusieurs des personnes qui étaient chez moi ne m'avaient jamais paru avoir autant d'esprit et de goût que je leur en trouvai dans ce moment-là. Je ne parlerai plus

des succès mérités qu'avait tous les jours M. de M**; c'était une mode de le louer, on venait chez moi pour l'y entendre et pour le voir. Je l'en avertis et il me répondit avec le ton altéré : « Hélas ! Madame, les mal-
» heureux n'ont pas besoin d'être loués.
» Si par hasard ils avaient quelques succès,
» ils en seraient embarrassés et jamais en-
» ivrés. Croyez-vous, en effet, qu'une ame
» profondément affectée puisse goûter les
» plaisirs de la vanité ? Ne faut-il pas
» être bien libre et bien heureux pour vivre
» de cette fumée ? Quant à moi, je vous
» avouerai que sans avoir dû ni pu en jouir,
» j'en ai un dégoût mortel; et quand c'est
» vous qui voulez m'en faire jouir, je me
» sens humilié et affligé. Pardonnez-moi ma
» franchise, qui vous paraîtra peut-être in-
» civile; mais désormais, je sens qu'il me
» sera impossible de ne pas vous laisser voir
» le fond de mon ame : dussé-je y perdre,

» j'ai besoin d'être connu de vous ; et du
» moins si vous m'accordez quelques bontés,
» je n'aurai pas à me reprocher de les avoir
» usurpées. — Hé bon dieu ! lui dis-je, quel
» prix pouvez-vous attacher à mon opinion ?
» Comment une ame occupée d'une pas-
» sion malheureuse aurait-elle assez de li-
» berté pour mettre quelque intérêt à une
» connaissance aussi nouvelle ? — Eh ! vous
» m'affligez, vous me montrez que vous
» n'avez pas oublié qu'il n'y a que peu de
» jours que notre liaison a commencé ; ce
» mot de liaison vous paraîtra d'une trop
» grande liberté, mais il ne m'est point
» échappé : c'est mon cœur qui l'a choisi,
» le vôtre me le pardonnera-t-il ? Vous
» avez souvent lu le chapitre de Montaigne
» sur l'Amitié ; eh bien, vous voyez que les
» vraies affections naissent tout d'un coup,
» le temps ne sert qu'à en faire jouir, mais
» il ne peut rien ajouter à leur force. Pour-

» quoi avez-vous donc la cruauté de me
» dire qu'il y a peu de temps que j'ai le
» bonheur de vous connaître, et de me faire
» souvenir que je ne suis pas fait pour jouir
» d'un tel bien? Eh! pourquoi supposez-
» vous que le malheur vient d'une passion?
» si cela était, ne serais-je pas digne des
» consolations de l'amitié? Non, non, ajou-
» ta-t-il avec véhémence, je ne dois pas me
» laisser aller à cette espérance, elle serait
» trompée et ce serait un malheur de plus.
» Non, Madame, je ne dois point troubler
» votre bonheur, je ne dois point prétendre
» à vous voir partager le sentiment que vous
» m'inspirez : vous êtes calme, vous êtes
» heureuse, votre ame est occupée, elle
» est remplie sans doute, et, dans cette dis-
» position, toute nouvelle liaison vous de-
» viendrait importune, ma confiance vous
» serait un poids insupportable, et je dois
» par égard pour vous me répéter sans

» cesse ce que vous venez de me prononcer,
» que je ne suis pour vous qu'une connais-
» sance; et d'après cette cruelle réflexion,
» je ne dois pas chercher de la consolation
» avec vous. C'est bien assez sans doute d'y
» trouver une société agréable, de jouir des
» charmes de votre esprit, et enfin de voir
» et d'entendre une personne que je vou-
» drais avoir connue en arrivant à Paris. Ah!
» vous ne savez pas combien vous m'auriez
» épargné de chagrin, sans parler du bon-
» heur positif dont cela m'aurait fait jouir!
» —Je ne vous entends point, vous m'oc-
» cupez, vous m'attristez, je vous plains et
» je ne sais pas de quoi. Je vous disais il y
» quelque temps que je n'oserais jamais
» vous faire une question, et je sens à présent
» qu'il me serait impossible de ne pas vous
» en accabler. En grâce, Monsieur, arrêtez-
» moi, dites-moi que je serais indiscrète,
» que je n'ai point de droit à votre confiance,

» et surtout dites-moi que mon amitié ne
» sera point un soulagement pour vous,
» et alors nous reviendrons au ton de la
» société, car il me semble que nous nous
» en éloignons beaucoup. Vous venez dans
» un instant d'établir des choses qui deman-
» deraient de grandes explications. *Je suis*
» *calme*, dites-vous, *je suis heureuse*, *j'ai*
» *l'ame occupée*, *remplie*, pourquoi sup-
» posez-vous tout cela ? Et d'ailleurs qu'est-
» ce que cela a de commun avec la passion
» qui vous rend malheureux, et pourquoi,
» au défaut de l'amour de madame de
» Valcourt, vous faut-il mon amitié pour
» vous consoler ? — Ah ! mon dieu, que
» d'erreurs ! dit-il en soupirant : vous avez
» bien raison, votre amitié, tout ce qui
» tient à vous ne peut en effet avoir rien de
» commun avec ce qui a rapport à cette
» femme, et je ne sais ce qui peut vous
» conduire à rapprocher ces idées. Je ne

» vous dirai qu'un mot parce que le temps
» me manque, mais soyez assurée que
» *l'amour*, puisque vous dites l'amour
» de madame de Valcourt, ne pourrait
» rien pour mon bonheur : un sentiment
» qu'on ne partagerait pas serait d'une im-
» portunité affreuse. — Je vous entends
» moins que jamais : oubliez-vous que vous
» venez de me dire que vous étiez malheu-
» reux, que votre ame était profondément
» occupée, que vous aviez besoin de conso-
» lations, et ignorez-vous les bruits publics ?
» Joignez tout cela et voyez si je ne dois
» pas m'y perdre et si je ne dois pas un peu
» soupçonner votre vérité ? Mais j'ai tort,
» oui en vérité j'ai tort, je dois vous écouter
» sans faire tous ces rapprochemens qui
» peuvent vous déplaire, et qui pis est vous
» embarrasser, et, si cela était, vous me
» prendriez bien vite en aversion. — Ah! vous
» ne m'embarrasserez point en me mon-

» trant de l'intérêt et de la bonté, vous me » consolerez et je vous devrai le seul plaisir » que mon ame puisse sentir..... Mon dieu! » comme les heures passent! me pardon- » nerez-vous de vous avoir retenue, et me » promettez-vous de me faire des questions? » songez qu'il n'y en a point, mais point » auxquelles je ne réponde avec toute la » sincérité de mon cœur, et plus vous m'en » ferez et plus je vous devrai de reconnais- » sance. Adieu, Madame, vous êtes at- » tendue; si M. le duc de Wilfort savait que » c'est moi qui lui ai enlevé le plaisir de » vous voir une heure plutôt, je crois qu'il » regretterait bien de m'avoir marqué tant » de bonté l'autre jour; n'est-il pas infi- » niment aimable? n'est-il pas encore plus » heureux? » Il me faisait ces questious en me donnant la main pour monter en carrosse : « Voulez-vous, lui dis-je, que je » fasse attendre pour répondre à des ques-

» tions aussi intéressantes ? Si vous vous en
» ressouvenez encore demain, je vous pro-
» mets d'y répondre en un mot. — S'il n'en
» faut qu'un, je ne sais si je dois dé-
» sirer de l'entendre. — Ce mot est : Oui,
» il est aimable, oui il est heureux, mais
» c'est autant que peut l'être un homme sans
» passions. J'ai répondu, je crois. Adieu,
» Monsieur, la réplique à quel jour ? —
» Demain, dit-il, et je voudrais être à de-
» main. »

Mais j'oublie, Madame, que je vous ai dit au commencement, que pour vous laisser du repos, j'emploierais la forme des lettres. Celle-ci est un volume ; je n'ose en vérité la relire, je serais confuse de vous occuper de moi aussi long-temps et pour faire aussi peu de progrès dans le long récit que j'ai à vous faire. On a dit que Marivaux faisait faire cent lieues dans une feuille de parquet; j'outre son défaut, et je

n'ai pas de quoi le faire pardonner comme lui; mais Marivaux parle à ses juges qui sont tous ses lecteurs, et moi je parle à mon amie, et je lui obéis en la faisant pénétrer dans les secrets les plus intimes et les plus chers à mon cœur. Je vous quitte, mais ce ne sera pas pour long-temps.

LETTRE CINQUIÈME.

Je ne vous dirai plus *le lendemain*, mais je vous dirai que je ne passai plus un jour sans voir M. de M**. Je ne sais à qui il enleva tout le temps qu'il me donnait, mais sûrement personne n'y attachait plus de prix que moi. Je ne sais comment il arrivait qu'au milieu de la société il trouvait moyen de me parler de lui et de me faire connaître la disposition de son ame, en ayant l'air de ne faire que la conversation la plus générale. Sans le vouloir, sans le savoir, peut-être, il s'établit entre nous une espèce d'intelligence qui fit que bientôt on ne dit plus rien dans

ma société qui ne servît à nous communiquer nos sentimens. Cette sorte de langue était si intelligible pour nous, que lorsque nous nous trouvions tête-à-tête, nous n'osions plus parler avec tant de clarté. Je reprenais quelquefois où nous l'avions laissée la dernière conversation que nous avions eue, et souvent il arrivait que M. de M** me disait : « Mais nous sommes à cent » lieues de là; pourquoi rétrograder ? Vous » voulez, me disait-il souvent, me faire » parler de moi, et je meurs de peur que » ce ne soit pour m'ôter la liberté de parler » de vous. Vous voulez que je vous fasse » l'histoire de ma vie pour vous dérober » à celle du moment. Vous voulez que je » me console en vous parlant de mes mal- » heurs, et je crains quelquefois que ce » ne soit pour me les rappeler; enfin, il » me semble que vous me connaissez trop, » et que je ne vous connaîtrai jamais assez.

» Je n'oserai jamais vous demander si vous
» avez un secret à confier, et je vous de-
» vrais la plus vive reconnaissance, si vous
» vouliez bien écouter le mien. — Eh !
» pourquoi y aurait-il cette différence en-
» tre nous ? pourquoi votre confiance ne
» mériterait-elle pas la mienne ? — Hélas!
» je le sais bien pourquoi. Il y a cette dis-
» tance immense entre nous : les malheu-
» reux se soulagent en répandant leur ame,
» mais le bonheur, au contraire, s'évapore
» en en parlant. L'ame qui jouit, se resserre,
» elle se referme, elle n'a besoin ni de té-
» moins, ni de confident, et d'après cette
» réflexion, je me crois destiné à vous par-
» ler toujours et à ne vous entendre ja-
» mais. — Mais, Monsieur, soyons plus
» simples, lui dis-je un jour, commençons
» par le commencement, comme le bélier
» d'Hamilton : vous m'avez dit que vous
» me permettiez de vous faire des ques-

» tions, j'en ai cent à vous faire. — Mais,
» si j'avais déjà répondu à toutes ces questions, ne trouveriez-vous pas qu'il serait bien froid de me faire entrer dans des détails dont vous sauriez les résultats ?
» Cependant, ordonnez. Voulez-vous que je commence à l'époque de mon début dans le monde? Je n'avais pas encore dix-sept ans. Vous voyez que ce sera remonter bien haut, et que vous n'aurez peut-être pas le courage de me suivre jusqu'à ce moment-ci. — Il n'est pas question de courage, lorsqu'on est animé par l'intérêt le plus vrai; mais pour prévenir toutes vos plaisanteries et toute l'adresse que vous mettez à me laisser dans l'ignorance, je vais vous interroger; répondez-moi, ou arrêtez-moi lorsque je serai indiscrète. — Vous n'irez jamais plus loin que ma conscience, et je vous réponds que je veux être avec vous

» comme je suis avec elle. Ma seule crainte » c'est que vous ne m'arrêtiez vous-même ; » ainsi, jugez si jamais vous pouvez courir » le risque de pénétrer trop avant : savez-» vous ma frayeur, à présent? c'est qu'il ne » nous arrive quelqu'un. Notre exorde est » fait, et si nous étions interrompus il fau-» drait le recommencer. — Il est plus de » neuf heures, dis-je, et nous sommes à » l'abri des importuns. »

A peine avais-je prononcé ce mot que la porte s'ouvrit, et c'était le duc de Wilfort. « Vous ne l'espériez pas, dit M. de » M** en se levant. — Non, assurément, » je ne l'espérais pas, dis-je en reprenant » plus haut. — Ce mot est bien honnête, » dit le duc de Wilfort, de la part de deux » personnes qui, certainement, n'avaient » pas besoin d'un tiers pour animer leur » conversation. — Elle était finie, dit » M. de M**. Je soupe au bout du monde,

» et il faut bien que je m'en aille; vous » ne soupez pas, sans doute, monsieur le » duc, et je vous trouve bien heureux, » cela donne beaucoup de liberté. »

Le duc de Wilfort répondit avec un peu d'embarras, qu'il était engagé, mais que c'était à ma porte, et qu'il trouvait toujours qu'on arrivait trop tôt. « Cela est bien vrai, » reprit vivement M. de M**. — Mais, » les gens qui vous attendent, lui dis-je, » ne diront pas comme vous. Allez-vous à » l'hôtel de Valcourt? — Non, bien plus » loin que cela. » Et il partit.

Je ne sais pourquoi j'éprouvai, pour la première fois de ma vie, de l'embarras avec le duc de Wilfort; j'aurais voulu plaisanter, je sentis que je n'en avais pas la force. Je l'attendis donc, et il y eut aussi de sa part un moment de silence. « Par quel ha- » sard êtes-vous seule de si bonne heure? » dit-il en cherchant l'heure à la pendule.

» — Mais, vous voyez bien que je n'étais
» pas seule ; d'ailleurs, il est près de neuf
» heures et demie, et ce n'est pas trop le
» moment des visites. — Cela veut dire
» que la mienne vous a été importune. —
» — Eh bon Dieu ! vous savez de reste
» que je ne prends point de détour pour
» vous dire ce que je pense, ce n'est pas
» ma manière. — Ni la mienne non plus,
» dit-il en élevant le ton ; ainsi, je vous
» dirai tout franchement que je trouve que
» votre liaison avec M. de M** devient
» bien intime, et que je crains, par inté-
» rêt pour vous, que madame de Valcourt
» n'en soit informée, et alors vous auriez
» une ennemie bien ardente et bien au-
» dacieuse ; prenez-y garde, au moins.
» — Il faudrait plus que tout cela, lui
» dis-je ; vous la supposez folle : comment
» voulez-vous qu'elle soit assez sensible
» pour prendre de l'inquiétude, et de qui,

» bon dieu? En vérité, vous me faites trop
» d'honneur, et trop de tort à madame de
» Valcourt. Elle aime, elle est aimée, elle
» est jolie, vous dites qu'elle est aimable;
» et moi, je suis bien sûre qu'elle est vaine,
» par conséquent bien tranquille sur le sen-
» timent qu'elle inspire. — Enfin, il y a
» des exemples de jalousie peut-être moins
» fondés. — Qu'est-ce que cela veut dire?
» Je ne me pique pas d'entendre à demi-
» mot ce qui pourrait être offensant. —
» Vous êtes trop modeste, dit-il avec un
» ton sévère; est-ce que vous ne pourriez
» pas donner de l'inquiétude à madame de
» Valcourt? Qu'est-ce que cette remarque a
» d'offensant pour vous? — Je vous ai
» déjà dit qu'elle n'est pas vraisemblable.
» Ainsi, sans vanité, comme sans modes-
» tie, je ne crains nullement madame de
» Valcourt. — Je vois en effet que votre
» disposition n'est pas de craindre, d'in-

» quiéter et d'affliger : sans doute que la
» sécurité de la bonne conscience vous
» suffit; mais, si vous aimiez, ou si seu-
» lement vous vouliez penser que vous êtes
» aimée, vous mettriez peut-être plus de
» délicatesse dans votre conduite. — Ceci
» devient grave, dis-je en riant, est-ce
» que vous craignez des préférences ? est-ce
» que vous ne savez pas que vous êtes as-
» sez aimable pour plaire toujours lorsque
» vous avez plu une fois ? Vous vous ren-
» drez plus de justice, et à moi aussi; le
» passé, qui est si long, doit vous répondre
» de moi. Je ne serai pas à vous, mais je
» ne serai à personne : convenez que s'il
» en était besoin vous me serviriez de cau-
» tion. — Je devrais le croire, du moins,
» dit-il avec le ton le plus doux, je n'ai
» point de regret à tout ce que j'ai fait pour
» vous prouver mon sentiment; mais je
» crois qu'il est sans exemple d'avoir op-

» posé une résistance aussi absolue. Je par-
» tirai ces jours-ci, je serai absent trois
» mois, et je me trouverai, à mon retour,
» tout aussi avancé que si j'avais toujours
» été présent, car j'ai déjà éprouvé plus
» d'une fois avec vous que les absens n'ont
» point tort. — Eh bien ! vous en faites un
» sujet de reproche, cela est aussi nouveau
» que plaisant; mais n'ayons point de que-
» relle. Vous partez, vous voulez que je
» vous écrive, et les justifications sont
» odieuses à cent lieues. — Elles le sont
» bien aussi tête-à-tête, et je ne conçois
» pas comment vous n'en êtes pas lasse. —
» Cela prouve que je mets un grand prix
» à votre amitié; car, en effet, il est péni-
» ble de se justifier lorsqu'on n'a que le
» tort de vouloir échapper à des regrets
» et à des remords. — Ha ! voilà les prin-
» cipes, la morale; je m'enfuis; adieu.
» — Avant votre départ je vous verrai,

» j'espère. — Plus que vous ne le désirez, » je vous le jure. C'est un besoin, c'est une » habitude, c'est un malheur même qui me » sont devenus nécessaires. Adieu, adieu. »

Je restai seule, et souvenez-vous, je vous prie, Madame, que je vous ai promis de vous rendre compte de mes pensées. Le départ précipité de M. de M**, les mots qui lui étaient échappés en voyant entrer le duc de Wilfort, tout cela m'occupait et mettait mon ame à la gêne. Pourquoi s'était-il en allé ? Le moment d'avant il paraissait vouloir rester jusqu'à onze heures, comme cela lui était arrivé tant de fois sans l'avoir prévu ni annoncé ; et pourquoi, en voyant entrer le duc de Wilfort, m'avait-il dit, *Vous ne l'espériez pas ?* L'opinion de M. de M**, son estime, étaient devenues pour moi d'un si grand prix, que le moindre doute de sa part aurait été pour moi une peine sensible. Dans ce moment je vis

qu'il soupçonnait ma liaison avec le duc de Wilfort; je rapprochai tout ce qu'il m'en avait dit, ses questions sur ses agrémens, sur son bonheur, ce secret qu'il me supposait, ce qu'il m'avait dit un jour, que mon ame était occupée, remplie; que j'étais calme, heureuse : tout cela vint me frapper de lumière, et je vis avec évidence qu'il me croyait un attachement, et que ses conjectures se fondaient sur l'assiduité des soins de M. le duc de Wilfort et sur ce qu'il avait pu entendre dire de ma liaison avec lui, qui avait été soupçonnée, et que ma tante rendait suspecte autant qu'elle le pouvait, sans se compromettre vis-à-vis le duc de Wilfort, qu'elle aurait été au désespoir d'éloigner de chez elle, parce qu'elle lui croyait du crédit; et sous ce point de vue elle attachait à ne point le perdre, de la vanité, et ce bas intérêt que toutes les ames viles ont pour ce qui peut leur être ou leur devenir utile.

Cette réflexion, qui ne paraissait que trop bien fondée, me jeta dans une perplexité qui devint un vrai tourment pour mon ame ; quelque intérêt que je misse à l'opinion que M. de M** pouvait avoir de moi, je sentis le danger qu'il y aurait à lui montrer mon inquiétude. Lui dire que mon ame était libre, c'était, à ce qu'il me semblait, encourager l'envie qu'il avait eue souvent de me parler de l'attrait que j'avais pour lui. En un mot, c'était une coquetterie ou une avance que je lui faisais, et l'un et l'autre me répugnaient également.

D'ailleurs, quoique je fusse bien fondée à croire qu'il n'était point occupé de madame de Valcourt; cependant, je ne savais pas où il en était avec elle, et puis je me rappelais ce qu'il m'avait confié les premiers jours de notre connaissance : *il était malheureux, il était accablé, il n'espérait pas pouvoir se consoler, il pouvait à peine se distraire ;*

tout cela était le langage de la passion : il est vrai que depuis que je le voyais tous les jours, que depuis que nous causions avec liberté, il n'avait plus été question de cette disposition malheureuse où il m'avait paru d'abord. Il était animé, il avait le ton de la gaîté, il avait envie de plaire, et cette disposition devait me faire croire qu'il avait au moins surmonté l'état de mélancolie qu'il me peignait les premiers jours. Enfin, après avoir pensé et retourné ma pensée de mille manières, je conclus qu'il fallait attendre, qu'il ne fallait point éclaircir M. de M** sur ce qui m'agitait, que je ne susse plus clairement quelle était la disposition de son ame, et, dût-il me soupçonner, il fallait me soumettre à cette crainte que le temps devait nécessairement détruire.

La circonstance du départ et de l'absence du duc de Wilfort me semblait un grand soulagement, et de ce moment-là je ne regardai

plus le sentiment qu'il avait pour moi, que comme un obstacle à mon bonheur. Vous me direz que j'avais donc un plan de conduite, que je me proposais donc un objet de bonheur : pas un mot de tout cela. Je ne m'étais point encore dit que j'aimais M. de M**, j'étais encore plus loin de penser qu'il pût m'aimer. Enfin, mes sentimens, mes idées, tout était confus dans mon ame, comme dans ma tête; il n'y avait de bien clair et de bien net, que le chagrin que j'avais de ce que le duc de Wilfort pouvait me nuire dans l'opinion de M. de M**, et dès-lors, les soins qui avaient flatté jusques-là mon amour-propre me devinrent importuns. Je désirais le moment de son départ avec plus de vivacité que je n'en avais jamais senti pour son retour et pour aucun des témoignages de son goût pour moi.

Vous croyez bien que ma nuit fut agitée ; il suffisait du moment où je devais revoir

M. de M**, pour troubler mon sommeil : je me reprochais de ne lui avoir point demandé si je le verrais le lendemain ; cependant, il y avait bien long-temps que cette question était devenue inutile ; mais j'avais plus d'intérêt que jamais de le voir, il me semblait que je verrais dans sa manière, dans son ton avec moi, tout ce qu'il avait pensé de cette visite du duc de Wilfort ; enfin, je croyais que le désir que j'avais de le voir était un mouvement dont je devais m'applaudir : il était si naturel de craindre ce qui aurait pu me faire perdre son estime !

Je rentrai ce jour-là à cinq heures précises, et je me souviens que je forçai tout pour cela. Je ne me disais pas : M. de M** viendra à cette heure-là ; mais il me suffisait de le croire possible, pour ne rien mettre au basard. Il ne vint point, il était six heures, sept heures, et il n'était pas arrivé. Je tombai, malgré moi, dans un silence et dans une tristesse

qui furent remarqués par les personnes avec qui j'étais. On s'informa si je souffrais : je dis qu'oui ; que je venais d'être prise d'un battement de cœur violent, qu'il me fallait du repos. La conversation continua. Sur les huit heures, on annonça M. de M**. Ce fut alors que j'eus réellement le battement de cœur que j'avais supposé une heure auparavant. Il y avait sept ou huit personnes dans la chambre : il ne vint point à moi, il me fit une révérence froide, il fut à la cheminée, et il ne parla que lorsque mon frère lui adressa la parole. « Ma sœur » est fort souffrante depuis une heure, » lui dit-il en s'approchant de moi. M. de M** passa devant lui : « Qu'avez-vous » donc, me dit-il avec le son de voix » étouffé, êtes-vous malade ? pourquoi ne » me l'avez-vous pas fait dire ? » Et tout cela sans attendre de réponse, mais avec un regard qui ne me permettait pas de dou-

ter de son intérêt. — « Non, je ne suis » point malade, je suis souffrante ; mais » ce n'est rien, je me sens déjà beau- » coup mieux. — Mais, qu'avez-vous donc » souffert ? depuis quand souffrez-vous ? » Mon dieu, que j'aurais eu de regrets ! » j'ai pensé ne pas venir ce soir ; vous ne » m'auriez rien fait dire, n'est-ce pas ? »

Pendant qu'il me parlait, tout le monde causait et nous n'étions point écoutés ; d'ailleurs, il avait toujours le dos tourné à la compagnie, et il empêchait qu'on ne me vît, ce qui me mettait à mon aise et me ramenait le calme. « Prenez garde, lui » dis-je en souriant, que vous m'avez » accablée de questions, et que je ne vous » ai pas répondu. Voilà bien la manière, » ou les manières d'un homme du monde. » — Je ne répondrai pas à cette critique, » vous voyez trop bien le mouvement qui » m'anime ; mais répondez donc, comment

» êtes-vous? — Mieux, en vérité, et tout-à-
» fait bien. — Mais qu'avez-vous donc eu ?
» Quoique je sois homme du monde et du
» bon air, j'ai besoin que vous me disiez
» en détail ce que vous avez eu et ce qui
» vous a fait souffrir. — Devinez-vous les
» énigmes? — Eh! bon dieu, pourquoi une
» question si disparate à ce que je veux sa-
» voir? C'est déjà une énigme pour moi que
» cette façon de me répondre. — Vous
» voulez donc que je dise clairement ce
» qui m'a fait mal ? eh bien ! *c'est l'heure.*
» — Mais que dites-vous donc ? que vou-
» lez-vous dire ? En honneur, si je ne vous
» voyais pas, si votre visage n'était pas
» meilleur qu'il y a un moment, vous m'in-
» quiéteriez. — Non, ne soyez pas inquiet :
» j'ai eu un violent battement de cœur, il est
» passé, je me sens bien, fort bien, voilà
» qui est clair ; dites-moi à présent de vos
» nouvelles. — Je ne prendrai point votre

» style énigmatique, je vous dirai tout
» bonnement ce que j'ai fait depuis hier.
» En vous quittant, je rentrai chez moi, je
» me couchai de bonne heure pour me dé-
» barrasser de mes gens; j'ai dîné chez mes
» parens, nous étions seuls, je n'ai vu per-
» sonne et je suis sorti pour venir ici : voilà
» ce que j'ai fait. Voulez-vous savoir ce que
» j'ai pensé ? tout ce qu'il y a de plus triste,
» de plus décourageant. Je suis arrivé ici dans
» la plus mauvaise disposition, celle où je
» vous ai trouvée m'a troublé, et, par un
» effet singulier, je suis moins triste qu'en
» entrant. Faites de cela une plaisanterie,
» je ne m'en fâcherai pas, mais ce ne sera
» pas faire le dialogue. — Nous le faisons
» trop, j'ai peur; revenons donc aux gens
» qui ont la bonté de nous laisser seuls.
» — Encore un mot. Je suis obligé de m'en
» aller à neuf heures, je vais à l'hôtel de
» Valcourt; j'ai manqué hier au soir à un

» souper chez le comte d'Inville, à qui je
» n'ai rien fait dire; j'étais engagé ce soir
» à souper, et à pis que cela encore; j'ai
» mandé ce matin que j'avais été incom-
» modé hier, je ne puis me dispenser d'y
» aller ce soir; mes parens ne manqueraient
» pas de dire que je me porte bien, et
» j'aurais une scène. J'en aurai bien une
» encore, mais celle-là n'éclatera pas. Mon
» dieu, plaignez-moi donc! — Serait-ce
» d'être trop aimé? — Aimé! c'est en vé-
» rité profaner le mot et la chose; non
» point aimé, mais engagé, embarrassé,
» ne sachant comment m'en tirer, ayant
» des torts, prévoyant que j'en aurai de
» plus grands encore, en un mot une si-
» tuation odieuse où je me suis mis sans
» avoir une bonne raison à en donner;
» vous ne concevez pas combien ce que j'ai
» fait, combien ce que je ne veux pas
» faire met de tourment dans ma vie; si

» vous ne m'entendez pas, en vérité ce
» n'est pas ma faute, car je crois vous
» peindre ma situation de manière que vous
» voilà aussi bien instruite que si je vous
» avais conté ma déplorable histoire.

» — Je ferai donc le commentaire tel
» qu'il me plaira.

» — Oui, pourvu que la conclusion soit
» qu'il n'y a pas un homme sous le ciel
» plus excédé du rôle qu'il s'est imposé, et
» qu'il joue avec le plus grand dégoût; il
» est si pressé d'arriver à la catastrophe,
» qu'il se prépare à partir pour l'amener
» plus promptement.

» — Quoi! vous comptez partir? je vous
» croyais ici encore pour bien long-temps.

» — Cela est impossible; vous ne savez
» donc pas que j'ai un régiment, qu'il faut
» y aller, dans une garnison effroyable;
» mais ce n'est pas là ce qui me fait peur:
» j'ai besoin de solitude; j'étudierai, je me

» calmerai peut-être, et enfin je me déli-
» vrerai du fardeau qui m'accable ; j'en
» sens d'autant plus le poids qu'il me
» force à vous quitter. Mais, dites-moi
» encore une fois que vous ne souffrez
» plus et que vous me recevrez demain à
» cinq heures, ou la soirée. Décidez l'heure,
» je vous en prie.

» — La soirée.

» — Et si M. le duc de Wilfort en dispose,
» vous en serez bien aise, mais moi...

» — Mais, vous ; vous en seriez moins
» contrarié que moi : il ne viendra pas, il
» est à Versailles.

» — Eh bien, nous reprendrons où nous
» étions restés, et surtout nous nous sou-
» viendrons que l'exorde était fait. Adieu,
» Madame, cette chambre-ci ne devrait
» pas servir d'exorde à celle où je vais ; elle
» jette un mortel dégoût sur tout ce que je
» vais voir et entendre. »

Il s'en alla, et j'eus toutes les peines du monde à me remettre au ton de la conversation. Mon dieu! qu'il en coûte en de certains momens pour se séparer de sa pensée! Je passai ainsi toute ma soirée, je ne parlai que pour ne pas me taire, et je me disais, en voyant tous les gens qui soupaient dans la maison où j'étais : Que je plains toutes ces personnes, si elles sont ici avec aussi peu d'intérêt et de plaisir que moi! Je commençais à éprouver, depuis quelque temps, que la société ne peut avoir de charmes que pour deux sortes de gens : ceux qui ont l'ame et la tête assez libres pour y apporter le désir de plaire, ou l'intérêt de l'observation, ou bien pour ceux qui véritablement occupés de travail, y viennent chercher du délassement. Je n'étais ni dans l'un ni dans l'autre cas; aussi n'éprouvai-je plus dans le monde que de la contrainte et de l'ennui. J'avais passé dix

ans de ma vie à observer, c'est-à-dire, tout le temps que j'avais vécu avec ma tante; depuis, j'avais eu ce désir de plaire et de réussir qui fait qu'on met de l'intérêt à tout ce qu'on entend et à tout ce qu'on dit. J'étais dans une situation tranquille, ma vie était douce, mon amour-propre pouvait être flatté par les soins du duc de Wilfort. Je changeai de disposition; je n'étais pas malheureuse, mais profondément occupée; mes amis s'en aperçurent bientôt, ils m'en demandèrent la cause; ma santé me servait d'excuse: en effet, elle commençait à s'altérer par le trouble de mon ame, je dormais peu, je n'avais plus de plaisir à rien, j'avais besoin de solitude, et quand je me recueillais, que je rentrais en moi-même, je ne trouvais que du trouble dans mon cœur et du vague dans ma tête.

Cet état m'était pénible, et je ne voyais aucun moyen de m'en tirer. En effet, com-

ment chercher du soulagement à un mal inconnu ? Je voyais bien que M. de M** remplissait toutes mes pensées, mais je ne me disais point que je l'aimais, je voyais au contraire toutes les raisons, tous les obstacles qui s'opposaient à ce qu'il devînt seulement pour moi un ami de société. Je me répétais sans cesse : Nous devons passer notre vie éloignés l'un de l'autre; des liens, des devoirs le retiennent loin des lieux que j'habite : le moyen de former aucune espèce de liaison avec un homme que je dois à peine revoir ! Cette réflexion, qui me conduisait dans une espèce d'abattement qui m'ôtait bientôt la liberté de penser, me rendait aussi quelquefois injuste. J'accusais M. de M**... : Que prétend-il ? que veut-il ? disais-je; pourquoi cet abandon de confiance ? pourquoi ce ton d'intérêt ? pourquoi ces mots de passion ? car il lui en échappait souvent; il sait mieux que moi que sa

situation nous sépare à jamais; et pour chercher quelques momens de consolations fugitives, il compromet le bonheur et la tranquillité de ma vie. C'était moi qu'il fallait accuser, condamner; il était temps encore peut-être de m'arrêter, et je me sentais entraîner.

Si vous avez aimé, Madame, si vous connaissez la marche des passions, vous voyez, mieux que je ne puis l'exprimer, le combat qui se passait en moi, et vous dites sûrement : Rien ne la détournera plus de l'abîme où elle va se précipiter; son sort est prononcé, elle ne peut plus désormais vivre sans aimer. Oui, Madame, mon sort a été rempli, et maintenant, en n'éprouvant plus que du désespoir d'avoir à regretter ce que j'aimais, je rends encore grâce au ciel qui m'a fait naître pour connaître et aimer M. de M**; mais vous qui n'avez pu partager mon enthousiasme,

n'est-il pas injuste de faire peser sur votre ame mes regrets et ma douleur? Je me souviens que vous me disiez un jour, en m'imposant la tâche que je remplis : *Songez donc que j'ai lu trois fois Clarisse.* Ha! Madame, cette pensée devrait m'ôter le courage de prendre la plume. Clarisse, ce chef-d'œuvre de malheur et de vertu ; Clarisse, cet objet qu'on ne peut abandonner, qu'on ne saurait écouter sans attendrissement; cette peinture si vraie, si suivie de tout ce qui l'environne; ces caractères tracés avec tant de force qu'on ne connaît pas si bien sa propre société que l'on connaît tous les Harlowes; enfin ce prodige de l'esprit humain, qui fait une telle illusion qu'on ne saurait se persuader que l'on n'a fait que lire! l'on est si profondément affecté qu'on se surprend cent fois croyant avoir vu, avoir été témoin de ce qui n'a été qu'un récit. Je m'écrierai comme Dide-

rot à Richardson : *Richardson, homme unique à mes yeux, tu seras dans tous les temps ma lecture.* Vous le jugez, vous le sentez comme moi, Madame ; ainsi, vous me pardonnerez ce mouvement d'enthousiasme pour ce qui a si souvent échauffé et animé votre cœur sensible.

Vous croyez bien que je ne vous parlerai plus de moi aujourd'hui ; je vous laisse occupée de la divine Clarisse : céleste créature !

LETTRE SIXIÈME.

AVEZ-VOUS connu, Madame, tout le charme attaché au commencement d'une passion, cette mélancolie douce, cette profonde occupation, ce besoin, cette crainte de voir l'objet qui anime toute notre vie, en un mot cet abandon de l'ame à un sentiment qu'on ne s'est point encore avoué? J'en étais là avant de savoir si M. de M** pouvait me répondre, ou s'il m'avait prévenue. Il envoya le matin savoir de mes nouvelles, et, dans un petit papier plié à mi-marge, il m'écrivit : *Vous avez souffert*

hier, êtes-vous mieux aujourd'hui? Si j'allais à cinq heures chez vous, y seriez-vous? Refusererez-vous d'écrire oui *ou* non, *à toutes ces questions?*

Cette forme de billet, cette concision, me parurent singulières. Je mis *oui* à tout, et je ne sortis pas de chez moi pour y être sûrement à cinq heures. Il me fut impossible de lire, ni de m'occuper de rien; je ne pouvais même pas former un projet; je savais que j'allais voir M. de M**, mais il m'était impossible de prévoir ce que j'avais à lui dire. Il vint en effet avant cinq heures; j'étais triste, abattue: il s'en aperçut en entrant. « Je venais remonter mon ame auprès de vous, dit-il, et il me semble que » vous souffrez; au moins que je sache si » je vous importune. N'ajoutez pas à mes » maux le regret de vous être à charge.

» —Comment pouvez-vous le craindre?

» Ne vous ai-je pas dit que je serais chez
» moi? Je ne suis pas sortie, et je vous at-
» tendais.

» — Je compte toujours sur votre soirée,
» me l'accordez-vous ?

» — J'ai cru que vous veniez me la
» rendre.

» — Hé! bon dieu! est-ce là comme
» vous entendez? Ah! je n'ai plus qu'un
» malheur, et c'est le seul que vous voulez
» ignorer; je vous dirai tout ce que j'ai
» souffert, et vous n'aurez jamais la bonté
» de vous informer de ce que je souffre.

» — Mais vous me promettez votre con-
» fiance entière, je n'aurai donc plus besoin
» de vous faire des questions.

» — Et vous ne préviendrez pas celles
» que je n'oserais vous faire?

» — Comment vous préviendrais-je lors-
» que ma pensée ne sait où s'arrêter? Je vous
» promets la vérité sur tout; d'après cela

» je n'ai besoin ni de vous deviner ni de
» vous prévenir. »

Il resta dans le plus profond silence; je ne savais plus comment continuer à parler, je me tus aussi; il se leva, alla s'asseoir à quelque distance de la place où j'étais. « Pardonnez un moment de trouble, dit-il » avec le ton de la douleur; vous êtes triste, » et je viens encore vous rendre témoin » de mon malheur. — Mais lorsque vous » êtes venu chez moi, vous aviez quelque » chose à me dire; je ne vous ai ni inter» rompu, ni détourné par rien, permettez » donc que je vous interroge, puisque vous » n'avez rien à me dire. » Et alors, je cherchai des choses indifférentes pour retrouver le calme et l'y ramener. « Eh bien, » votre soirée, comment s'est-elle passée? » avez-vous eu à apaiser la colère de » madame de Valcourt?

» — J'ai mieux fait, je l'ai bravée.

» — Comment cela ?

» — Elle avait beaucoup d'humeur, beau-
» coup de dédain, elle croyait m'accabler,
» et elle me ravissait. Je m'approchai
» d'elle, et avec le ton doux et froid, je
» lui dis : J'étais incommodé hier au soir,
» je ne pus pas m'excuser du souper du ba-
» ron, il était trop tard ; je ne ferai pas de
» même ce soir, je viens vous dire mon
» regret de ne pouvoir pas profiter de vos
» bontés ; je ne souperai point, je me reti-
» rerai de bonne heure, j'ai besoin de re-
» pos et de sommeil; je n'ai pas dormi la nuit
» dernière. En parlant, je la regardais, et
» je voyais le dépit, le dédain et la colère
» se peindre tour à tour sur son visage ; j'en
» prenais plus d'assurance. Elle m'inter-
» rompit, lorsque je dis que j'avais peu dormi,
» et avec un sourire dédaigneux : Vous
» comptez, dit-elle, mieux dormir cette
» nuit. — Je m'en flatte du moins. Je

» prononçai ces mots du ton le plus calme.
» Mais, Monsieur, ajouta-t-elle avec une
» sorte de fureur qu'elle retenait pourtant
» à cause des témoins, vous avez donc
» perdu la mémoire, ou serait-ce un refus?
» — Ah! quel mot! Madame, vous oubliez
» que vous en êtes l'objet; vous vous rendez
» plus de justice, et je craindrais de vous
» offenser en me justifiant d'un tel soupçon.
» —Je ne m'y méprends pas, ce respect ap-
» parent couvre un outrage. — Je me gar-
» derai bien de répondre un mot; votre
» disposition et le moment me forcent à me
» taire. — Ce n'est point cela, mais l'em-
» barras et l'impossibilité de répondre.
» Je me retirai au milieu de la cheminée;
» Madame la marquise de Calonne, qui était
» à l'autre coin et en face de madame de
» Valcourt, n'avait point entendu ce que
» nous disions, mais elle avait vu une grande
» altération dans le visage de madame de

» Valcourt; elle m'adressa la parole : Vous
» nous avez manqué hier au soir chez le
» baron, vous en avez eu sans doute d'ex-
» cellentes raisons, mais, si je ne me trompe,
» elles n'ont pas satisfait madame de Val-
» court; je ne sais ce que vous venez de lui dire,
» mais vous l'avez mise dans un état violent.
» Hé mon dieu, Madame, vous me faites
» trop d'honneur, lui répondis-je, je n'ai
» point cet ascendant sur madame de Val-
» court. Elle est plus calme et plus forte que
» vous ne l'imaginez. — Je ne sais, répli-
» qua-t-elle en riant, mais je crois que vous
» n'êtes point encore l'homme qu'il lui fal-
» lait. — En vérité, Madame, je le crois
» comme vous le dites. Pendant ce mo-
» ment de conversation, madame de Val-
» court était occupée à arranger des parties.
» Elle vint à madame de Calonne, et sans
» me regarder, elle dit : M. de M** ne joue,
» ne soupe, ni ne veille. Madame de Ca-

7

» lonne répondit : Mais nous savons bien
» qu'il n'est bon à rien. — Ce n'est pas cela
» que je dis, Madame, reprit-elle avec un
» ton sec; monsieur est malade, il est fa-
» tigué : il est tout simple que dans cet état
» la société lui soit importune. Elle était
» fort près de moi. Prenez garde, lui dis-je,
» que cette société qui ne m'est point im-
» portune ne vous devine trop bien. — *Je*
» *ne reçois point de conseil de qui m'outrage*;
» elle prononça ces mots avec le ton et l'ac-
» cent du mépris. Je vous avoue qu'il ne m'en
» a jamais tant coûté pour me taire. Mais il
» fallait de la prudence, j'avais affaire à
» une folle. Tout le reste de la soirée, c'est-
» à-dire, jusqu'au souper, elle reprit l'air et
» le ton de la légèreté, de la gaîté. Elle
» voulait faire des plaisanteries auxquelles je
» prisse part; j'entendais qu'elle disait au
» baron : M. de M** était malade hier, et
» si malade, qu'il ne vous fit rien dire;

» aujourd'hui, il l'est encore, et il me l'est
» venu dire. Mais, dit le baron, qu'a-t-il?
» — Ah! ce qu'il a, demandez-le lui; il se mé-
» nage, il est d'une prudence pour sa santé
» qui ne doit point laisser d'inquiétude aux
» gens qui l'aiment. Et tout cela, d'un ton de
» persiflage dont j'étais indigné; mais je me
» tus, sentant, plus que jamais, le malheur
» d'être attaché à une femme dont le moindre
» défaut est d'être galante jusqu'au dégoût.
» — Mais ce portrait est affreux, c'est le dé-
» pit d'un amant passionné. — Ah! de
» grâce ne m'accablez pas par la plaisan-
» terie; mais mon dieu, pourquoi exigez-
» vous que je vous raconte ces détails? que
» c'est mal employer le temps que j'ai à
» passer avec vous! Pourquoi voulez-vous
» m'occuper de ce qui m'afflige et me dé-
» plait, tandis qu'il m'est si aisé et si doux
» de l'oublier avec vous? — Non vraiment,
» je ne veux pas que vous l'oubliez, car je

» vous prie de m'achever tout ce qui a rap-
» port à madame de Valcourt. Pourquoi
» êtes-vous son amant? pourquoi la haïssez-
» vous? et depuis quand êtes-vous lié avec
» elle? — D'abord, je vous arrête à la pre-
» mière question; je ne suis point son amant:
» si vous attachez à ce mot l'idée d'un senti-
» ment, je n'en ai point, ni n'en ai point eu.
» Vous savez que depuis que je suis entré
» dans le monde, j'ai fort peu vécu en ce
» pays-ci, je n'ai fait depuis cette époque
» que trois voyages à Paris que j'avais quit-
» té fort jeune. Dans les deux premiers que
» j'y ai faits, j'étais avec ma femme, c'était
» en allant et en revenant d'Angleterre.
» Les séjours que je fis à Paris furent fort
» courts, cependant je vis souvent madame
» de Valcourt; vous savez que nous sommes
» parens? Elle était dans ce temps-là ex-
» trêmement jolie et fort à la mode; elle était
» entourée de tous les sots et de tous les fats

» de la cour; je ne sais lequel ou lesquels
» étaient favorisés, mais ils avaient tous
» l'air content. Si je n'avais pas été pour si
» peu de temps à Paris, je me serais mis
» aussi sur les rangs, et, en vérité, je crois
» pouvoir vous dire sans orgueil, qu'elle ne
» m'aurait pas désespéré. Elle était si co-
» quette et si facile tout ensemble, que je
» fus violemment tenté d'avoir mon tour
» comme les autres. Le chevalier de Mont-
» cal qui était, je crois, dans le moment,
» celui qui avait les plus grands droits,
» s'aperçut de mes prétentions, et il mit
» assez d'adresse à m'éloigner. Je vous ai
» dit que j'avais peu de temps : ainsi je fus
» aisé à éconduire. D'ailleurs, j'avais passé
» un an à Londres, où, si j'avais pu me bla-
» ser sur le goût des femmes, je l'aurais
» été alors. Vous voyez que je vous fais
» ma confession générale; vous allez peut-
» être prendre mauvaise opinion de moi,

» mais du moins sachez-moi gré de ma
» confiance et de ma sincérité.

» — Je vous assure, lui dis-je, que c'est ce
» qui me frappe et me touche le plus.

» — Vous voulez donc que je continue ?

» — Oui, assurément.

» — Eh bien, je vous dirai que mon ame ne
» connaît que les excès. A Londres, j'ai été
» libertin; à Pétersbourg, j'ai été amoureux
» jusqu'à l'égarement; je suis revenu en
» France, accablé d'un malheur qui avait
» pensé me coûter la vie, et, avant que
» de venir cette fois-ci à Paris, j'avais passé
» huit mois dans les convulsions du dé-
» sespoir et dans les angoisses de l'agonie.
» J'étais à mon régiment, où je ne voyais,
» ni ne parlais à personne. Les officiers
» de mon régiment ont craint souvent
» pour ma tête et pour ma vie. Il y avait huit
» mois que je vivais dans cet éloignement de
» toute la nature. Mon père exigea mon

» retour auprès de lui, disant qu'il avait be-
» soin de me voir. Il fallut bien partir;
» il m'en coûta pour m'arracher à ma soli-
» tude. Depuis deux mois, j'avais repris le
» goût de l'étude qui avait été la première
» passion de mon ame, je commençais à y
» retrouver de l'attrait, et je fus véritable-
» ment affligé et contrarié de ce que mon
» père voulait me voir. Je ne pouvais pas
» douter que son objet ne fût de faire di-
» version à ma douleur! On lui avait mandé,
» de mon régiment, qu'elle faisait craindre
» pour ma vie. J'allai, la veille de mon dé-
» part, dire adieu aux officiers de mon ré-
» giment; le changement dans lequel j'étais,
» l'abattement de toute ma machine les ef-
» fraya au point de craindre que je n'eusse
» pas la force de faire mon voyage. On le
» manda à mon père, et moi, en même
» temps, je lui demandai d'aller dans les
» provinces méridionales du royaume,

» dont je n'étais pas fort éloigné. Je lui disais
» que je ferais de ce voyage un objet d'ins-
» truction qui me serait utile. Il l'ap-
» prouva, et je fus trois mois à parcourir
» cette partie avant de me rendre à Paris.

» O puissance de la jeunesse ! au bout
» de huit jours de route je respirais sans
» douleur, je dormais, je pensais avec in-
» térêt à ce que je devais voir le lendemain,
» j'étais seul, j'étais sans aucune espèce de
» contrainte, je sentais déjà le prix de
» cette liberté. Enfin, chaque jour mon
» ame était soulagée; je n'avais plus de
» mouvemens de désespoir, ni ces accès
» d'angoisses qui m'avaient jeté mille fois
» dans un état d'anéantissement plus affreux
» que la mort. Que vous dirai-je ? des ob-
» jets indifférens, des objets inanimés vin-
» rent à bout, non pas de calmer, mais de
» changer ce que mes douleurs avaient de poi-
» gnant et d'aigu, en une mélancolie douce et

» sensible qui était presque une jouissance
» pour mon ame, et j'arrivai ici dans cette
» disposition. Je fus reçu de toute ma fa-
» mille avec des transports de joie; je ne
» pouvais pas partager leur sentiment, mais
» je m'en laissais pénétrer. Il m'était doux
» d'être aimé; je trouvai ici deux de mes
» amis, le duc de Salvetat et le chevalier
» de Portalès; ils avaient su mon malheur,
» ils m'avaient écrit, mais je ne leur avais
» point répondu, je n'avais conservé de
» correspondance qu'avec mon père, le
» reste de la nature avait été anéanti pour
» moi pendant près d'un an. Mes amis ne
» me firent point de reproches, il sem-
» blait que ce que j'avais souffert avait aug-
» menté mon amitié; ils s'emparèrent de
» moi à mon arrivée et ils me dirent : Nous
» allons partager vos maux, livrez-vous à
» notre tendresse et soyez persuadé que
» nous n'abuserons point de ce que vous

» nous accorderez ; vous serez libre dans
» tous les momens de votre vie, mais nous
» nous flattons que vous nous préférerez à
» une solitude qui a pensé vous être fu-
» neste. Je répondis à toutes leurs avances
» avec une tendre sensibilité ; ils me fai-
» saient éprouver quelques momens de
» consolation. Je me disais quelquefois :
» La vie serait-elle donc un bien pour moi?
» Je fus, les premiers jours, uniquement
» livré à mes parens, je ne sortis point.

» Madame de Valcourt venait tous les
» jours voir ma mère ; elle me combla
» d'honnêtetés, elle s'occupait de moi avec
» intérêt ; elle avait su une partie de ma
» malheureuse aventure, et elle paraissait
» me plaindre, sans pourtant me dire un
» mot qui eût rapport à ce qui s'était passé
» à Pétersbourg. Un jour, elle me proposa
» d'aller à la comédie ; j'y fus ; mademoi-
» selle Guéant jouait, je la trouvai fort

» belle, je crus même qu'elle jouait bien, » et je ne sais si c'est à moi ou à elle que » je dus le plaisir de recevoir une vive im- » pression du spectacle. Il y avait alors un » an que j'avais oublié qu'il y eût des fem- » mes dans le monde; le souvenir d'une » seule, de qui j'étais séparé pour jamais, » avait anéanti toute autre idée; je croyais » n'être plus susceptible d'aucun mouve- » ment de plaisir. Le sentiment douloureux » qui remplissait mon ame me le faisait croire » justement, mais à vingt-cinq ans les sens » ne sont pas toujours d'accord avec l'ame.

» Ha mon dieu! que nous sommes fai- » bles et inconséquens! Ce même jour où » j'avais vu mademoiselle Guéant, je m'in- » formai quel était son amant. L'on me dit » que c'était celui qui payait le mieux. Si » j'avais été dans la disposition de l'aimer, » cette réponse m'aurait fait horreur, mais » j'en avais envie, et cette réponse me

» charma. Je dis à Salvetat la fantaisie que
» j'avais, il en fut ravi : il me dit qu'elle
» jouait le lendemain, je ne sais plus dans
» quel rôle, qu'il fallait que nous fussions
» à la comédie, qu'il me mènerait après
» dans sa loge, et qu'il me répondait pres-
» que du succès pour cette soirée. Tout ar-
» riva comme il l'avait prévu; il lui offrit
» de la ramener chez elle, elle y consentit;
» je demandai à l'accompagner, elle l'ac-
» cepta. Nous arrivâmes chez elle; il n'y
» avait qu'une vieille femme qui lui dit que
» celui qui achetait fort cher le droit d'être
» le maître du logis, avait fait dire qu'il ne
» viendrait pas ce jour-là. Tant mieux, dit-
» elle, j'en serai plus libre. Ma soirée est à
» vous, Messieurs : me donnerez-vous la
» vôtre ? Salvetat dit qu'il était désolé, qu'il
» s'était engagé à mener quelqu'un le soir
» même à Versailles. Eh bien, ajouta-t-elle
» avec un air d'impudence qui aurait dû

» me repousser, j'en serai encore plus libre, » et si votre ami veut me donner la sienne, » nous tâcherons de vous oublier. J'en serai » charmé, lui dis-je, en commençant à me » mettre fort à mon aise.

» Salvetat partit; mademoiselle Guéant » alla donner ses ordres pour le souper. » Salvetat, en s'en allant, s'approcha de mon » oreille : Songe, me dit-il, que tu dois » tout ton bonheur à l'idée que je lui ai » donnée de ta générosité. Ma foi! cela est » trop aisé, lui dis-je, cela ne devrait pas » être cher. Je vous ferai grâce des détails » de cette soirée; tout ce que je puis vous » dire, c'est que cette mademoiselle Guéant » est la plus libertine et la plus bête créa- » ture que j'aye jamais vue. Je restai avec » elle jusqu'à deux heures après minuit; je » lui donnai cent louis, je lui promis de » revenir dans trois jours; elle devait jouer » ce jour-là, elle me dit que je la ramène-

» Elle prétendait en avoir d'excellentes rai-
» sons ; madame de Valcourt avait fait de
» son mieux, à ce qu'elle croyait, pour lui
» ôter la confiance de mon père, et actuel-
» lement que je la connais, je la crois
» très-capable d'en avoir conçu le projet. »

M. de M** fut interrompu un moment par l'arrivée de deux personnes ; nous avions été servis bien heureusement par le hasard, nous fûmes plus d'une heure seuls. Il me dit, dès que nous fûmes libres : « Je vais
» maintenant vous écouter, je m'en irai à
» sept heures et je serai ici avant neuf, à ce
» que j'espère. Que je rendrai grâce au ciel
» de ma journée, si je puis vous trouver
» seule !

» — J'en serai charmée, vous me fini-
» rez votre roman avec madame de Val-
» court.

» — Ah, quel roman ! quelle héroïne,
» grand dieu ! » Il me quitta.

Et moi aussi je vais vous laisser, Madame; il y a deux heures que j'écris ; il est impossible que je ne fatigue pas votre bonté, votre attention et même votre intérêt ; car tout ce que je viens de vous dire en est absolument dénué pour un tiers. Je ne conçois pas même comment toutes ces circonstances sont restées si profondément gravées dans ma mémoire ; il me semble que c'est mon malheur qui a redonné de l'existence à M. de M**. . .

LETTRE SEPTIÈME.

Vous vous doutez bien, Madame, que M. de M** fut exact au rendez-vous, et vous croyez bien aussi que je faisais des vœux pour être libre à neuf heures; et pour y parvenir je fis dire à ma porte, à huit heures et demie, de ne laisser entrer que M. de M** et M. le duc de Wilfort. Il était à Versailles, mais vous connaissez sans doute cette petite ruse si nécessaire pour échapper à la malignité des domestiques. J'avais eu fort peu de monde l'après-dîner, et il était au-dessus de mon pouvoir d'animer la conversation qui mourait à chaque

instant. Il m'était pénible de parler, et il me l'était de me taire; je vous répète encore que la société est une contrariété insupportable lorsqu'on a l'ame occupée. M. de M** arriva avant neuf heures; avant que de me regarder il parcourut des yeux les personnes qui étaient dans ma chambre, et je vis que la joie se peignait sur son visage, lorsqu'il eut vu que tous les gens qui étaient là partiraient bientôt pour aller souper. Il connaissait tous mes intérêts de société, il savait tous mes goûts, il me devinait sur tout avant que j'eusse parlé. En un mot, je n'avais pas une pensée, pas un mouvement auquel il n'attachât quelque intérêt. « Je » suis consolé, me dit-il, ayez la bonté » de me dire que vous êtes bien aise de » mon plaisir.

» — Ho! je suis plus personnelle, lui » dis-je, permettez-moi d'être bien aise du » mien.

» — Mon dieu, que vos amis sont heu-
» reux ! et si vous en distinguez un, quel
» heureux mortel ! Non, c'est que je suis
» convaincu que personne au monde n'aime
» mieux et autant que vous.

» — Je ne sais que répondre à une pré-
» vention aussi favorable, la modestie ne
» peut jamais faire refuser cette louange ;
» je l'accepte donc avec plaisir, mais tâ-
» chons de causer avec ces messieurs, nous
» allons en être délivrés. »

En effet, à neuf heures, nous restâmes seuls avec mon frère qui tombait de sommeil ; il nous dit qu'il allait se coucher, que la conversation avait été si froide, si morte, qu'il en avait été d'abord engourdi et bientôt après endormi, et il nous souhaita le bonsoir. « Accusez-moi, si vous
» voulez, me dit M. de M**, mais je suis
» comblé du départ de monsieur votre
» frère ; vous savez pourtant ce que je pense

» et ce que je sens pour lui ; mais il y a un
» intérêt qui tue tous les autres.

» — Oui, dis-je, l'intérêt personnel;
» et vous allez me parler de vous, et cela
» vaut mieux que de causer avec mon frère.

» — Ha! vous êtes plus juste que vous
» ne dites, à moins que vous n'entendiez
» par intérêt personnel cet intérêt qui,
» selon Helvétius, anime toutes nos ac-
» tions. Oui, c'est celui-là qui m'entraîne,
» c'est lui qui me ferait trouver mille fois
» plus de charme encore à vous écouter,
» que je ne trouve de plaisir à vous entre-
» tenir.

» — Je ne vous répondrai point; vous
» me devez la suite de votre histoire : nous
» en sommes restés à trois heures du matin,
» vous aviez quitté mademoiselle Guéant,
» et vous étiez en coquetterie avec madame
» de Valcourt.

» — Enfin, vous me condamnez à me

» rappeler des circonstances qui n'ont nul
» intérêt pour moi, voyez ce qu'elles se-
» ront pour vous ! Oui, en vérité, vous me
» faites violence en me forçant de vous
» parler de tout ce qui a rempli mon temps
» depuis mon arrivée à Paris jusqu'au mo-
» ment où je vous vis chez madame de Fran-
» cheville. Du moins permettez-moi de vous
» dire tout ce que j'ai senti depuis cet ins-
» tant-là.

» — Mais je sais tout ce que vous avez
» fait, tout ce que vous avez vu, il me
» semble que vous m'avez dit tout ce que
» vous pensiez; ainsi c'est le temps de votre
» vie que je sais le mieux.

» — Ah ! je vous jure que non, c'est
» celui de tous que vous ignorez le plus.

» — Eh bien, nous y viendrons peut-
» être; mais mettons de l'ordre dans nos
» affaires. Nous en sommes à mademoiselle
» Guéant.

» — Eh bien, mademoiselle Guéant; je la
» vis encore trois ou quatre fois; sa bétise,
» son libertinage et son avidité auraient
» suffi pour éteindre la passion, mais elle
» me dégoûta bien vite du plaisir que mes
» sens seuls pouvaient goûter avec elle.
» Je la payai magnifiquement; c'était une
» manière de la quitter qui ne pouvait lui
» laisser aucun regret. Je lui demandai le
» secret, mais, comme de raison, elle en
» parla à tous les hommes qui eurent
» des prétentions sur elle. Mademoiselle
» Guéant me cite à tous ses amans, et elle
» prétend qu'elle ne peut pas leur inspirer
» de l'émulation. Tous nos grands sei-
» gneurs sont des gueux, me disait-elle
» un jour; ils veulent avoir du plaisir et
» qu'il ne leur en coûte rien. Ils ont grand
» tort, lui dis-je; car assurément, on ne
» peut pas douter que ce ne soit vous faire

» un grand plaisir à vous que de vous donner beaucoup d'argent. Ah ! cela est vrai, dit-elle naïvement, c'est aussi ce qui fait que je vous aime à la folie. Voilà mon histoire avec mademoiselle Guéant : n'en est-ce pas assez ?

» — Non, il faut revenir à madame de Valcourt.

» — Ha, mon dieu ! que vous êtes cruelle ! Eh que vous importe de savoir comment j'ai eu madame de Valcourt ? ne doit-il pas vous suffire de savoir que je n'y ai pas mis plus d'intérêt qu'à mademoiselle Guéant ; qu'elle m'a fait beaucoup moins de plaisir, et que ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle n'est pas aussi facile à quitter ?

» — Non ! il n'y a pas moyen de s'en débarrasser avec de l'argent ?

» — Hélas ! non, je m'y ruinerais. Mais

» n'allez pas croire que ces grandes et belles
» dames ne soient fort chères aussi : mais
» c'est le moindre de leurs inconvéniens.

» — Hé, bon dieu! dites-moi donc com-
» ment il arrive que cela soit cher ; je ne
» m'en doute pas.

» — Comment? mais cela est pourtant
» aisé à deviner. Il y a un laquais confi-
» dent, il passe la nuit à attendre pour ou-
» vrir une porte de jardin; il faut bien payer
» ce pauvre diable qui court ouvrir la porte
» du paradis à ce malheureux amant, qui
» paierait bien plus cher pour éviter de
» pareils rendez-vous. Et puis il y a une
» femme-de-chambre confidente : c'est une
» personne d'un si grand mérite, qu'il
» n'est pas question de donner de l'argent,
» cela serait trop grossier. Sa maîtresse a
» la bonté de se charger du présent ou des
» présens qu'elle voudra bien recevoir ; et
» quand on est un peu noble, vous croyez

» bien qu'on ne manque pas une occasion
» si heureuse de faire sa cour à la femme
» qui se croit aimée. Enfin, laissons tout
» cela, je m'en dégoute en en parlant, et
» je ne sais laquelle m'inspire le plus d'hor-
» reur, de la fille de théâtre ou de la grande
» dame dont j'ai tant d'envie de me déli-
» vrer.

» —Je ne vous en tiens pas quitte, je veux
» absolument savoir ce qui a fait dire que
» vous étiez l'amoureux de madame de
» Valcourt?

» —Mais c'est sa folie, son indiscrétion,
» sa plate vanité.

» — Allons, du courage! je vous en prie,
» et faites-moi des détails.

» — Il faut bien vous obéir. Peu de jours
» après cette soirée où elle avait été si
» animée, si aimable, car elle sait fort bien
» l'être quand elle a le désir de plaire, je
» fus chez elle: je la trouvai seule avec son

» mari qu'elle trouva le moyen d'éloigner;
» et voici comment elle entra en conver-
» sation : Savez-vous que madame votre
» mère a pour moi la plus grande aversion?
» et, en vérité, c'est un malheur que je n'ai
» pas mérité. Je l'ai prévenue de toutes
» sortes de soins et d'attentions. Elle s'est
» imaginée que M. votre père était amou-
» reux de moi et que je voulais sans doute
» m'emparer de lui; et de ce soupçon
» assez mal fondé, elle en a fait une passion
» de haine et de jalousie dont je souffre sou-
» vent. J'ai pensé que vous pourriez lui
» faire entendre raison, et qu'enfin vous
» lui prouveriez que je n'ai point une pas-
» sion effrénée pour son mari. Peut-être
» lui remettrez-vous la tête, et vous me
» rendrez à moi un grand service, car j'é-
» prouve des dégoûts continuels que je ne
» souffre que par honnêteté pour M. votre
» père. Il me presse sans cesse pour aller

» passer mes soirées chez vous ; je n'ai pas
» voulu lui dire non plus les raisons que j'ai
» pour ne pas y aller si souvent. Vous
» voyez, vous sentez l'embarras de cette
» conduite ; je vous serai sensiblement
» obligé de donner vos soins à ce qu'elle
» soit plus facile ; alors, j'aurai fort à me
» louer de ce qui vous aura approché de
» moi et de ce qui aura formé une liaison
» entre nous.

» Je répondis à cela comme je le de-
» vais. Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut que
» je vous parle de vous, oui de vous, et en
» grand détail, ajouta-t-elle en souriant.—
» Vous avez mille fois trop de bontés, Ma-
» dame, et comment serais-je assez heureux
» pour vous occuper un moment?—Ah! non,
» non, reprit-elle vivement, ce n'est pas de
» la bonté. Je meurs de peur que vous ne
» trouviez que ce soit de l'indiscrétion. En
» tous cas, vous m'arrêterez, je vous en

» prie, je vous le demande en grâce ; car, as-
» surément, mon projet n'est pas de vous
» déplaire. A ce mot d'indiscrétion, j'avais
» pris, sans le vouloir, l'air sérieux, parce
» qu'il me fit craindre qu'elle ne voulût par-
» ler de mes malheurs, et j'aurais été vrai-
» ment embarrassé ; car, assurément, elle ne
» m'avait point inspiré de confiance. Elle
» s'aperçut de l'altération de mon visage,
» et, pour me remettre, elle me dit gaiement :
» Mais je ne sais si c'est moi ou votre cons-
» cience qui vous trouble ; rassurez-vous,
» je n'ai point le droit de critiquer vos
» goûts, mais vous m'inspirez assez d'in-
» térêt pour trouver du plaisir à vous en
» parler. — J'en aurai beaucoup à vous en-
» tendre, et je n'ose me flatter que vous
» ayez en effet assez de bonté pour me cri-
» tiquer. — Cela est bien honnête, et me
» voilà encouragée. Eh bien donc, je m'en
» vais commencer par les paroles sacramen-

» tales. Vous êtes amoureux de mademoi-
» selle Guéant, et je ne saurais vous ex-
» primer combien cette passion m'étonne :
» d'abord, de ce que votre ame a été assez
» calme pour être susceptible d'un nouveau
» sentiment ; et puis ce qui m'étonne bien
» davantage, c'est l'objet de cette passion.

» Je m'interromps, me dit M. de M**,
» pour vous faire observer ce qu'est l'amour
» pour les ames corrompues. Remarquez, je
» vous prie, combien il y a de sottise et de
» manque de délicatesse dans ce que me di-
» sait madame de Valcourt; elle me supposait
» une passion pour une fille publique ; elle
» rapprochait ce sentiment de celui qui ve-
» nait de m'animer et qui m'avait rendu assez
» malheureux pour faire craindre pour ma
» raison et pour ma vie ; elle n'avait pu
» même en être informée que par les
» alarmes que j'avais données à ma famille.
» Hé bien, cette tête légère, cette femme

» dénuée également de morale et de sensi-
» bilité, avait confondu tout cela. J'étais
» amoureux, j'avais une passion!... En l'é-
» coutant, je me sentais un peu révolté,
» mais cependant je vis qu'il ne fallait pas
» l'arrêter; cela aurait entraîné des expli-
» cations dans lesquelles je ne voulais pas
» entrer. En effet, lui dis-je, il serait bien
» extraordinaire que j'eusse une passion
» pour mademoiselle Guéant; j'ose vous as-
» surer, Madame, que j'en serais encore plus
» étonné que vous ne l'êtes.— Ah! ne m'allez
» pas dire que vous ne l'avez pas. Je vous
» avertis que ces demoiselles dispensent du
» secret. Vous auriez de la morale de reste,
» et vous manqueriez à la vérité: car je sais
» tous les détails de ce goût, puisque ce
» n'est pas une passion. Je sais qu'elle
» chante vos louanges. — En vérité, elle me
» fait bien de l'honneur, et je la dispense
» de la reconnaissance.—Oh! ce n'est peut-

» être pas un motif si honnête qui l'anime ;
» elle veut exciter la vanité de nos jeunes
» seigneurs, elle voudrait leur apprendre à
» être aussi noble que vous l'avez été : mais
» il n'y aura pas moyen; tous nos agréables
» n'ont que des airs, des dettes, et pas un
» écu. Mais, dites-moi donc, aimez-vous
» mademoiselle Guéant ? Mon dieu ! que je
» crains votre réponse! — Hé! pourquoi
» vous fait-elle quelque chose ? Si vous
» voulez, je n'en ferai point. — Je vois que
» je suis mal entendue (avec un air fin et
» mécontent). Je vous demande si vous ai-
» mez mademoiselle Guéant ? — Non, en
» vérité, je n'aime point mademoiselle
» Guéant ; je suis tout au plus, comme elle,
» fort reconnaissant de ses bontés, quoi-
» qu'elle en soit si prodigue, qu'en vérité,
» quand on les a payées, on pourrait bien
» en perdre le souvenir. — Ah ! je suis char-
» mée que vous n'y mettiez pas plus d'in-

» térêt, je craignais.....; et elle s'arrêta. —
» Mais que craigniez-vous donc, Madame?
» cela me confond. Après un silence d'un mo-
» ment, elle ajouta avec un regard très-ex-
» pressif : Je craignais qu'elle ne m'empê-
» chât de profiter du temps que vous avez
» à passer ici; je veux que nous nous voyions
» beaucoup. — Comment répondre à tant
» de bonté? Croyez, Madame, que vous
» disposerez de tout mon temps comme il
» vous plaira. Je suis comblé du plaisir de
» penser que vous voudrez bien me souffrir,
» et que je pourrai me livrer à tout l'em-
» pressement que j'ai de vous faire ma cour.
» — Oui assurément, je vous souffrirai (et
» ce dernier mot fut prononcé avec un ton
» si doux, qu'il ne tint qu'à moi d'en con-
» cevoir de grandes espérances), et, con-
» tinua-t-elle, j'espère que M. de Valcourt
» n'en prendra point d'ombrage; car vous
» lui plaisez beaucoup : il a déjà remarqué

» que vous étiez fort aimable, que vous
» aviez beaucoup d'esprit. Cet éloge ne
» doit pas vous tourner la tête, car je gage
» que vous avez aussi déjà remarqué que
» M. de Valcourt ne doit être ni connais-
» seur, ni difficile. Mais c'est un bien hon-
» nête homme que M. de Valcourt, et c'est
» un si bon homme que son amour même
» m'est rarement à charge.

» Cet éloge de M. de Valcourt me fit rire.
» Vous riez, me dit-elle, vous ne pouvez
» pas croire qu'une jeune femme loue de
» bonne foi un mari qui serait son père.
» Eh bien! je vous avoue que je mets mon
» plaisir à avoir une conduite honnête avec
» lui; j'ai toujours pensé que cette manière
» ajoutait à la considération d'une jeune
» femme, et je me suis fait un principe de
» ne pas l'éloigner de ma société.

» Ho! je m'arrête encore, me dit
» M. de M**, je veux que vous sentiez

» tout le prix de l'honnêteté d'une femme
» sans vertus et sans morale.

» — Pourquoi donc imaginez-vous que
» cela glisse sur moi ? Mais en grâce conti-
» nuez. Votre récit m'enchante, m'inté-
» resse, et il me semble entendre un cha-
» pitre des confessions du comte de.....
» par Duclos.

» — Si cela ressemble à celle que je vous
» fais, m'en voilà dégoûté. Que je plains
» M. Duclos, s'il a peint, s'il a écrit d'a-
» près des expériences !

» — Vous êtes hors de mesure ; vous êtes
» par trop philosophe aussi : est-ce donc un
» si grand malheur à votre âge que d'avoir
» de bonnes fortunes, que de tourner la
» tête à de jolies femmes ? Non, il est im-
» possible que vous n'y trouviez pas quelque
» plaisir.

» — Hélas ! c'est cet amour du plaisir qui
» qui m'a entraîné en effet ; c'est l'espérance

» d'en avoir qui m'a fait engager. Que je
» me suis trompé! que je m'en suis puni!
» Et n'allez pas croire que ce soit une affec-
» tation de philosophie, qui serait, comme
» vous le dites, un grand ridicule à mon
» âge; mais c'est l'expression profonde d'un
» malheur qui, loin de pouvoir être soulagé
» par de pareilles distractions, n'en est
» qu'irrité; et je joins à ma douleur le re-
» mords d'y avoir cherché du remède. Ah!
» ce n'est pas la galanterie qui me conso-
» lera; ce sera peut-être un nouveau mal-
» heur, mais je m'y abandonne avec trans-
» port, je m'en sens déjà soulagé, et cette
» espèce de calmant ou de tourment fait à
» présent ma plus vive occupation.

» Prenez donc garde, lui dis-je, que vous
» laissez-là madame de Valcourt, et qu'il
» me faut la suite de votre histoire.

» — Oui, comme vous dites, je laisse-là
» madame de Valcourt; vous ne savez pas

» combien j'en étais loin, et vous ne savez
» pas non plus combien il m'en coûte pour
» m'en rapprocher. J'en étais à ses principes:
» je les louai beaucoup, et je lui dis qu'elle
» avait d'autant plus de mérite, que j'avais
» entendu dire que M. de Valcourt était
» fort jaloux. — Dites que vous vous en
» êtes aperçu; car il n'est ni fin, ni délicat
» dans ses propos ni dans ses manières.
» Vous l'avez entendu brusquer M. de.....,
» M. de.....; car il croit tous les hommes
» amoureux de moi. — Mais il ne se mé-
» prend guère, dis-je, dans cette opinion.
» — Cela est bien obligeant, dit-elle; mais
» si on aimait seule une fois, il n'y aurait
» pas moyen d'être vaine de l'hommage
» qu'on recevrait d'ailleurs. — Je n'imagine
» pas que vous puissiez craindre ce mal-
» heur; je suis bien sûr même que vous
» faites le bonheur d'un homme qui m'en
» paraît digne. — Ah! voilà que vous voulez

» parler de mon grand St.-Clair. Eh bien, je
» vais me perdre dans votre opinion, mais
» je me sens une confiance extraordinaire
» en vous, et je crois qu'elle est fondée. Il
» est vrai qu'il y a peu de temps que nous
» nous connaissons, mais ce n'est que par la
» faute des circonstances; car naturellement
» il y a trois ou quatre ans que je devrais être
» liée avec vous. En effet, pourquoi n'étiez-
» vous pas ici avec toute votre famille? Eh
» bien, je vous dirai donc que ce grand
» St.-Clair est amoureux de moi, comme
» un écolier, depuis plus de deux ans. Il a
» mis tant de suite, tant de constance dans
» ses soins, qu'à la fin j'en ai eu pitié. Il
» m'a touchée, oui en honneur, il m'a tou-
» chée, et assez pour lui faire peut-être des
» sacrifices qui ont dû lui faire croire qu'il
» était fort aimé, et je n'ose pas vous dire
» qu'il s'est trompé; j'ai été entraînée par
» son honnêteté, par la mienne en vérité;

» j'ai été à lui, j'ai renoncé à tout, et je sens,
» et plus que jamais, que je ne l'aimais pas.
» Vous ne concevez pas tout le malheur
» d'une jeune femme sensible qui a de l'hon-
» nêteté et de l'élévation dans l'ame. Si vous
» saviez combien il faut de force et de
» raison pour se tirer de tous les écueils
» dont est entourée une jeune femme de
» mon âge qui a de l'esprit et assez d'attraits
» pour exciter et flatter la vanité des jeunes
» gens qui ont des airs et des prétentions!
». — Quelque intéressant que soit le tableau
» que vous me faites, dis-je en l'interrom-
» pant, pardonnez-le moi, Madame, mais
» je ne saurais vous plaindre. Comment
» plaindrais-je, en effet, une personne qui
» répand le bonheur et le plaisir sur tout ce
» qui l'environne? je plaindrais bien plutôt
» les malheureux que vos rigueurs éloi-
» gneraient et décourageraient. — Si ce ne
» sont pas là des flatteries que tous les

» hommes croyent devoir à toutes les femmes
» qui ont quelques agrémens, je serais en effet
» bien contente de vous entendre dire qu'un
» homme honnête, sensible et aimable
» croirait trouver son plaisir et son bonheur
» en moi, et, si je ne craignais de paraître
» trop vaine, je vous répondrais bien qu'il
» ne se méprendrait pas. Ho! pour cela non,
» il ne serait pas trompé, car j'ai en moi
» de quoi aimer passionnément. — Et per-
» mettriez-vous qu'on en fît l'épreuve? lui
» dis-je avec assez de chaleur (elle avait
» échauffé ma tête et mes sens). — Oui,
» dit-elle, car en m'éprouvant, sans doute
» on me prouverait qu'on m'aime et qu'on
» m'aimerait avec constance, car j'abhorre
» ces sentimens du moment qui vous font
» goûter le plaisir, mais qui vous éloignent
» du bonheur. — Eh bon dieu! de quoi vou-
» driez-vous occuper un homme que le pré-
» sent enivrerait de plaisir? Que fait l'avenir à

» une ame qui est fortement éprise par un ob-
» jet qui lui ôte le pouvoir de penser? En disant
» ces mots, mes regards l'assuraient que je
» ne la trompais pas; elle me tendit la main,
» elle me permit de la baiser, elle me permit
» plus encore, et je ne sais qu'est-ce qui
» m'empêcha d'être ce jour-là aussi heureux
» que je le fus le lendemain.

» Me voilà enfin arrivé au terme de ce dé-
» testable roman, car j'espère que vous me
» ferez grâce de tout ce qui a suivi ce jour-
» là. Cependant, je veux vous faire voir une
» espèce d'apologie de la galanterie, qu'elle
» m'écrivait une quinzaine de jours après
» qu'elle m'eut accordé ses bontés. Elle
» commençait à me trouver bien froid et
» pas assez esclave de ses volontés; elle
» s'imagina qu'on m'avait peut-être conté
» toutes ses aventures, et que c'était cette
» découverte qui me refroidissait. Elle jugea
» qu'un aveu bien fidèle de ses fautes et de

» ses malheurs (car c'est ainsi qu'elle s'ex-
» primait) me toucherait et me prouverait
» son amour et son abandon pour moi.

» — Il me semble qu'elle n'a pas réussi.

» — Non en vérité, mais vous verrez :
» cela est aussi spécieux qu'il est possible ; il
» y a de l'esprit et de l'adresse ; enfin vous
» verrez. »

Et moi je vous dis, Madame, comme me disait M. de M**, vous verrez non pas les justifications originales de madame de Valcourt, car M. de M** a exigé qu'elles fussent brûlées ; mais j'ai lu si souvent cette extraordinaire apologie, que je serai en état de vous en rendre l'esprit et plusieurs traits qui ne vous ennuieront peut-être pas. On aime à connaître les personnes dont le public a été occupé. La figure et les agrémens de madame de Valcourt lui ont donné une sorte de célébrité qui rend ce qui fait connaître son caractère et son ame,

un objet assez intéressant. D'ailleurs, cela ajoutera un article à ce grand livre dont vous faites cas : *La connaissance du monde ;* c'est donc par-là que je commencerai la première fois.

LETTRE HUITIÈME.

Je n'ai point oublié que je vous ai promis une esquisse de l'histoire galante de madame de Valcourt, et j'y vais venir dès que je vous aurai rendu compte de la fin de ma soirée avec M. de M**.

Après s'être engagé à m'envoyer le lendemain matin cette justification si coupable de madame de Valcourt, il me pria en grâce qu'il n'en fût plus question dans le peu de momens qui lui restaient à passer avec moi. « Hé bien, j'y consens, lui dis-je ; si j'in- » sistais pour savoir la suite de cet amour » où il y en a si peu, vous me trouveriez

» aussi tyrannique que madame de Val-
» court, et n'ayant pas ses droits, vous seriez
» sans doute moins indulgent.

» —Accordez-moi une grâce, Madame,
» me dit-il avec un air triste et pressant.

» —Votre ton, votre voix ne me laissent
» pas la liberté de vous refuser : quelle
» est donc cette grâce?

» —C'est de ne jamais faire de rappro-
» chement de ce que la nature et mon sen-
» timent ont mis si distinct, si éloigné, qu'en
» vérité c'est blesser tout à la fois la vérité
» et la justice, que de vous rapprocher de
» madame de Valcourt; mais ce qui m'est
» plus sensible, c'est que vous blessez et af-
» fligez mon ame, en supposant un instant
» qu'elle puisse être pour vous ce qu'elle est
» pour une femme que je méprise et que
» je voudrais n'avoir jamais connue. Après
» cet aveu qui est l'expression juste de ce
» que je pense et de ce que je sens, ne me

» donnez plus le chagrin de vous entendre
» profaner le nom et la personne que je res-
» pecte le plus, en la mettant à côté de ma-
» dame de Valcourt.

» — Ce que vous me dites est plein de
» délicatesse, de bonté et d'honnêteté.

» — Ah! je ne suis pas heureux, vous ne
» me dites pas le mot propre, et je vois que
» vous ne l'avez pas rejeté; s'il vous était
» venu, du moins!...........

» — Je l'aurais dit, je vous assure; mais
» je ne cherche pas ce que je vous dis; en
» effet, qu'importent les mots, lorsqu'on
» traite avec la pensée et l'ame de quel-
» qu'un?

» — Hélas! il est bien vrai, cela ne lais-
» serait rien à désirer; mais de bonne foi,
» puis-je croire jouir de ce bonheur? Sans
» doute vous m'accordez beaucoup, puis-
» que vous avez la bonté de vouloir sa-
» voir tout ce qui m'a intéressé; vous daignez

» écouter l'histoire de ma vie, vous me
» montrez de la curiosité, même de l'in-
» térêt, et j'en sens si bien le prix, que je
» me trouve souvent injuste lorsque je me
» sens triste et dans la disposition de me
» plaindre.

» — Mais serait-ce de moi que vous au-
» riez à vous plaindre?

» — Remarquez donc que je vous dis que
» ce mouvement est une injustice; la ré-
» flexion, mon sentiment en triomphent bien
» vite. Je vous dois de la reconnaissance, je
» vous dois plus que le bonheur, car vous
» m'avez enlevé à un sentiment de douleur
» et d'abattement qui consumait ma vie; je
» sentais que mon ame s'éteignait sans pou-
» voir se calmer, je souffrais et je croyais ne
» pouvoir plus jouir. Que de biens je
» vous dois! et cependant, que de maux
» j'éprouve encore! Mais ce n'est point tout
» cela que je voulais vous dire, je sais trop

» que vous ne pouvez ni ne voulez m'en-
» tendre; je voulais seulement répondre à
» ce que vous me disiez, que je traitais avec
» votre pensée et avec votre ame. Est-il possi-
» ble que vous puissiez le croire? M'avez-vous
» jamais dit un mot, ni de ce qui vous oc-
» cupe, ni de ce qui vous intéresse? Je vous
» vois tous les jours; j'ai en vous une con-
» fiance qui va jusqu'à l'abandon : cela m'a-
» t-il donné la moindre lumière sur vous,
» sur les objets de vos affections? et en me
» traitant avec beaucoup de bonté, m'avez-
» vous mis en mesure de vous faire une
» question? Cependant, pouvez-vous ignorer
» l'intérêt que j'aurais à vous connaître?
» Enfin, voyez dans quel degré d'ignorance
» vous me laissez, voyez à quelle distance
» vous me tenez; je ne sais pas même si
» vous êtes heureuse ou malheureuse; je
» vois que vous êtes aimée, et je ne vois pas
» si cela met du plaisir ou de la douleur

» dans votre ame ; en un mot, je ne sais rien
» de vous, et bientôt je n'aurai plus rien à
» vous apprendre de moi. Je meurs de peur
» dans cet instant de vous paraître et trop
» indiscret et trop confiant; pardonnez-moi,
» je ne voudrais pas, au prix du bonheur de
» toute ma vie, mettre un moment pénible
» dans la vôtre. Vous ne me répondez point;
» votre silence me fait craindre d'avoir trop
» parlé. Que je suis malheureux! Voulez-vous
» que je m'en aille? voulez-vous que je vous
» évite l'embarras de me répondre, et peut-être
» la peine de me punir? J'ai tort, sans doute,
» mais je m'engage à me soumettre à tout ce
» que vous voudrez m'imposer. Je ne vous
» écrirai plus, je ne vous dirai jamais un
» mot de vous, enfin je n'approcherai point
» de votre ame, et, si j'en ai la force, je
» vous cacherai ce que je souffre. Que vou-
» driez-vous de plus? Ne vais-je pas au-de-

» vant de tout ce que vous pourriez me pres-
» crire?

» — Eh! oui assurément, vous prévenez ma
» pensée, car vous me faites désirer et vou-
» loir d'après la vôtre; vous allez trop vite,
» je vous avertis que je ne vous suivrai pas;
» les expressions de votre amitié et de votre
» intérêt n'offensent en rien mon amitié, je
» jouirai avec plaisir et sensibilité de la
» vôtre, ainsi ne soyez pas plus délicat que
» moi; ne vous accusez point, et surtout
» ne vous punissez point comme vous le
» dites, vous me feriez partager la punition;
» je ne suis point coupable, vous ne l'êtes
» pas non plus. J'espère que nous nous ver-
» rons demain, et la première fois que nous
» nous trouverons seuls, vous voudrez bien
» achever de me conter la suite de votre
» liaison avec madame de Valcourt, jus-
» qu'au moment où je la vis avec vous chez

» M. de Francheville, un certain soir dont » je ne sais pas la date, mais qui me paraît » déjà bien éloigné.

» —Ah! je sens comme vous à cet égard, il » me semble qu'il s'est écoulé des années de- » puis cet instant, et à coup sûr ce n'est pas » la même cause qui nous donne cette me- » sure de temps.

» —Je n'en sais rien, mais ce que je vois » avec regret, c'est qu'il est tard et qu'il » faut que vous vous en alliez, et, si vous » faites bien, vous ne rentrerez pas chez » madame votre mère. Si vous y trouviez » madame de Valcourt, elle vous ferait des » questions.

» —Je n'en serais pas embarrassé, je vous » jure, mais je serais bien fâché en vous quit- » tant d'aller chercher quelqu'un; je ne veux » ni me distraire, ni m'ennuyer.

» —Bonsoir, envoyez-moi ce papier.

» —Je n'ai garde de l'oublier; je veux

» que vous le lisiez sans moi, il m'enlèverait
» encore des momens que je dois mieux
» employer. Laissez-moi vous dire tout
» platement une vérité qui m'étoufferait
» si je l'emportais, c'est que de ma vie je n'ai
» passé une meilleure soirée, et que jamais
» je n'ai trouvé tant de bonté et de douceur
» réunies à tant d'esprit et de piquant.

» — Mais taisez-vous donc, allez-vous en
» donc; c'est à coup de massue.

» — Oui, cela est vrai; aussi n'ai-je pas
» prétendu vous louer ni vous plaire, j'ai
» voulu me soulager en exprimant gros-
» sièrement ce que je sens avec force.

» — Adieu donc, à demain, car il me
» semble que vous n'allez plus aux spec-
» tacles.

» — Ho non, je n'y vais plus; la dissipation
» n'est un bien que pour les désœuvrés.

» — Et vous êtes accablé d'affaires?

» — Mon dieu, vous mériteriez bien que

» je vous répondisse, mais je me sauve.» Et il était dans l'antichambre en disant ces mots.

Je dormis mal, mais je fus occupée d'une manière douce et agréable; je n'avais rien à me reprocher, et j'avais ce sentiment de bonheur que donne la certitude d'être aimée. Il me semblait que j'en jouissais pour la première fois de ma vie, et je n'en jouissais que parce que je partageais ce sentiment. C'est à nous-mêmes, à ce que nous trouvons dans notre cœur, que nous devons les vrais plaisirs. Ce qu'on nous donne, ce qui vient de l'ame d'un autre, quand la nôtre ne répond pas, ne peut faire jouir que l'amour-propre; hé! combien ses plaisirs sont minces! qu'ils sont pauvres en comparaison de ceux que fait sentir la passion! Ha! si l'on pouvait en arrêter les progrès, si l'on pouvait mourir après les premières jouissances qu'elle donne, quel

homme ne sacrifierait pas cent ans d'une vie remplie même de gloire, pour six mois d'une vie remplie et animée, d'une passion sentie et partagée? Non, l'imagination la plus exaltée ne peut se peindre le degré de bonheur que m'a fait éprouver M. de M**. J'ai senti le malheur avec la même force: j'ai eu, en l'aimant, des jours de ce plaisir, de cette ivresse de l'ame, qui, je crois, est restée sans expression dans toutes les langues du monde; mais de combien d'années de douleur les ai-je payés, et de quel désespoir! Ces souvenirs et mes regrets ne remplissent-ils pas le temps qui me reste à languir? car on ne vit point, lorsque l'ame ne peut plus s'intéresser fortement à rien; je n'ai plus de force que pour souffrir, et mon ame a comme un germe de poison, qui, en lui donnant de l'activité, lui fait sentir une torture que rien ne peut adoucir, et dont le seul remède sera la mort.

Mais, Madame, je m'aperçois qu'en vous occupant de mes réflexions, je retarde le désir que vous avez de connaître madame de Valcourt; car il me semble qu'elle s'est peinte elle-même en rendant compte à M. de M** de ses galanteries. Voici, je crois, la place de vous faire lire ce long récit. Ce sera madame de Valcourt qui parlera; car quoique je n'aie pas gardé la pièce originale, je vous réponds d'une grande fidélité dans le récit des faits et même dans les réflexions qui les accompagnaient; il y aura, tout au plus, quelques expressions altérées, mais non pas de celles qui changeraient le ton et l'intention de la personne qui parle : il n'est pas besoin de vous dire qu'avant dix heures du matin, M. de M** m'écrivit un billet en m'envoyant cet écrit. Ce billet était court et d'un genre si neuf, que j'en ai retenu les mots : » Satisfaites votre curiosité, Madame, et n'en » prenez pas mauvaise opinion de ma mo-

» rale, ou plutôt voyez-moi tel que je suis,
» et faites-moi grâce ou condamnez-moi à
» jamais. Je suis dans une situation impos-
» sible à soutenir; je paierais de tout mon
» sang une marque de votre confiance, et,
» peut-être, si vous me la donniez, je n'y
» pourrais pas survivre. Pardonnez le trou-
» ble et l'obscurité de ce billet; depuis hier
» au soir, je ne puis posséder, ni calmer
» mon ame. Serez-vous chez vous cet
» après-dîner?»

Je n'écrivis point à M. de M** : je l'essayai vainement, j'étais trop agitée pour avoir une idée arrêtée. Je le fis remercier et lui dire que je ne serais chez moi qu'à six heures.

Ho! pour le coup, Madame, je vous laisserai écouter madame de Valcourt; vous vous souviendrez qu'elle parlait à M. de M**, qui était son amant depuis quinze jours, et vous vous rappellerez aussi, combien peu de

temps il lui avait fallu pour s'abandonner à un homme qui n'avait jamais pensé à la tromper, ni même à lui plaire. Cet épisode était nécessaire et vous le verrez bien.

N. B. L'auteur a renoncé à faire la confession de madame de Valcourt, après l'avoir essayé plusieurs fois en vain : il a vu qu'elle ne remplissait pas l'idée qu'il en avait donnée en l'annonçant.

LETTRE NEUVIÈME.

Vous allez me trouver bien froide après la lecture des anecdotes galantes que vous venez de lire; mais l'histoire d'une femme honnête est peut-être destinée à être comme celle d'un peuple heureux, monotone et froide: pour soutenir votre courage, j'ai envie de vous rappeler que c'est par soumission à votre volonté, que j'ai pris la plume. Je vous le dis alors, Madame, l'histoire d'une femme n'est point un roman; c'est souvent un récit lent et douloureux, et qui ne peut avoir d'intérêt que pour une amie telle que vous, bonne et vertueuse, et qui aurait été susceptible d'éprouver le même sentiment.

Il vous souvient que j'avais mandé à M. de M** que je ne serais chez moi qu'à six heures, et c'était pour être libre jusques-là. Je savais que le duc de Wilfort devait me venir dire adieu, il m'avait demandé si je serais seule chez moi à quatre heures; j'avais répondu que oui, et que je l'attendrais. Mon cœur saigne encore, en pensant au mal que je fis à M. de M**, en donnant ce rendez-vous, auquel cependant je n'attachais ni intérêt ni plaisir. Le duc de Wilfort vint en effet à l'heure dite. La conversation fut, comme à l'ordinaire, moitié gaie et moitié amère; il me croyait vaine et injuste; il me le disait tantôt en reproches, tantôt en regrets. Je le trouvais toujours aimable, mais jamais sensible; et avec ce fond de connaissance que nous avions l'un de l'autre, nous ne pouvions plus prétendre à nous tromper, ni à nous séduire. Il me parla beaucoup de lui, de ses intérêts, de ses affaires, de ses

projets; il revenait quelquefois au regret qu'il avait de me quitter, et bientôt il était ramené à parler de ce qui lui était encore plus intime, de lui, de la contrariété que je mettais dans son ame et dans sa vie depuis bien des années.

« Oui ! je devrais vous haïr, me disait-il.
» Par une bizarrerie que je ne puis expliquer,
» vous m'attachez plus en me résistant par
» vanité, que les femmes qui me cèdent
» par tendresse; vous me dégoûtez du
» plaisir en ne me donnant que du chagrin
» et du mécontentement.

» —Songez que vous partez, lui dis-je,
» ne nous quittons pas en querelle: vous
» voyez que j'ai partagé le désir que vous
» aviez de me voir; je suis seule, et ma
» porte est fermée jusqu'à six heures.

» —Cela serait bien honnête, si vous ne
» vous en faisiez pas un mérite.

» —Vous me forcez à vous faire remarquer

» ce que je ne fais que pour mon plaisir. » Nous continuâmes à causer ainsi avec le ton animé et de l'intérêt. Il était six heures, et j'entendis dans l'antichambre M. de M** qui disait à mon laquais : *Elle est donc rentrée ; y a-t-il long-temps? Elle n'est pas sortie*, dit mon laquais en ouvrant la porte.

Je me sentis un peu d'embarras parce que je me souvins que j'avais mandé à M. de M** que je ne serais chez moi qu'à six heures ; il en eut beaucoup plus que moi en me trouvant seule avec le duc de Wilfort; il voulut parler, sa voix était sensiblement altérée ; je n'osai pas lui adresser la parole. Le duc de Wilfort, qui ne voyait point le trouble qu'il causait, se mit à parler de la nouvelle du jour. Cela nous donna le temps de nous remettre à l'un et à l'autre, et peu de momens après mon frère et d'autres personnes arrivèrent : je vis que M. de M**

était soulagé, parce qu'il n'était plus dans la nécessité de parler; il se mit dans la place la plus éloignée de celle où j'étais, et il me parut accablé de tristesse. La crainte que le duc de Wilfort ne s'en aperçût me fit faire effort pour l'entretenir; et par une suite naturelle de l'embarras où j'étais et de la tâche que je m'imposais, je passai la mesure, je pris le ton de la gaîté : c'était celui qui convenait le mieux au duc de Wilfort. Il fut très-aimable, très-occupé de me plaire et de me faire valoir. Je m'aperçus bientôt que la tristesse de M. de M** en augmentait; cela me troubla et ne m'arrêta pas; voilà qui est inconcevable et qui ne peut s'expliquer que par la mobilité de mon ame, qui, dans le même instant, est susceptible des mouvemens les plus contraires. M. de M** avait l'air si souffrant, que j'entendis que mon frère lui demandait s'il n'était pas malade. *Non, Monsieur, je ne suis pas malade, mais je*

viens d'être pris d'une douleur bien vive et bien profonde là, en portant la main sur la poitrine. Je me levai avec précipitation sans répondre au duc de Wilfort qui me parlait. « Vous souffrez, monsieur de M** ? » lui dis-je avec trouble et intérêt.

« Oui, Madame, et profondément, » dit-il en levant les yeux sur moi et avec un regard qui pénétra au fond de mon ame, et dont le souvenir me fait encore tressaillir; il ajouta avec le ton le plus doux : *Ne vous occupez pas de moi, ce que je souffre n'est pas la douleur d'un moment, permettez-moi de rester auprès de vous et pardonnez-moi d'y être aussi maussade et aussi triste.* Je ne sais ce que je répondis, mais il dut être content de l'impression que je venais de recevoir. Tout ce qui était dans la chambre lui conseilla quelque chose, du thé, de l'éther. Le duc de Wilfort lui disait de prendre de l'eau de fleur d'orange, et l'y détermina :

il citait que souvent il en avait été soulagé. *Est-ce que vous souffrez quelquefois, Monsieur, lui dit M. de M** ? Je croyais que la douleur n'approchait pas de vous.* Cela plut beaucoup au duc de Wilfort qui est sans doute heureux, et dont la prétention est aussi de le paraître. Son bonheur, sa bonne humeur, sa gaîté, devinrent le sujet de la conversation. M. de M** n'y prit guère part, il ne dit qu'un mot, mais avec force et chaleur. « Je suis si convaincu, dit-il, du » bonheur de M. le duc de Wilfort, que tout » à l'heure je préférerais d'en jouir à avoir la » couronne de France ou à posséder toute la » gloire de Voltaire ou de César. » Le duc de Wilfort fut charmé, il fit des plaisanteries très-aimables sur l'opinion que M. de M** avait de sa sérénité et de son bonheur. Sur les sept heures, le duc de Wilfort dit qu'il partait à trois heures du matin, qu'il était forcé de s'en aller, qu'il allait

faire une longue absence; il se leva, et en me disant adieu, il prit ma main qu'il baisa. Ce mouvement me déplut, il s'en aperçut et me dit en riant, en regardant tout ce qui était là : « Demandez si, en prenant congé, » c'est une trop grande liberté.

» — Si, par hasard, je la jugeais telle, » croyez-vous que je dusse consulter? »

Il me répondit de la manière la plus agréable, et il partit; ce fut pour moi un grand soulagement.

On parla de son esprit, de ses talens, et, comme je vis que M. de M** ne prendrait pas de part à cette conversation, je fus me mettre dans un fauteuil à côté de lui. « Vous » m'inquiétez, lui dis-je.

» — Ah! vous êtes trop bonne, en me » plaignant vous me faites mal; je suis » condamné à souffrir. En grâce, ne me faites » point de questions. Dans ce moment, je

» suis si souffrant, qu'il m'échapperait des
» choses dont je me repentirais.

» — Je n'ose insister, mais je suis bien
» affligée que vous pensiez que le repentir
» suivrait votre confiance.

» — Je dois attendre la vôtre; mais je suis
» si malheureux, que je n'ose la désirer.

» — Mais, dites-moi, que dois-je faire? vous
» me faites partager votre trouble; je ne
» sais que vous répondre; au moins, je ne
» suis pas comme vous, je ne crains pas vos
» questions. Faites-moi toutes celles qu'il
» vous plaira, et je vous assure que je ré-
» pondrai avec la plus exacte vérité.

» — Vous êtes trop aimable et trop géné-
» reuse, mais vous oubliez que je viens de
» vous dire que je n'ai pas la liberté d'user
» de la permission que vous me donnez.... »
Et tout de suite, en s'interrompant, il me
fit remarquer que les gens qui nous en-

touraient pouvaient être étonnés de ce que je les avais laissés-là pour m'occuper de lui.

« — Vous êtes malade, il n'y a donc rien » que de bien naturel à ce que je fais.

» — Oui, trop naturel en effet. » Et il se leva avec un mouvement vif. Je fus reprendre ma place, il se remit à la sienne, et il ne parla plus de la soirée. Il est vrai qu'il vint tant de monde, et surtout tant de femmes, qu'il n'y avait pas d'affectation à se taire; mais moi, qui l'observais, je le vis abîmé dans la mélancolie. A neuf heures il partit, et il prit le moment où je reconduisais des femmes, pour que je ne pusse pas lui parler. J'étais engagée à souper, je fis dire que j'étais incommodée et que je ne sortirais pas. Mon frère s'en inquiéta, je le rassurai; et pour qu'il me laissât seule, je dis que j'allais me coucher. En effet, je me mis dans mon

lit pour éloigner tout le monde de moi, et pour pouvoir me livrer sans distraction aux différentes pensées qui agitaient mon ame.

Ha! qu'elle était triste! qu'elle était agitée! qu'elle était flottante entre le désir de s'ouvrir toute entière à M. de M** et le danger de perdre son estime! En lui montrant mon sentiment, c'était encourager le sien, c'était lui dire que j'étais faible, c'était le prévenir enfin; et plus j'attachais d'intérêt à être aimée de lui, et plus je craignais de m'y méprendre. Il y avait des momens où je me croyais aimée avec passion, et l'instant d'après je trouvais mille bonnes raisons d'en douter. Pourquoi ce silence obstiné? pourquoi n'a-t-il voulu entrer dans aucun détail sur la passion qui a pensé le faire mourir? Peut-être existe-t-elle toujours. Les jours où je le vois plus accablé, c'est peut-être parce qu'il en a eu des nouvelles

qui réveillent sa douleur ; et après des heures de réflexions, je finissais par me persuader qu'il fallait que son sentiment pour moi fût bien faible, puisqu'il conservait le pouvoir de le taire et qu'il semblait vouloir me le cacher. Je me rappelais tout ce que je lui avais entendu dire sur la facilité de madame de Valcourt, sur l'opinion où il était que l'amour, le véritable amour n'existait point à Paris ; je rapprochais tout cela, et j'en concluais que je ne devais pas me permettre un mot qui pût encourager M. de M**. D'ailleurs, madame de Francheville me disait sans cesse que madame de Valcourt lui faisait des plaintes de la froideur de M. de M**, et qu'elle y joignait une sorte de mépris pour son caractère; elle lui disait que M. de M** n'était pas digne d'être aimé par une femme de bonne compagnie qui mettait de la tendresse, de la vérité et de l'abandon dans sa conduite. Les jeunes gens de province,

ajoutait-elle, n'ont que deux manières de traiter avec les femmes : c'est une crapule, un libertinage infâme, ou bien ce sont des passions de roman ; il faut une résistance éternelle, des rigueurs, de la métaphysique : en un mot, ils feraient le bonheur d'un amour pareil à celui du chevalier de la Manche. Un jour qu'elle faisait ces observations sur le caractère des jeunes gens de province, et en particulier sur celui de M. de M**, madame de Francheville lui dit : « Mais, Madame, puisque vous connaissez » si bien M. de M** et la manière de » l'attacher, pourquoi vous y êtes-vous li» vrée si vite? Car, pour une imagination ro» manesque comme vous l'en accusez, il me » semble que vous avez été bientôt à la con» clusion du roman ; du moins, si je me sou» viens des détails que vous avez bien voulu » me confier, il fallait échauffer sa tête, le » faire vivre de crainte, et ne lui laisser

» qu'entrevoir son bonheur, en un mot
» ne lui donner que de l'espérance.

» —Oui, Madame, je vous entends, il
» fallait abandonner mon caractère de vé-
» rité, il fallait être fausse et coquette : cela
» était au-dessus de mon pouvoir. J'ai été
» tendre, vraie et passionnée; cela devait l'at-
» tacher, le fixer à jamais : cela a eu un effet
» contraire; j'en suis désolée quelquefois,
» mais plus souvent révoltée, et j'ai naturel-
» lement tant de fierté, que je l'accablerai
» plutôt de mépris, que de lui laisser voir
» des regrets. Ha! l'on peut à mon âge et
» avec ma figure, se consoler de cette perte;
» il va bientôt retourner dans sa province,
» et je serai délivrée des reproches que sa
» présence me forcerait à me faire. Ses parens
» le croient encore amoureux de la femme
» qu'il a déshonorée publiquement, et c'est
» précisément ce que cette aventure a de
» romanesque, qui l'attache à cette femme

» qui n'est d'ailleurs, ni jolie, ni aimable. » Voilà ce que me contait madame de Francheville toutes les fois que je la voyais en particulier, et elle ajoutait des réflexions pleines de vérité et de sagesse sur la conduite des femmes. « Elles se méprennent souvent, » disait-elle, non-seulement aux sentimens » qu'elles croient inspirer, mais à ceux » qu'elles croient éprouver. Elles sont pres- » sées de jouir d'un hommage qui flatte leur » vanité, leur tête s'échauffe, et elles disent » qu'elles aiment avant que leur cœur ait été » dans le secret; et de-là, ces belles liaisons » que vous voyez, et la sotte conduite de » madame de Valcourt, et tous les imperti- » nens propos que je ne me fais point de » scrupule de vous rendre, parce que l'on » ne doit point de secret à une femme qui » sait si peu garder le sien. Elle a dix con- » fidens ou confidentes, madame de Sain- » ville, madame de Painfort, les Boursins,

» le duc de Mereuil, que vous dirai-je?
» toute sa société. Je ne me suis point permis
» d'en parler à M. de M**, qui d'abord
» y a mis de la prudence et de la réserve;
» mais je lui ai bien prouvé qu'il se donnait
» un soin inutile, et que madame de Valcourt
» n'exigeait pas tant de mystère, puisqu'elle
» avait mis toute sa société dans sa con-
» fidence; je lui ai conté ce que m'en avait
» dit madame de Sainville, alors il s'est
» mis à son aise, et il m'a parlé avec une
» grande franchise; et je vous réponds qu'il
» ne l'aime pas, mais qu'au contraire il en
» est excédé, et qu'il fait l'impossible pour
» s'en débarrasser. J'ai voulu savoir si c'é-
» tait seulement le dégoût qu'elle lui inspi-
» rait, ou si cela tenait à quelque attache-
» ment. Il n'a pas voulu se laisser pénétrer,
» il a détourné avec adresse et politesse ma
» curiosité, il a pris le ton sérieux, et je
» n'ai plus osé lui faire de questions. Je

» croirais, m'ajoutait madame de Franche-
» ville, qu'en effet, il a une passion dans
» l'ame : je le trouve triste, dégoûté de la
» dissipation, et ce qu'il y a de plus extraor-
» dinaire, c'est qu'il était ou qu'il paraissait
» beaucoup plus gai les premiers mois de
» son séjour ici; cependant, il était plus
» près de l'instant où il avait eu un violent
» chagrin; je n'en sais aucun détail, et il
» n'a jamais voulu en faire à madame de
» Valcourt qui en avait la plus vive avidité.
» Elle m'a dit seulement ce que ses parens
» lui en ont appris, qu'il était passionnément
» amoureux d'une femme de la province
» qu'il habitait, qu'il avait été surpris avec
» elle par son mari, que cette aventure avait
» fait le plus grand scandale, que cette
» femme avait été emmenée dans une terre
» éloignée par son mari, que M. de M**
» avait été envoyé à son régiment où il avait
» été près d'un an, et que ses parens avaient

» craint pour sa vie. Hé bien, continuait
» madame de Francheville, madame de
» Valcourt savait tout cela, et cette folle
» va se jeter à la tête de M. de M** ;
» elle le persécute par son humeur et sa hau-
» teur, elle voudrait en faire un esclave,
» comme elle a fait des fous et des sots
» qu'elle a eus, et elle est furieuse de n'y avoir
» pas réussi. Convenez que voilà une femme
» bien intéressante. Aussi, je vous réponds
» que M. de M** en fait le cas qu'elle mé-
» rite; et d'après cet essai, je ne crois pas
» qu'il soit tenté d'avoir des passades avec nos
» belles dames qui ne demandent pas mieux :
» car j'en connais plus d'une qui le trouvent
» d'une jolie figure, et qui auraient une
» grande joie de l'enlever à madame de Val-
» court, et je ne le lui ai pas caché. Non-seu-
» lement il n'en a pas été vain, mais il m'a
» montré du dégoût de cette seule pensée,
» ce qui me confirme dans l'idée que son

» ame est encore profondément affligée ou
» occupée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que
» cette femme qui en est l'objet doit être
» bien malheureuse, si elle en est séparée
» pour toujours, comme on le dit. Je n'ai
» jamais connu d'homme qui fût fait pour
» mieux excuser la faiblesse d'une femme; je
» le crois, d'ailleurs, capable d'une grande
» constance, si son amour était accompagné
» d'estime. »

Je me rappelais toutes ces conversations, je les joignais à mes propres observations, et je me fortifiais contre le penchant qui m'aurait entraînée à ouvrir mon ame à M. de M**; et pour l'intérêt même de mon sentiment, je me condamnais à le lui cacher. Je ne m'imposais pas de mettre de la fausseté dans ma conduite, mais une extrême réserve, et pour cela il ne fallait pas lui parler du duc de Wilfort, parce que c'était lui fournir l'occasion de me parler de lui, et d'ailleurs

j'étais blessée de l'idée qu'il pouvait croire que je voulais me justifier de ses soupçons. Enfin, cette conversation aurait amené des explications qui ne m'auraient plus laissée maîtresse de mon secret. Voilà, Madame, les pensées qui remplissaient mes journées et mes nuits. Je passai celle dont je viens de vous parler, dans une agitation qui ne me permit pas de fermer l'œil; je me levai à dix heures, et je n'avais pas encore arrêté si j'enverrais savoir des nouvelles de M. de M** dont j'étais inquiète.

Mais je vous dirai comment je sortis de cette incertitude, et je vois d'ici que vous le savez mieux que moi. Je puis donc vous quitter sans craindre d'avoir excité votre curiosité d'une manière pénible; d'ailleurs, je ne la fais jamais languir.

LETTRE DIXIÈME.

Oui, Madame, j'envoyai chez M. de M**, et c'était en me disant qu'il vaudrait mieux l'attendre. Je pris sur moi de ne pas lui écrire, et je crus après cet effort avoir triomphé du mouvement de ma passion. Bon dieu! que la raison est faible! et que les sacrifices qu'on lui fait sont misérables! Je me contentai donc de faire demander à M. de M** de ses nouvelles, et si je le verrais ce jour-là. Il m'écrivit deux lignes que voici : « Vous me comblez de bontés, et je » suis le plus malheureux et le plus injuste

» des hommes, je ne vous verrai plus que
» je ne sois plus calme; vous m'avez pardonné
» et peut-être oublié : le trouble où je suis
» est inexprimable. Vous ne voulez donc
» pas que je sache comment vous vous
« portez ? »

Je relus vingt fois ce billet, et quand il aurait prononcé ma sentence je ne serais pas restée dans une plus grande consternation; mais je me souviens que ce qui pesait le plus sur mon ame, ce qui lui ôtait tout mouvement, était ces mots, *je ne vous verrai plus que je ne sois plus calme*. Je ne voyais point de terme à la privation qu'il m'imposait. Mon cœur était déchiré comme s'il m'avait dit : Je ne vous verrai jamais. Je fondis en larmes, et mon ame était accablée de la pensée que je passerais la journée sans voir M. de M**. Depuis trois mois il remplissait ma vie, et je passais tous les jours trois ou quatre heures avec lui ; je

n'avais jamais senti à quel point il m'était nécessaire, il ne m'en avait pas laissé le temps, il m'écrivait tous les matins, il me voyait tous les jours et il me prouvait qu'il aurait voulu me voir toujours : je n'avais donc point eu l'occasion de juger le sentiment qui m'attachait à lui; c'était le premier instant où M. de M** m'abandonnait à moi-même, et je fus effrayée de ce que je trouvai dans mon ame.

Ha, Madame! vous ne m'entendez point, vous m'avez dit que votre ame douce et tendre n'avait jamais senti les mouvemens violens de la passion ; aurez-vous assez d'indulgence pour pardonner ce que j'ai à vous peindre? oui, j'ai fait serment de dire la vérité; voyez-moi donc telle que j'étais en ce moment, livrée toute entière à la passion la plus forte et la plus impétueuse. Je restai seule dans la nature ; les devoirs, la morale, l'amitié, l'amour de la réputation, tout

fut anéanti. Une voix s'élevait et faisait retentir ces mots jusques dans le fond de mon ame : *Il faut désormais vivre ou mourir pour M. de M*** ; de cet instant, je ne m'occupai plus de savoir si j'étais aimée, ma pensée ne se tourna plus sur moi et sur mon intérêt ; il ne fut plus question de ces discussions de l'amour-propre qui fait craindre de prévoir, et je ne voyais que M. de M**, je l'aimais, et cela suffisait à mon cœur.

Je fus trois heures entières avec son billet dans mes mains, et dans la même place où je l'avais reçu. Je m'étais enfermée au moment où on me l'avait remis. J'entendis frapper à ma porte, j'y allai, et ma femme-de-chambre m'apprit qu'il était deux heures, et qu'on allait venir me prendre pour dîner. A peine j'entendais ce qu'elle me disait ; je répondis que je n'irais pas dîner, que je me trouvais mal et que j'allais me mettre au lit. Je fis fermer ma porte, je mandai à mon

frère que j'avais besoin de repos et que je le priais de disposer de sa journée, parce que je voulais être seule. Je me mis en effet dans mon lit ; je fis fermer mes fenêtres et ma porte, et je défendis que sous aucun prétexte on entrât chez moi.

Je me sentis soulagée de n'avoir plus à me contraindre ; je voulais me recueillir, me calmer, me mettre en état de m'imposer une conduite, et malgré moi j'étais entraînée à ne voir, à ne sentir que M. de M** ; son malheur me bouleversait. Je me trouvais cruelle de lui avoir caché mon intérêt ; et par un effet inconcevable de la passion, presque dans le même instant, je croyais que son malheur n'était point causé par moi, mais par le chagrin d'être séparé pour jamais de ce qu'il aimait. Cette pensée égarait ma raison, et je rentrais dans un état d'imbécillité qui ressemblait à la stupidité. Je passai ainsi depuis trois jusqu'à dix heures

du soir, et j'aurais pu y passer ma vie, si je n'avais été avertie de la mesure du temps par le besoin que j'avais de savoir des nouvelles de M. de M**; je sonnai, et mon premier mot fut : *Allez-vous-en savoir si M. de M** n'est pas sorti de la journée; sachez s'il n'est pas malade et si je ne le verrai pas demain.* Et savez-vous à qui je parlais ? à mon frère qui était auprès de mon lit et que je ne voyais pas, tant mon ame avait troublé mes sens. Il me répondit qu'il allait donner ma commission, mais qu'il voulait savoir auparavant de mes nouvelles: *Et moi je veux de celles de M. de M***, dis-je. Je sonnai sans l'écouter, et je répétai ce que je venais de dire : *Allez vite et revenez de même; cependant s'il peut écrire, attendez.*

Je disais tout cela avec tant de chaleur que mon frère me demanda si je n'avais

point de fièvre; ce mot me ramena à moi et à lui, et je vis qu'il fallait me faire malade pour lui dérober la situation de mon ame : *Oui j'ai de la fièvre*, lui dis-je, *j'ai la tête embarrassée, je crois même que j'ai un peu de délire, mais je me sens mieux, ne soyez pas inquiet; si je puis avoir quelques heures de sommeil, je serai guérie.*

Il fit apporter la lumière, il prétendit que j'avais le visage renversé; il était dans la plus grande inquiétude; j'en étais plus importunée que touchée; il me forçait à lui parler, et je voulais être toute entière à ma pensée et à l'attente des nouvelles de M. de M**. Mon laquais revint avec un billet; mon frère m'offrait de le lire : je ne trouvais pas de mots pour le refuser; tant j'étais troublée; mais je me saisis de ce billet, et j'y lus ces mots : *J'apprends que vous êtes malade; si j'avais pu espérer de vous voir, j'aurais couru*

auprès de votre lit. Je viens d'être saigné, mais demain je serai chez vous à dix heures, si vous ne me le défendez pas.

Je me crus dans le ciel en apprenant que je n'avais plus que douze heures à attendre; la saignée m'inquiétait, cependant je me rassurais en disant : Il serait venu sur-le-champ; il n'est donc pas bien malade.

Je passai la nuit avec un peu plus de calme que je n'en avais eu dans la journée, c'est-à-dire que l'espoir de voir bientôt M. de M** avait remis dans mon ame le sentiment du plaisir. Mais c'est alors que je m'aperçus que ma machine avait reçu une violente secousse : j'avais de la fièvre, et à peine pouvais-je me donner un mouvement sans avoir des battemens de cœur qui me mettaient dans un état d'affaissement qui ressemblait à la mort; je ne fermai pas l'œil, et je comptai les minutes dans l'attente de M. de M**. Je ne connaissais pas cette espèce

d'activité qui dévore l'ame et qui ôte la faculté de se distraire de sa pensée ; non, je ne connaissais point encore les mouvemens de la passion. C'est M. de M** qui m'en a fait éprouver les effets les plus violens et les plus profonds. C'est lui qui me créa une ame toute nouvelle ; c'est lui qui purgea ma tête de mille sottises qui l'avaient occupée jusques-là. Enfin, je ne voyais plus que dans un point ; et à beaucoup d'égards j'en devins meilleure : j'oserais presque dire que l'amour devient une vertu ; qu'il élève et agrandit l'ame, quand son objet est doué, comme l'était M. de M**, de tous les agrémens et de toutes les qualités qui peuvent plaire, toucher et attacher.

J'étais dans une agitation et un trouble qui n'étaient cependant pas dénués de plaisir. Je sonnai à huit heures, il me semblait que j'en avançais le moment de voir M. de M** : je fus vivement tentée d'en-

voyer savoir de ses nouvelles. C'est alors que je sentis tous les inconvéniens que pouvait avoir cette saignée qui ne m'avait pas inquiétée la veille. Je me disais : Il était donc malade! une saignée fait quelquefois grand mal; il va m'envoyer dire qu'il ne peut pas venir; mon dieu! il sera malade; que ferai-je ? J'étais dans cette perplexité, lorsqu'on vint me dire que Dubois était là (c'était le domestique de confiance de M. de M**): *Qu'il entre*, et sans l'écouter : *Dubois*, lui dis-je, *M. de M** est donc malade ? — Non, Madame, il envoyait voir s'il était jour et si vous vouliez le recevoir tout de suite ? — Oui assurément*, dis-je avec assez de calme; sa réponse l'avait mis dans mon ame. J'ajoutai : *Mais pourquoi cette saignée ? — C'est*, me répondit Dubois, *que M. le comte a des accès de mélancolie, et dans cette disposition le sang lui porte à la tête, et hier il a été toute la*

journée si souffrant et si triste qu'il s'est déterminé à se faire saigner. Il est déjà mieux ce matin, quoiqu'il n'ait pas dormi; il était fort inquiet de la santé de Madame, et je cours lui dire qu'il peut venir tout de suite. »

De cet instant je pris en affection cet excellent domestique; jamais en effet il n'y en eut de plus attaché à son maître: il ne l'a pas quitté dans toutes ses maladies, et c'est lui qui, à la mort de M. de M**, a été chargé de tout ce qu'il avait de plus sacré, de mes lettres, d'une tablette précieuse, et d'une lettre pour moi, écrite trois ou quatre heures avant le moment funeste qui nous a séparés pour jamais.

Je dois encore ajouter que ce fidèle domestique n'a jamais été le confident de M. de M**. Son ame était trop élevée, trop noble, trop grande, pour s'abandonner, avec un domestique, à une sorte de confiance dont si peu de gens du monde sont dignes.

Il me disait souvent : « Mon amie, nous n'au-
» rons jamais besoin de confidens ; c'est la
» crainte ou la vanité qui en font cher-
» cher, et nos ames sont au-dessus de ces
» petites passions. »

Mais je m'égare, Madame ; je reviens donc au moment où ce laquais fut parti : mon ame ne se possédait plus ; je me mis sur mon séant, je fis avancer un fauteuil auprès de mon lit, et tout cela pour ne pas perdre une minute du temps où j'allais voir M. de M**. Quand je fus prête, que je n'eus plus qu'à regarder la porte par où il devait entrer, je ne sais quelle voix s'éleva en moi, qui me demanda : *Mais que lui direz-vous ?* Je restai confondue de cette question ; et je vous avoue que j'aurais passé ma vie à y penser sans pouvoir y trouver de réponse. Je n'en eus pas le temps, car je crois que M. de M** vola. Il ouvrit ma porte avec précipitation ; mon valet-de-chambre arriva

derrière lui pour l'annoncer; la porte se ferma; et tout cela se passa dans un clin-d'œil.

Il vint à moi avec une sorte de transport, et à peine eut-il touché le bord de mon lit, je le vis pâlir : ses lèvres et ses mains tremblaient. J'avançai la main, et, sans toucher la sienne, j'étais tout auprès. Il ne fit pas un mouvement. Je ne sais combien nous passâmes de temps dans ce silence involontaire. Je levai les yeux; je rencontrai les siens, et je crus lui répondre en lui disant : « Vous avez été malheureux ?

» — Ah! vous ne concevez pas à quel » point je l'ai été; mais, ajouta-t-il, vous » avez été malade : vous êtes changée; » votre voix est d'une faiblesse qui m'a- » larme! »

Ce fut dans ce moment qu'il prit ma main, qui était toujours restée auprès de la sienne; et, comme pour m'en demander la permis-

sion : *Auriez-vous de la fièvre? ah mon dieu, oui!* s'écria-t-il, *vous êtes brûlante!*

C'est alors qu'il recommença à trembler, mais à un tel excès qu'il m'effraya.

« Ah! mon dieu, remettez-vous donc!
» cet état de trouble me gagne; et je me
» sens si faible que vous allez me faire trou-
» ver mal. »

Il se jeta sur le fauteuil, appuya sa tête sur mon lit. « Pardonnez, me dit-il; je me
» sens égaré : je vais tâcher de me posséder.
» Dites-moi comment vous êtes, et surtout
» dites-moi que vous ne me trouvez pas
» coupable.

» — Eh! non, repris-je avec chaleur,
» vous n'êtes pas coupable. Sommes-nous
» libres? et, dans un moment, ni vous ni
» moi ne pourrions nous rendre compte de
» celui-ci.

» — Ah! la divine créature, dit-il en éle-

» vant les bras; je n'ai jamais vu tant de
» bonté et d'indulgence! . . .

» — Et moi, je n'ai jamais vu tant de pré-
» vention et d'illusion. Est-ce que vous avez
» besoin d'indulgence, et me croyez-vous
» assez insensible pour avoir de la bonté
» avec vous? »

— Alors, il arrêta les yeux sur moi; ses lèvres avaient du mouvement, et il ne prononçait rien. *Mais calmez-vous*, lui dis-je; *vous me faites mal!*

« — Ah! que je serais malheureux! Plutôt
» mourir! » dit-il, avec un accent si profond et si doux, que j'en tressaillis. Il s'en aperçut. *Oui, je vous fais mal; et je vous adore pourtant!* (et en prononçant ce mot, il tomba à genoux).

« Ah! de grâce, monsieur de M**, lui
» dis-je avec une voix qui avait à peine
» des sons, arrêtons - nous! Je vous

» conjure, ayez un peu plus de force; en » grâce, relevez-vous. » Et je lui tendis la main; il la saisit, ses lèvres s'y collèrent, et il me semblait que c'était du feu. Dans le même instant je sentis sur ma main des larmes brûlantes. Il se releva; et, s'asseyant avec l'accablement de quelqu'un qui va perdre connaissance, il me dit : *Je me sens mal; mais ne vous effrayez pas : quoi qu'il arrive, ne sonnez pas.* Ces mots me renversèrent. Je cherchai mon flacon; il le prit et en respira; et, quelques momens après, il me dit, en me regardant avec une expression qui passa jusqu'au fond de mon cœur : *Ah! me pardonnerez-vous tant de faiblesse? croirez-vous que mon respect est égal à mon....* Il s'arrêta; et, en baissant les yeux, et d'une manière à peine prononcée, il ajouta : *Non, jusqu'ici je n'avais point aimé!*

J'étais dans un silence que je ne pouvais surmonter, et qui le jeta lui-même dans

» je serais tout-à-fait bien, parce que je » crois que j'ai besoin de prendre quelque » chose, et j'imagine que le chocolat me » fortifierait; et vous, en avez-vous pris?

» — Non, dit-il, je l'ai oublié.

» — Hé bien! je vais en faire apporter. » Voilà une singulière manière, lui dis-je » avec gaîté, de traiter deux malades; re- » marquez que vous ne m'avez pas encore » dit pourquoi vous vous êtes fait saigner.

» — Mais Dubois vous l'a dit, répliqua- » t-il, car je vous prie de croire qu'il ne » m'a pas laissé ignorer cette marque de » votre bonté.

» — Je suis bien sûre qu'il ne vous l'a pas » dite toute entière, car vous sauriez que » lorsqu'on me l'a annoncé je tremblais » qu'il ne vînt dire que cette saignée vous » avait fait mal et que vous ne pouviez pas » venir.

» — Vous m'avez donc supposé à l'agonie?

» — Mais en vérité, dis-je en riant, de-
» puis que vous êtes là vous m'en avez
» presque donné l'effroi.

» — Il est vrai qu'il y a un instant où
» j'ai craint de m'évanouir; mon dieu, que
» j'aurais été malheureux de vous causer
» cet embarras !

» — Embarras n'est pas le mot propre.

» — Dites-moi donc celui qu'il faut que
» je mette à la place, » reprit-il avec viva-
cité. Le chocolat arriva, cela me dispensa
de répondre à cette question.

Nous continuâmes à causer jusqu'à midi. Mon frère vint savoir de mes nouvelles, il marqua de l'intérêt à M. de M**, et ils sortirent ensemble, parce que j'en avisai M. de M**. « Bonjour, lui dis-je avec li-
» berté, si vous n'avez rien à faire ce soir,
» je serai ravie.

» — Vous croyez bien que cette saignée

» va me servir d'excuse pour huit jours de
» souper au moins.

» — C'est en tirer le meilleur parti.

» — Oui, et c'est vraiment le moyen
» qu'elle me fasse du bien, » répondit-il;
et il s'en alla.

Mon dieu ! Madame, concevez-vous l'extrême changement qu'il y avait en moi, du moment où M. de M** était entré dans ma chambre à celui où il en sortait ? La durée d'un an, de dix ans, n'apporte pas une telle révolution dans une ame calme et une tête raisonnable : je ne me connaissais plus, je ne me retrouvais plus, j'étais contente, j'étais heureuse, j'étais plus que tout cela ; mon ame était enivrée de ce plaisir si doux et si profond que fait éprouver le commencement d'une passion partagée par un objet qui vous paraît mériter l'amour et le culte de toutes les créatures sensibles.

Je vais vous laisser penser un moment à mon bonheur ; cela mettra un sentiment doux dans un cœur que j'ai déchiré si souvent par le récit de mes malheurs et par le spectacle de mon désespoir. Hélas ! par quelle magie puis-je m'en distraire quelques instans ?

LETTRE ONZIÈME.

J'ai à vous peindre les jours les plus heureux de ma vie, Madame, je me hâte. Il me semble que c'est en jouir que de laisser reposer votre cœur sensible. Il partagera la disposition calme de plaisir où je passai près de deux mois : je n'avais pas un remords; je voyais ce que j'aimais, je le voyais heureux, et si quelquefois il s'élevait quelques nuages de tristesse, nous en étions sinon plus heureux, du moins plus contens, parce que cette tristesse était toujours la preuve de l'impression de notre tendresse. M. de M** vint passer la soirée avec moi, et par un ex-

cès de délicatesse dont son ame était seule capable, il ne me parla point de ce qui s'était passé le matin. Il me fit cent questions sur ma santé, avec cet intérêt qui ne laisse aucun doute sur le sentiment qui anime; je ne pouvais venir à bout de le rassurer. J'étais bien, je le lui disais, et l'instant d'après il en doutait. « Je ne sais, me disait-il, » pourquoi votre santé est le seul article » sur lequel je ne puisse pas vous croire au » premier mot.

» — J'ai la même défiance avec vous, lui » disais-je, ainsi je ne suis point blessée de » ce que vous doutez de ma vérité.

» — Eh bien! reprit-il avec chaleur, engageons-nous avec serment à ne jamais nous » tromper à cet égard, présens comme ab» sens, car je sens que je mourrai dans ma » triste garnison, si je joins à mon regret » l'inquiétude de votre santé.

» — Je vous promets, lui répondis-je,

» de ne pas vous laisser ignorer un de mes
» mouvemens, une de mes pensées, et de
» vous envoyer le bulletin de mon état phy-
» sique et moral dans un si grand détail
» que je vous en ennuierai; mais pour ne
» vous point laisser d'avantages sur moi, je
» veux.......

» — Ah! je vais au-devant, dit-il, je
» m'engage à vous dire comment j'aurai
» passé mes soirées, à vous rendre compte
» de mes journées; je vous dirai ce que
» j'aurai vu, ce que j'aurai dit, je vous ap-
» prendrai comment on fait faire l'exercice
» à un régiment; enfin, rapportez-vous-en
» à moi; je ne vous ferai grâce de rien. Ce
» ne seroit pas des lettres que nous nous
» écririons, ce sera le journal de notre vie,
» et j'espère que vous lirez ce journal avec
» encore plus d'intérêt que celui de Choisi
» que vous m'avez fait lire; mais en pre-
» nant le même engagement tous les deux,

» les conditions ne sont pas égales. Qu'il y a » de bonté et de générosité à vous, à vouloir » bien consoler, soutenir un malheureux » exilé! Le temps que vous m'accorderez » sera pris sur des occupations agréables; » vous êtes à Paris, vous vivez dans la plus » excellente société, vous en êtes aimée, » chérie, vous avez des amis absens qui sû- » rement désirent et obtiennent beaucoup » de vous; où trouverez-vous donc le temps » que vous me promettez?

» — Ha! je serai bien généreuse en effet, » dis-je avec douleur, car je m'abandonne- » rai au besoin de mon ame; je tâcherai, » j'essayerai de remplir le temps que je » passe avec vous, à vous dire à quel point » vous me manquez, et à peine pourrai-je » faire ma consolation de ce qui fait au- » jourd'hui mon plaisir et mon bonheur.

» — Que vous allez me trouver coupa- » ble! me dit-il avec sensibilité, je ne

» voudrais pas au prix de ma vie adoucir
» ni diminuer le regret que vous me mon-
» trez. Cependant je donnerais mille vies
» pour votre bonheur.

» — Mais mon dieu, lui dis-je, combien
» s'est-il écoulé de temps depuis ce matin
» dix heures ?

» — Un siècle, peut-être, reprit-il avec
» transport, mais ce qu'il y a de certain
» c'est que le temps que j'ai vécu s'est
» anéanti ; qu'importe en effet tout ce qui
» s'est passé ? Mon ame, ma pensée, tout
» est rempli et fixé à jamais. Je ne sais,
» ajoûta-t-il avec le ton étouffé, à quel
» bonheur ou à quel malheur vous me des-
» tinez ; mais je vous jure de ne dater ma
» vie que d'aujourd'hui. Vous avez opéré
» un miracle en moi ; ce que j'avais cru une
» passion, est à peine un souvenir. Oui,
» vous m'affligeriez à présent si vous exigiez
» que je vous contasse, comme je m'y suis

» engagé, tous les événemens de ma vie.
» Laissez-moi croire que ce récit serait
» aussi déplacé pour vous que pour moi.
» Ha ! nous n'avons pas besoin du passé,
» ajouta-t-il ; n'est-ce pas déjà trop que
» d'être obligé de vivre en société, d'avoir
» des devoirs, des relations, des soins à
» rendre ? En un mot, n'est-ce pas un vrai
» désespoir que de se voir sans cesse dé-
» tourné d'une pensée qui absorbe toutes
» les facultés et qui enivre de plaisir et de
» bonheur ? C'est de moi que je vous parle ;
» me pardonnerez-vous de vous peindre
» une partie du bonheur que vous me faites
» éprouver ?

» — Ah ! si je vous pardonne ! vous me
» justifiez tout ce que je sens, lui dis-je.

» — Non, on ne meurt pas de joie,
» dit-il, mon ame ne se possède plus ; »
et il lui fut impossible d'articuler une parole
de plus.

Nous restâmes dans un silence qui est peut-être ce que la passion a de plus expressif. L'heure qui sonna nous fit souvenir qu'il fallait nous séparer. « *Adieu*, M. de » M**, lui dis-je, *entendez-vous? voilà* » *une heure, il faut nous séparer*.

» — Oui, dit-il, nous séparer, mais non » pas nous quitter. Mon dieu, que ne peut-on » arrêter le temps! Mais comment êtes-vous » à présent? votre santé me trouble, parce » que je m'en vais.

» — Je suis si bien, lui dis-je, que si » vous voulez, nous irons demain matin » nous promener à pied.

» — Oui vraiment, dit-il, il fait un » temps admirable; il y avait un monde in» fini aux Tuileries ce matin à midi; » quand je vous ai quittée j'y ai accompagné » monsieur votre frère; mais moi j'ai fui » la bonne compagnie, je me suis promené » sur les terrasses.

» — Pour vous en éloigner davantage, » lui dis-je, nous irons demain aux Champs-» Élisées.

» — Vous me ravissez, dit-il, je craignais » que vous ne préférassiez les Tui-» leries.

» — Ho ! non, vous me devinez mal ; » vous deviez vous douter que je voulais » me promener avec vous ; et dans un lieu » si public, je n'y serais pas. Mais, adieu, » à demain onze heures, dormez bien.

» — Gardez votre souhait, dit-il en riant, » le sommeil serait un mal pour moi cette » nuit ; cependant je désire que vous dor-» miez.

» — Si je voulais je vous ferais une que-» relle, mais bonsoir ; il sera plus de deux » heures avant que vous soyez dans votre » lit, et vous avez été saigné hier au soir.

» — Jamais je ne me suis si bien porté, » dit-il ; dans neuf heures je viendrai savoir » de vos nouvelles. » Et sans le savoir j'étais sur l'escalier à le reconduire.

ADDITIONS

ET

ÉCLAIRCISSEMENS

SUR LES LETTRES PRÉCÉDENTES.

§ Ier.

Le manuscrit qu'on vient de lire a été composé par Mlle de Lespinasse, peu de temps avant sa mort, qui arriva dans les derniers jours d'avril 1776 : il n'a jamais été achevé. Il paraît que presque immédiatement après s'être avoué leurs sentimens réciproques, les deux amans furent séparés : M. de

Mora fut obligé de quitter Paris le 7 août 1772. On a vu, dans l'avertissement de l'éditeur, que, le cœur encore plein de sa passion pour ce jeune Espagnol, Mlle de Lespinasse en avait conçu une autre pour M. de Guibert, et que sa liaison avec ce dernier a fait le tourment du reste de sa vie. Dans la correspondance qu'elle eut avec lui, et qui n'a été rendue publique que par une coupable indiscrétion, elle l'entretenait souvent de M. de Mora dont elle avait des nouvelles fréquentes, et qu'elle se reprochait sans cesse de lui avoir sacrifié. Nous avons pensé que le lecteur nous saurait quelque gré de lui en présenter ici les extraits qui le concernent, et dont le rapprochement complètera, autant que possible, l'histoire de cette passion malheureuse. Laissons parler Mlle de Lespinasse elle-même.

LETTRE Ire. — 15 *mai* 1773. — Eh ! non, non, je ne veux point de votre amitié : elle me consolerait, elle m'exaspérerait, et j'ai besoin de me reposer, de vous oublier pendant quelque temps : je veux être de bonne foi avec vous, avec moi ; et en vérité, dans le trouble où je suis, je crains de m'abuser ; peut-être mes remords sont-ils au-dessus de mon tort ; peut-être l'alarme que je sens est ce qui offenserait le plus ce que j'aime. Je viens de recevoir dans l'instant une lettre si pleine de confiance en mon sentiment (1) ; il me parle de moi, de ce que je pense, de mon ame, avec ce degré de connaissance et de certitude qu'on a lorsqu'on exprime ce que l'on sent vivement et fortement. Ah ! mon dieu ! par quel charme ou par quelle fatalité êtes-vous venu me distraire ? que ne suis-je morte dans le mois de septembre ! je

(1) M. de Mora.

serais morte alors sans regret, et sans avoir de reproche à me faire. Hélas! je le sens, je mourrais encore aujourd'hui pour lui; il n'y a point d'intérêt dont je ne lui fisse le sacrifice: mais il y a deux mois que je n'avais point de sacrifice à lui faire; je n'aimais pas davantage, mais j'aimais mieux. Oh! il me pardonnera! j'avais tant souffert! mon corps, mon ame étaient si épuisés par la durée de la douleur! Les nouvelles que j'en recevais me jetaient quelquefois dans l'égarement; c'est alors que je vous ai vu; c'est alors que vous avez ranimé mon ame.......

Lettre ivᵉ. — 30 *mai*. — Je pensai mourir avant-hier, en recevant une lettre par un courrier extraordinaire. Je ne doutai pas qu'il ne m'apportât la plus funeste nouvelle; le trouble où il me jeta m'ôtait jusqu'au pouvoir de décacheter ma lettre; je fus plus d'un quart-d'heure sans mouvement: mon

ame avait glacé mes sens ; enfin, je lus, et je ne trouvai qu'une partie de ce que j'avais craint. Je n'ai point à trembler pour les jours de ce que j'aime ; mais, à l'abri du plus grand des malheurs, mon dieu ! qu'il me reste encore à souffrir ! que je me sens accablée du fardeau de la vie ! La durée des maux est au-dessus des forces humaines ; je ne me sens plus qu'un courage, et très-souvent je n'ai qu'un besoin. Voyez si je dois vous aimer, si je dois chérir votre présence : vous avez eu le pouvoir de faire diversion à un mal aussi aigu et aussi profond ; j'attends, je désire vos lettres. Oui, croyez-moi, il n'y a que les malheureux qui soient dignes d'avoir des amis ; si votre ame n'avait point souffert, jamais vous n'auriez été jusqu'à la mienne.

Lettre viie. — 21 *juin.* — Vraiment vous me faites une singulière question : *A-t-il de*

meilleures raisons que moi pour cette absence? Ah! oui, il en a de meilleures; il en a une absolue, et telle que, s'il vient à la vaincre, le sacrifice de ma vie ne pourrait pas m'acquitter. Toutes les circonstances, tous les événemens, toutes les raisons morales et physiques sont contre moi; mais il est si fort un pour moi, qu'il ne me permet pas d'avoir de doute sur son retour. Cependant je frémis de ce que je peux apprendre mercredi: il a craché le sang, il a été saigné deux fois; au moment du départ du courrier il était bien: mais l'hémorragie a pu recommencer; le moyen de se calmer avec cette pensée! Lui-même en craignait la suite; quoiqu'il ait pensé à me rassurer, j'ai vu sa crainte. A présent, dites-moi si vous ne savez pas de qui je vous parle? Est-ce de la délicatesse ou de la finesse qui fait que vous avez paru ignorer un nom que je vous taisais?

Lettre ixe. — 1er *juillet.* — J'ai reçu beaucoup de détails, ils ont calmé mon désespoir; j'ai vu qu'il n'y avait rien à craindre de ce dernier accident; mais concevez s'il est possible d'avoir un moment de repos, en tremblant sans cesse pour la vie de quelqu'un à qui l'on sacrifierait la sienne à tous les instans. Ah! si vous saviez combien il est aimable, combien il est digne d'être aimé! Son ame est douce, tendre et forte, je suis assurée que c'est l'homme du monde qui vous plairait et vous conviendrait le plus.

Lettre xie. — 25 *juillet.* — Sa disposition morale est telle que je la ferais selon mon souhait et selon mon cœur; mais que sa santé est alarmante! Cependant je suis sûre qu'il ne fait pas une faute de régime; il aime la vie parce qu'il se plaît à aimer et à être aimé; il n'y tient que par-là. Oh! si vous saviez combien il est aimable! oui, vous l'aimeriez

un peu; mais vous ne feriez pas grand cas de moi, d'avoir été capable d'une distraction. Oh! qu'êtes-vous donc, pour m'avoir détournée un instant de la plus charmante et de la plus parfaite de toutes les créatures? Oui, si vous le connaissiez, ou quand vous le connaîtrez vous verrez que dans le jugement que j'en porte, il n'y a ni illusion, ni prévention. Eh bien! est-ce assez vous montrer mon ame? Mon amitié est-elle passive, active ou indiscrète?

Lettre xiiie. —8 *août*. —Il y a un certain courrier qui, depuis un an, donne la fièvre à mon ame; mais elle avait gagné ma mauvaise machine. Je me sens détruite, et j'ai toujours été si malheureuse, que j'ai quelque chose qui me dit que je mourrai au moment où mon malheur pourrait finir......

Mon dieu! quel mot vous me prononcez! mon sang se glace; non, non, mon ame ne

chercherait plus la vôtre. Ah! cette pensée me fait mourir! soyez ma consolation; calmez, s'il est possible, le trouble de mon ame : mais gardez-vous de penser que je pusse survivre un instant à un malheur dont la seule crainte remplit ma vie d'un effroi qui a détruit ma santé, et qui trouble sans cesse ma raison.....

Il y a une passion qui ferme l'ame à toutes les misères qui tourmentent les gens du monde, j'en fais la triste expérience. Un grand chagrin tue tout le reste. Il n'y a qu'un intérêt, qu'un plaisir, qu'un malheur et qu'un seul juge pour moi dans toute la nature. Oh! non, je n'ai point de petitesse. Songez que je ne tiens à la vie que par un point : s'il venait à m'échapper, je mourrais. D'après cette disposition intime, profonde et permanente, vous croirez sans peine que tout est anéanti pour moi. Je ne sais par quelle fatalité, ou par quel bonheur, j'ai été

susceptible d'une affection nouvelle ; en me recherchant, je n'en saurais trouver ni expliquer la cause ; mais quelle qu'elle soit, ses effets mettent de la douceur dans ma vie........

J'ai reçu hier des nouvelles qui m'alarment : sa santé ne saurait se raffermir ; il est toujours menacé d'un accident funeste, et dont il a été deux fois à l'agonie depuis un an : voyez s'il est possible de vivre !

. . . .

Lettre xvi[e]. — 22 *août*. — Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis huit jours ! Combien mon cœur a été navré de douleur ! Dans quel trouble, dans quelles alarmes je consume ma vie ! Je n'ai plus la liberté de m'en délivrer, cela m'est affreux, et il n'est pas au pouvoir de ce que j'aime de faire cesser mes maux : il les sent, il en souffre ; il est encore plus malheureux que moi, parce que son ame est plus forte, a plus

d'énergie et de sensibilité que la mienne. Depuis un an, tous les momens de sa vie ont été marqués par le malheur : il en mourra, et il veut que je vive. Oh, mon dieu ! mon ame ne peut pas suffire à ce qu'elle sent et à ce qu'elle souffre ! Voyez ma faiblesse ; voyez combien le malheur rend indiscret et personnel : je vous occupe de moi, je vous attriste peut-être. Ah ! pardonnez-le moi : cet excès de confiance vient de mon amitié, de ma tendre amitié pour vous.....

Eh ! je le sens, au comble du malheur, en invoquant la mort à chaque instant, vous me coûteriez un regret ; vous me consolez, et cependant je succombe sous le poids de mes maux. Eh ! non, c'est que ce ne sont pas les miens qui me déchirent : ce sont ceux de mon ami, pour lequel je n'ai ni remède, ni consolation : voilà le supplice d'une ame sensible et dévouée. Vous avez

aimé, vous m'entendrez et vous me plaindrez.....

Concevez-vous la situation où je suis? je n'ose me permettre ni projet ni espérance. Ah! j'avais beaucoup souffert de l'injustice et de la méchanceté des hommes, j'en avais été réduite au désespoir; mais il le faut avouer, il n'y a point de malheur comparable à celui d'une passion profonde et malheureuse: elle a effacé dix ans de supplice. Il me semble que je ne vis que depuis que j'aime; tout ce qui m'affectait, tout ce qui m'avait rendue malheureuse jusques-là, s'est anéanti; et cependant, aux yeux des gens calmes et raisonnables, je n'aurais de malheurs que ceux que je ne sens plus: ils appellent les passions, des malheurs factices: hélas! c'est qu'ils n'aiment rien; c'est qu'ils ne vivent que de vanité et d'ambition, et moi je ne vis plus que pour aimer.

Lettre xvii°. — 6 *septembre*. — Oh ! je vous hais de me faire connaître l'espérance, la crainte, la peine, le plaisir : je n'avais pas besoin de tous ces mouvemens, que ne me laissiez-vous en repos ? Mon ame n'avait pas besoin d'aimer ; elle était remplie d'un sentiment tendre, profond, partagé, répondu, mais douloureux cependant ; et c'est ce mouvement qui m'a approchée de vous : vous ne deviez que me plaire, et vous m'avez touchée ; en me consolant, vous m'avez attachée à vous ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que le bien que vous m'avez fait, que j'ai reçu sans y donner mon consentement, loin de me rendre facile et souple, comme le sont les gens qui reçoivent grâce, semble, au contraire, m'avoir acquis le droit d'être exigeante sur votre amitié.

Lettre xxvii°. —1774; *sans date*. —Non, jamais, jamais mon ame n'a senti un pareil

désespoir. J'ai une espèce d'effroi qui égare ma raison. J'attends mercredi, et il me semble que la mort même n'est pas le remède suffisant à la perte que je crains; je ne le sens que trop, il ne faut point de courage pour mourir, mais il est affreux de vivre. Il est au-dessus de mes forces de penser que peut-être ce que j'aime, ce qui m'aimait, ne m'entendra plus, ne viendra plus à mon secours. Il aura vu la mort avec horreur, parce que mon idée y était jointe; il me disait le 10 (1) : « J'ai en moi de quoi » vous faire oublier tout ce que je vous ai » fait souffrir; » et ce jour-là même, ce funeste accident l'est venu frapper !

. . . .

Lettre xxviiie.—Oh! mon ami, je ne sais si j'ai mieux aimé; mais celui qui a pu me

(1) M. de Mora était parti de Madrid le 6 mai 1774. Le 10, il tomba malade à Bordeaux, et mourut le 27.

rendre infidèle et coupable, celui pour qui je vis, après avoir perdu l'objet et l'intérêt de tous mes momens, à coup sûr, c'est celui qui a eu le plus d'empire sur mon ame : c'est celui qui m'a ôté la liberté de vivre pour un autre, et de mourir lorsqu'il ne me restait ni espérance, ni désir.....

Ah! si vous saviez ce que je souffre, quel déchirement affreux mon cœur éprouve lorsque je suis abandonnée à moi-même, lorsque votre présence ou votre pensée ne me soutient plus! Ah! c'est alors que le souvenir de M. de M** devient un sentiment si actif, si pénétrant, que ma vie et mon sentiment me font horreur. J'abhorre l'égarement et la passion qui m'ont rendue si coupable, qui m'ont fait répandre du trouble et de la crainte dans cette ame sensible et qui était toute à moi. Mon ami, concevez-vous à quel point je vous aime? Vous faites diversion aux regrets et aux remords qui déchirent mon cœur :

hélas! ils suffisaient pour me délivrer d'une vie que je déteste; vous seul et ma douleur êtes tout ce qui me reste dans la nature entière. Je n'y ai plus d'intérêt, plus de liens, plus d'amis, je n'en ai pas besoin : vous aimer, vous voir, ou cesser d'exister, voilà le dernier et l'unique vœu de mon ame. La vôtre ne me répond pas, je le sais, et je ne m'en plains point. Par une bisarrerie que je sens, mais que je ne saurais vous expliquer, je suis loin de désirer de retrouver en vous tout ce que j'ai perdu : c'en serait trop. Quelle créature a jamais mieux senti que moi tout le prix de la vie? N'est-ce pas assez que d'avoir béni et chéri la nature une fois? Combien de milliers d'hommes ont passé sur la terre sans avoir à lui rendre grâce! Oh! combien j'ai été aimée! une ame de feu, pleine d'énergie, qui avait tout jugé, tout apprécié, et qui, revenue et dégoûtée de tout, s'était abandonnée au besoin et au plaisir d'aimer :

mon ami, voilà comme j'étais aimée. Plusieurs années s'étaient écoulées, remplies du charme et de la douleur inséparables d'une passion aussi forte que profonde, lorsque vous êtes venu verser du poison dans mon cœur, ravager mon ame par le trouble et le remords. Mon dieu! que ne m'avez-vous point fait souffrir? vous m'arrachiez à mon sentiment, et je voyais que vous n'étiez pas à moi : comprenez-vous toute l'horreur de cette situation? comment vit-on au milieu de tant de maux?.....

Lettre xxxvi°. — Comment pouvez-vous me louer de vous aimer? Ah! le mérite, la vertu, eussent été de résister à ce penchant, à cet attrait qui m'a portée vers vous longtemps avant que je pusse me défier de moi. Comment craindre, comment prévoir, lorsqu'on est garanti par un sentiment, par le malheur, et par le bien inestimable d'être

aimée par une créature parfaite ? Mon ami, voilà ce qui entourait mon ame, ce qui la défendait, lorsque vous y avez fait descendre le trouble du remords et la chaleur de la passion ; et puis vous me louez de vous aimer ! ah ! c'est un crime, et l'excès même ne me justifie pas. Mais je vais vous faire horreur : car je suis comme Pyrrhus, je m'abandonne au crime en criminelle.

Lettre xxxvii[e]. — J'étais aimée, et aimée à un degré où l'imagination ne peut pas atteindre. Tout ce que j'ai lu était faible et froid en comparaison du sentiment de M. de M** ; il remplissait toute sa vie, jugez s'il a dû occuper la mienne. Ce regret suffirait bien pour faire le malheur et le désespoir d'une ame sensible. Eh bien ! je souffre plus cruellement encore par le remords qui pèse sur mon ame : je me vois coupable, je me trouve indigne du bonheur dont j'ai joui : j'ai man-

qué à l'homme le plus vertueux et le plus sensible; en un mot, j'ai manqué à moi-même, et j'ai perdu ma propre estime : jugez si j'ai le droit de prétendre à la vôtre; et si vous ne m'estimez pas, y a-t-il moyen de m'aveugler au point de croire que vous puissiez m'aimer?.....

Vous seul, dans la nature, êtes en droit de me mésestimer, et de douter de la force et de la vérité de la passion qui m'a animée pendant cinq ans.

Lettre xxxix[e]. — Oh! que vous avez bien vengé M. de M*** ! que vous me punissez cruellement du délire, de l'égarement qui m'ont entraînée vers vous! que je les déteste! Je n'entrerai dans aucun détail; vous n'avez ni assez de bonté, ni assez de sensibilité pour que mon ame puisse se soumettre à la plainte : mon cœur, mon amour-propre, tout ce qui m'anime, tout ce qui me

fait sentir, penser, respirer, en un mot, tout ce qui est en moi est révolté, blessé et offensé pour jamais...... Jugez et de l'excès de mon crime et de la grandeur de ma perte : je sens, et ma douleur ne me trompe point, que si M. de M*** vivait et qu'il eût pu lire votre lettre, il m'aurait pardonné, il m'aurait consolée, et il vous en aurait haï. Ah, mon dieu ! laissez-moi mes regrets : ils me sont mille fois plus chers que ce que vous appelez votre sentiment ; il m'est affreux ; son expression est du mépris, et mon ame le repousse avec tant d'horreur, que cela seul me répond qu'elle est encore digne de la vertu. Dussiez-vous croire que vous ne m'avez fait que justice, j'aime mieux vous laisser cette opinion, que d'entrer en explication. C'en est donc fait ; soyez avec moi comme vous pourrez, comme vous voudrez : pour moi, à l'avenir (s'il y a un avenir pour moi), je serai avec vous

comme j'aurais dû toujours être; et si vous ne laissiez point de remords dans mon ame, j'espérerais bien vous oublier.

Lettre xle. — Vous m'avez fait éprouver les tourmens des damnés, le repentir, la haine, la jalousie, le remords, le mépris de moi, et quelquefois aussi de vous-même; enfin, que vous dirai-je? tout le malheur de la passion et jamais ce qui peut faire le bonheur d'une ame honnête et sensible, voilà ce que je vous dois, mais e vous pardonne. Si je tenais à la vie, je sens que je ne serais pas si généreuse : je vous vouerais une haine implacable; mais bientôt je ne tiendrai pas plus à vous qu'à la vie, et je veux employer ma sensibilité, mon ame et tout ce qui me reste de vie, à aimer, à adorer la seule créature qui ait rempli mon ame, et à qui j'ai dû plus de bonheur et de plaisir que presque tout ce qui a paru sur la

terre n'en a senti, ni pu imaginer; et c'est vous qui m'avez rendu coupable envers cet homme! Cette pensée soulève mon ame, je m'en détourne.

LETTRE XLVIe. — 25 *août* 1774. — Ce que vous dites de Bordeaux (1) fait saigner une plaie qui n'était pas fermée, qui ne le sera jamais. Non, ma vie ne sera pas assez longue pour regretter et pour chérir l'homme le plus sensible et le plus vertueux qui exista jamais. Quelle affreuse pensée! j'ai troublé ses derniers jours; en craignant d'avoir à se plaindre de moi, il exposait sa vie pour moi, et son dernier mouvement a été une action de tendresse et de passion. Je ne sais si je retrouverai jamais la force de relire ses derniers mots; si je ne vous avais

(1) On se rappelle que M. de Mora mourut dans cette ville.

aimé, mon ami, ils auraient suffi pour me tuer. J'en frémis encore, je les vois; et c'est vous qui m'avez rendue coupable : c'est vous qui faites que je vis; c'est vous portez le trouble dans mon ame; c'est vous enfin que j'aime, que je hais, et qui déchirez et charmez tour à tour un cœur qui est tout à vous !......

Si vous recevez cette lettre à Bordeaux, je vous demande d'aller voir ce consul : je saurai peut-être de nouveaux détails. Il vous parlera de la plus aimable, de la plus intéressante créature, que j'aurais dû aimer uniquement, et que je n'aurais jamais offensée, si, par une fatalité que je déteste, je pouvais échapper à quelque genre de malheur; il n'y en a point que je n'aie éprouvé. Quelque jour, mon ami, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost ni dans ceux de Richardson. Mon histoire est un composé de circonstances si funestes, que cela m'a prouvé que le vrai n'est souvent pas

vraisemblable. Les héroïnes de roman ont peu de chose à dire de leur éducation : la mienne mériterait d'être écrite, par sa singularité.

Lettre xlixe. — 15 *sept.*—Par un bonheur inouï, et qui ne devait jamais arriver, la créature la plus tendre, la plus parfaite et la plus charmante qui ait existé, m'avait donné, abandonné son ame, sa pensée et toute son existence. Quelque indigne que je fusse du choix et du don qu'il m'avait fait, j'en jouissais avec étonnement et transport. Quand je lui parlais de la distance immense que la nature avait mise entre nous, j'affligeais son cœur; et bientôt il me persuadait que tout était égal entre nous, puisque je l'aimais. Non, jamais la beauté, l'agrément, la jeunesse, la vertu, le mérite n'ont pu être flattés et exaltés au degré où M. de M** aurait pu faire jouir mon amour-

propre; mais il voyait mon ame : la passion qui la remplissait, rejetait bien loin les jouissances de l'amour-propre......

Oui! je m'en accuse avec douleur : le goût que vous m'inspiriez, le remords qui me tourmentait, la passion qui animait M. de M**, tout cela ensemble m'a conduite dans une erreur que j'abhorre, car il faut vous l'avouer : j'ai été persuadée que vous pouviez m'aimer, et cette persuasion si folle, si vaine, m'a entraînée dans l'abîme. Sans doute, il est bien tard, trop tard de m'aviser de mon égarement. Je le déteste, et en me méprisant je voudrais vous haïr; en effet, vous avez excité en moi cet horrible mouvement; je vous ai même écrit dans cette disposition : c'était le dernier effet et le dernier effort de la passion qui m'agitait. Je suis loin de me faire un mérite du calme où je suis revenue : c'est encore un bienfait de l'homme que j'adorais. Je ne vous expli-

querai point tout ce qui s'est passé en moi depuis quinze jours, mais il suffit de vous dire que je ne me reconnais plus ; ce n'est plus votre pensée qui m'occupe, et si le remords n'était pas à côté de ma douleur, je crois que vous seriez bien loin de moi ; non que je cesse d'avoir de l'amitié pour vous et de l'intérêt pour votre bonheur, mais ce sera en moi un sentiment modéré qui pourra, si vous y répondez, me faire goûter quelques momens de douceur, sans jamais troubler ni tourmenter mon ame. Oh ! de quelles terreurs elle a été remplie ! il me paraît miraculeux de n'avoir pas succombé au désespoir où j'ai été réduite ; mais cette secousse, en affaissant ma machine, a remonté mon ame : elle est restée sensible, mais elle est sans passion. Je ne connais plus ni la haine, ni la vengeance, ni....... Ah ! mon dieu ! quel mot j'allais prononcer ! il n'est plus lié dans

ma pensée qu'au souvenir de M. de M**. Hélas! je lui devrai encore ce que mon cœur sentira de plus consolant et de plus doux, des regrets et des pleurs. Tous les détails que vous m'avez mandés ont été inondés de larmes, je vous en remercie ; je vous devais une sensation que je préfère au plaisir qui ne viendrait pas de la pensée de M. de M**.

. . . .

Je désire de toute mon ame votre repos et votre bonheur. Je ne pouvais troubler ni l'un ni l'autre; mais votre délicatesse vous faisait peut-être souffrir du mal que vous m'aviez fait. Je vous le pardonne du fond de mon cœur : perdez-en le souvenir; ne m'en parlez jamais, et laissez-moi croire que vous m'avez trouvée encore plus malheureuse que coupable. Ah! vous n'êtes pas obligé de me croire, et j'ai perdu le droit de vous persuader; mais j'oserais presque dire comme Jean-Jacques : « Mon ame ne fut jamais faite

pour l'avilissement. La passion la plus forte, la plus pure, l'a animée trop longtemps; celui qui en était l'objet était trop vertueux, il avait l'ame trop grande, trop élevée pour qu'il eût voulu régner sur la mienne, si elle avait été abjecte et méprisable. Sa prévention, sa passion pour moi m'élevaient jusqu'à lui. Mon dieu! combien je suis tombée, combien je suis déchue! mais il l'a ignoré. Mon malheur est affreux; il l'aurait partagé. Il est mort pour moi; je l'aurais fait vivre de douleur. O mon ami! si dans le séjour des morts vous pouvez m'entendre, soyez sensible à ma douleur, à mon repentir. J'ai été coupable, je vous ai offensé; mais mon désespoir n'a-t-il pas expié mon crime? Je vous ai perdu; je vis, oui je vis: n'est-ce donc pas être assez punie? Pardonnez-moi le mouvement qui m'a entraînée vers l'objet que je voudrais suivre. Adieu.... c'est aujourd'hui que je dépose dans vos mains

ma profession de foi : je vous promets, je m'engage à ne plus rien exiger ni prétendre de vous. Si vous me conservez de l'amitié, j'en jouirai avec paix et reconnaissance, et si vous veniez à ne m'en pas trouver digne, je m'en affligerais sans vous trouver injuste. Adieu, mon ami; c'est l'amitié qui prononce ce nom; il n'en est que plus cher à mon cœur, depuis qu'il ne peut plus le troubler.

§ II.

Mlle de Lespinasse regretta toujours de n'avoir pu être aimée de celui qui avait eu assez de charme à ses yeux pour la distraire de M. de Mora, et pour la retenir à la vie après l'avoir perdu; consumée de chagrin, elle ne désirait pas guérir, mais seulement trouver quelque repos : la longueur des nuits, la privation du sommeil avaient fait de son sentiment une manière de folie; cela était

devenu pour elle un point fixe; souvent il faillit lui échapper des mots qui eussent découvert le secret de sa vie et celui de son cœur; et plus d'une fois, en société, se voyant surprise par ses larmes, elle fut obligée de s'enfuir. Elle soulageait un peu son ame en la répandant dans le sein de l'être qu'elle adorait et qu'elle trouvait le moins sensible à ses maux. Elle aurait voulu, dans certains momens, qu'il lui prouvât qu'elle n'était rien pour lui, et elle se persuadait qu'il lui serait plus aisé de s'en détacher : tout ce qui lui aurait donné la force de s'éloigner de lui, de s'en séparer, lui paraissait réellement le plus grand soulagement qu'elle pût sentir. Mais l'instant d'après, toutes ses résolutions s'évanouissaient : elle éprouvait le besoin de sa présence, pour l'aider à supporter la vie qui lui échappait, et à laquelle elle ne tenait que par lui. Quelque temps encore elle traîna une existence douloureuse et languissante,

jusqu'à ce qu'elle acheva de mourir dans les derniers jours d'avril 1776. Nous allons citer ce qu'en dit le baron de Grimm, à cette époque, dans sa Correspondance :

Mai 1776.

« Quoique Mlle de Lespinasse ne laisse aucun ouvrage, du moins qui nous soit connu, sa mort a fait événement dans notre littérature. Sans fortune, sans naissance, sans beauté, elle était parvenue à rassembler chez elle une société très-nombreuse, très-variée et très-assidue. Son cercle se renouvelait tous les jours depuis cinq heures jusqu'à neuf heures du soir. On était sûr d'y trouver des hommes choisis de tous les ordres de l'État, de l'Église, de la cour; des militaires, les étrangers et les gens-de-lettres les plus distingués. Tout le monde convient que si le nom de M. d'Alembert, avec lequel

Mlle de Lespinasse vivait depuis plusieurs années, les avait attirés d'abord, elle seule les avait retenus. Dévouée uniquement au soin de conserver cette société dont elle était l'ame et le charme, elle y avait subordonné tous ses goûts et toutes ses liaisons particulières. Elle n'allait presque jamais au spectacle et à la campagne, et lorsqu'il lui arrivait de faire exception à la règle, c'était un événement dont tout Paris était instruit d'avance. Ses ennemis lui reprochaient fort ridiculement de s'être mêlée d'une infinité d'affaires qui n'étaient point de son ressort, et d'avoir favorisé, surtout par ses intrigues, ce despotisme philosophique que la cabale des dévots accuse M. d'Alembert d'exercer à l'académie.

» Tous les bruits que l'envie et la malignité ont répandus sur le compte de Mlle de Lespinasse, n'ont pu détruire l'idée qu'elle a laissée de son esprit. On n'eut jamais plus

de talens pour la société; elle possédait dans le degré le plus éminent cet art si difficile et si précieux de faire valoir l'esprit des autres, de l'intéresser et de le mettre en jeu sans aucune apparence de contrainte ni d'effort. Elle savait réunir les genres d'esprit les plus différens, quelquefois même les plus opposés, sans qu'elle y parût prendre la moindre peine; d'un mot jeté adroitement elle soutenait la conversation, la ranimait et la variait à son gré. Il n'était rien qui ne parût à sa portée, rien qui ne parût lui plaire et qu'elle ne sût rendre agréable aux autres : politique, religion, philosophie, contes, nouvelles, rien n'était exclus de ses entretiens, et, grâce à ses talens, la plus petite anecdote y trouvait, le plus naturellement du monde, la place et l'attention qu'elle pouvait mériter. On y recueillait les nouveautés de tout genre, et dans leur primeur. La conversation générale n'y languissait jamais,

et, sans rien exiger, on faisait des *à parte* quand on le jugeait à propos ; mais le génie de Mlle de Lespinasse était présent partout, et l'on eût dit que le charme de quelque puissance invisible ramenait sans cesse tous les intérêts particuliers vers le centre commun.

» Pour porter à ce point l'art de la conversation, il ne suffit pas sans doute d'être né avec beaucoup d'esprit et une grande souplesse dans le caractère, il faut avoir été à même d'exercer ses talens de bonne heure et de les former par l'usage du monde; c'est ce que Mlle de Lespinasse avait su faire avec beaucoup de succès dans la maison de madame la marquise du Deffant dont elle fut plusieurs années demoiselle de compagnie ; peut-être même n'eut-elle le malheur de se brouiller avec madame du Deffant, que pour avoir trop bien réussi. Ce qui pourrait faire soupçonner cependant que d'autres raisons se joignirent à celle-là, c'est

qu'en général Mlle de Lespinasse est infiniment plus regrettée de ses connaissances que de ses amis. Peut-on avoir tous les talens et toutes les vertus à la fois?

» Le nom qu'avait pris Mlle de Lespinasse est fort connu en France, mais ce n'était pas le sien; elle était fille naturelle de madame d'Albon, qui n'a jamais osé la reconnaître, et dont elle n'a jamais voulu recevoir aucun bienfait depuis qu'elle a senti le prix de celui qui lui avait été refusé. Les leçons de M. d'Alembert, l'exemple même de son courage, n'ont jamais pu la consoler du malheur de sa naissance. Elle était née avec des nerfs prodigieusement sensibles. Quoique sa figure n'eût jamais été jeune, et quoiqu'elle eût passé la saison des amours, on est persuadé qu'elle est morte la victime d'une passion malheureuse: c'était, dit-on, la cinquième ou la sixième qu'elle avait eue dans sa vie; et puis voyez s'il y a plus de

sûreté avec la philosophie et les philosophes qu'avec la grâce et ses directeurs!

» Son testament a paru d'un genre assez original. Elle a légué ses meubles à M. d'Alembert, ses boucles de cheveux à tous ses fidèles, et ses dettes à payer à M. l'archevêque de Toulouse. Ce n'est que depuis sa mort qu'on vient de découvrir que madame Geoffrin lui faisait depuis plusieurs années une pension de mille écus, et c'était toute sa fortune. »

Deux autres hommes-de-lettres célèbres, qui étaient admis dans la société de M[lle] de Lespinasse, en ont fait aussi chacun un portrait assez semblable à celui que nous venons de citer.

« A propos de grâces (dit Marmontel), parlons d'une personne qui en avait tous les dons dans l'esprit et dans le langage, et qui

était la seule femme que madame Geoffrin eût admise à son dîner des gens de lettres : c'était l'amie de M. d'Alembert, Mlle de Lespinasse ; étonnant composé de bienfaisance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, l'ame la plus ardente, et l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho. Ce feu qui circulait dans ses veines et dans ses nerfs, et qui donnait à son esprit tant d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps..... Je remarque ici la place qu'elle occupait à nos dîners, où sa présence était d'un intérêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât (et personne ne parlait mieux); sans coquetterie, elle nous inspirait l'innocent désir de lui plaire ; sans pruderie, elle faisait sentir à la liberté des propos jusqu'où elle pouvait aller sans inquiéter la pudeur, et sans effleurer la décence. »

« Elle rassemblait chez elle (dit La Harpe) la société la plus choisie et la plus agréable en tout genre, et elle en faisait le principal agrément. Je n'ai point connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talent pour faire valoir celui des autres : elle mettait tout son monde à sa place, et chacun était content de la sienne. Avec un grand usage du monde, elle avait l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a le ton de l'intérêt. Ce ton lui était facile : son ame singulièrement aimante attirait tout ce qui avait en ce genre des rapports avec elle ; aussi personne n'a jamais eu autant d'amis, et chacun d'eux en était aimé, comme s'il eût été seul à l'être. On n'a jamais eu plus d'activité et plus de plaisir à obliger. »

On a prétendu que le président Hénault avait voulu l'épouser, quoiqu'il eût 70 ans; mais ce bruit ne paraît pas avoir plus de

fondement que celui qui a couru relativement à son prétendu mariage avec d'Alembert qui avait conçu pour elle un fort attachement. Voici comment celui-ci s'en exprime dans une lettre qu'il adressait, le 3 mars 1766, à Voltaire : « La personne à laquelle on me marie (dans les gazettes) est, à la vérité, une personne respectable par son caractère, et faite, par la douceur et l'agrément de sa société, pour rendre heureux un mari ; mais elle est digne d'un établissement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous ni mariage ni amour, mais de l'estime réciproque et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maison qu'elle, où il y a d'ailleurs dix autres locataires ; voilà ce qui a occasionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait été appuyé par madame du Deffant, à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne sais pas pourquoi). Elle sait

bien qu'il n'en est rien, de mon mariage; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre chose. Elle ne croit pas aux femmes honnêtes; heureusement elle est bien connue, et crue comme elle le mérite. »

§ III.

Quant à M. de Mora, les Mémoires du temps ne nous donnent sur sa personne aucun détail particulier qui mérite d'être rapporté; l'histoire de sa passion et de sa mort prématurée y est à peine consignée dans quelques phrases isolées et fugitives, et il serait à peu près inconnu, sans la publication des lettres de mademoiselle de Lespinasse, et sans la mention qui en est faite dans la correspondance générale de Voltaire. Il paraît que ce fut au commencement de 1768, qu'il fut présenté à Paris à d'Alembert. Il lui manifesta le désir de

voir le patriarche de Ferney, et de causer avec lui ; et voici l'extrait de la correspondance qui eut lieu à ce sujet entre les deux philosophes.

D'Alembert écrivait à Voltaire, le 5 avril : « Mon cher et ancien ami, j'ai une grâce à vous demander, que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas, mais sur laquelle pourtant je serais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune Espagnol de grande naissance et de plus grand mérite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du comte d'Aranda, qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien *apparenté*, mais c'est là son moindre mérite ; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus net, plus cultivé et plus éclairé : soyez sûr que, tout jeune, tout grand seigneur et tout Espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de re-

tourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il sait que vous êtes seul à Ferney, et que vous voulez y être seul; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de-là converser avec vous, aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de Villa-Hermosa, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puisqu'il est ami de M. le marquis de Mora; c'est le nom de celui qui désire de vous voir. Il vous verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop; sinon, M. le marquis de Mora vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que, quand vous

l'aurez vu, vous me remercierez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour le refuser honnêtement, ce qui m'affligerait, je vous l'avoue, sans cependant que je vous en susse mauvais gré, ni M. de Mora non plus. Il compte partir le 26 de ce mois; ainsi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh! qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets Velches! Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et aimez-moi toujours. »

Et dans une autre lettre du 23 avril: « M. le marquis de Mora, que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veut bien se charger de vous remettre cette lettre, dont il n'aura pas besoin quand vous aurez causé un quart-d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un esprit et un cœur selon le vôtre,

juste, net, sensible, éclairé et cultivé, sans pédanterie et sans sécheresse. M. le duc de Villa-Hermosa, qui voyage avec M. le marquis de Mora, désire et mérite de partager avec lui la satisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercierez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Espagne de les posséder, et vous nous souhaiterez des grands seigneurs semblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danseuses et de notre Opéra-Comique. »

Voltaire fut enchanté de cette visite ; il écrivit, le 1er mai, à d'Alembert : « Que l'Être des êtres répande ses éternelles bénédictions sur son favori d'Aranda, sur son très-cher Mora, et sur son bien-aimé Villa-Hermosa! Un nouveau siècle se forme chez les Ibériens. La douane des pensées ne ferme plus l'allée à la vérité, ainsi que chez les Velches. On a coupé les griffes au monstre de l'inquisi-

tion, tandis que chez vous le bœuf-tigre frappe de ses cornes et dévore de ses dents. »

Et à M. de Villevieille, le même jour : « Le marquis de Mora, fils du comte de Fuentes, ambassadeur d'Espagne à Paris, gendre de ce célèbre M. le comte d'Aranda qui a chassé les jésuites d'Espagne, et qui chassera bien d'autres vermines, est venu passer trois jours avec moi; il s'en retourne en Espagne et ira peut-être auparavant à Montpellier: c'est un jeune homme d'un mérite bien rare. Vous le verrez probablement à son passage, et vous serez étonné. L'inquisition d'Espagne n'est pas abolie; mais on a arraché les dents à ce monstre, et on lui a coupé les griffes jusque dans la racine. Tous les livres si sévèrement défendus à Paris, entrent librement en Espagne. Les Espagnols, en moins de deux ans, ont réparé cinq siècles de la plus infâme bigoterie. »

Et à M. d'Argental, le 6 mai : « J'ai eu pendant trois jours M. le marquis de Mora, que vous connaissez. Je vous prie de faire une brigue pour qu'on l'associe quelque jour au ministère d'Espagne. Je vous réponds qu'il aidera puissamment le comte d'Aranda, son beau-père, à faire un nouveau siècle. Les Espagnols avancent quand nous reculons. Ils ont fait plus de progrès en deux ans que nous n'en avons fait en vingt. Ils apprennent le français pour lire les ouvrages nouveaux qu'on proscrit en France. On a rogné jusqu'au vif les griffes de l'inquisition ; elle n'est plus qu'un fantôme. L'Espagne n'a ni jésuites, ni jansénistes. La nation est ingénieuse et hardie ; c'est un ressort que la plus infâme superstition avait plié pendant six siècles, et qui reprend une élasticité prodigieuse. »

PORTRAIT DE M. DE M**.

FAIT EN 17.....(1).

Monsieur de M** est d'une figure fort agréable, sa physionomie est vive, douce et spirituelle; il a l'air jeune et gai; sa taille est noble et leste; il a quelque chose d'adroit et de délibéré dans toutes ses manières, qui plaît infiniment. Je vais entreprendre de

(1) Nous regrettons de ne pouvoir offrir plus de détails sur la personne de cet intéressant Espagnol. Mais si les extraits que nous venons de citer et les Lettres de mademoiselle de Lespinasse n'en donnent pas une idée suffisante, le portrait suivant qu'elle en fit, dans le temps de leur liaison, y suppléerait à merveille. La date de ce morceau, vraiment remarquable, paraît se rapporter à l'année 1773.

peindre son ame et son caractère : les nuances de l'un et les mouvemens de l'autre sont plus difficiles à saisir, que ne l'est ce que je viens de dire sur sa figure ; cependant, ce ne serait peut-être que par cette première partie de son portrait qu'il serait reconnu par le grand nombre. Il ne faut que regarder avec attention pour dépeindre la figure de manière à la rendre ressemblante ; mais il faut examiner avec intérêt et en même temps avec réflexion pour se rendre raison à soi-même de ce qu'on démêle dans le caractère de la personne que l'on veut faire connaître. Mais qu'importe des moyens qu'on emploie, le mérite essentiel d'un portrait c'est la ressemblance ; c'est le seul auquel j'aspire : si j'y réussis ma tâche sera faite et mon souhait rempli. S'il fallait observer de la méthode ou m'assujettir à quelques règles, je n'aurais pas entrepris ce portrait, parce que je n'ai ni

l'assurance que donne l'espérance du succès, ni la confiance aveugle qu'inspire la présomption ; je ne sais point écrire, je n'ai point de style, mais heureusement pour dire ce qu'on sent, il n'est pas besoin des secours de l'art. Je vais donc peindre M. de M** tel qu'il me paraît, mais je ne réponds point que ce soit tel qu'il est.

M. de M** a beaucoup d'esprit, voilà ce qu'on sent au premier instant qu'on le voit; mais le caractère principal de son esprit c'est la clarté, la netteté et la justesse; sa pénétration est si prompte, si profonde et si juste, qu'on est tout étonné de l'entendre raisonner et donner des résultats en moins de temps qu'il n'en faut aux autres pour concevoir le sujet qu'on met en question. Son style est, comme on l'a déjà dit de celui de M. le P. de Montesquieu, c'est celui de sa pensée; il est clair et concis, il parle bien, le mot propre est toujours

celui qui se présente à lui, il ne le cherche jamais; sa conversation est facile, elle a plus de vivacité que de chaleur: cela ne viendrait-il point de ce qu'il a plus de pensées, que de sentiment? Tout ce qui est du ressort de l'esprit l'intéresse et l'occupe; aussi se plaît-il bien davantage avec les gens avec qui il peut raisonner, qu'avec ceux qui ne font que causer; il a beaucoup lu, et a lu avec fruit; tout est si bien en ordre dans sa tête, que quelque matière qu'on traite, il est en état d'en parler, comme s'il en avait fait une étude particulière; il éclaire et instruit les personnes avec qui il raisonne. Le goût de M. de M** ne le porte pas aux ouvrages purement d'agrément ou de sentiment; il les a cependant lus, mais c'est moins pour son plaisir que pour se mettre au ton de tout le monde. Aussi, son goût est-il moins exercé sur cette partie de littérature que sur les ouvrages de raisonnement. C'est son

esprit bien plus que son cœur qui juge du mérite de Racine; il l'estime comme poëte, et il semble faire plus de cas de l'exactitude et de l'éloquence, que de ce qu'il y a de tendre et de senti dans cet auteur divin; en un mot, je crois qu'on peut dire que M. de M** connaît tout, qu'il apprécie tout, mais qu'il ne sent pas tout. Il dispute rarement et jamais avec aigreur : ce n'est pas qu'il ne soit attaché à son avis, mais c'est qu'il y a peu de gens qu'il estime assez pour être fort empressé de les amener à penser comme lui : sa conversation n'est jamais fatigante ni pédantesque; il ne montre ni dédain ni mépris, et ce n'est par aucun de ces deux motifs qu'il n'écoute que rarement ce qu'on appelle la conversation. C'est, pour ainsi dire, malgré lui que son attention se refuse aux choses futiles et frivoles, dont on s'entretient communément dans le monde; il faut l'instruire ou le di-

vertir, tout le reste est nul pour lui. Il n'a de désir de plaire qu'aux gens qui lui plaisent ; et quand il dit des choses obligeantes, c'est uniquement parce qu'il les pense. Aussi, le fond de son caractère est-il d'une franchise et d'une vérité souvent un peu sèche, mais jamais choquante ; il ne cherche point à flatter l'amour-propre de ceux avec qui il vit ; mais aussi il évite tout ce qui pourrait le blesser. M. de M** est impatient, même impétueux. Tout ce qui le blesse fait sur lui une impression vive, dont il n'est pas le maître, mais qui se dissipe dans l'instant. Il est naturellement doux et facile ; il se prête avec complaisance à tout ce qui peut convenir dans la société ; il a pour principe de donner le degré d'attention nécessaire pour réussir dans ce qu'il entreprend : aussi a-t-il toujours l'esprit et la grâce de la chose qu'il fait. Si je ne savais par moi-même qu'il a connu les douceurs

de l'amitié, je le croirais le plus malheureux de tous les hommes; il aurait vécu seul sur la terre. Mais je reviens.

Son humeur est égale, sa gaîté est douce et naturelle, elle a le naïf et la grâce de l'extrême jeunesse; il est sans airs, sans prétentions, son maintien est simple, je dirais même qu'il est sans vanité, s'il était possible que nous pussions en être tout-à-fait exempts: ce qu'il y a de certain, c'est que la sienne ne perce jamais, elle n'exige aucuns ménagemens, elle n'est jamais choquée de celle des autres, on dirait même qu'il n'est pas bien vivement frappé des ridicules; cependant il les démêle, il les sent à merveille, mais il les supporte si doucement, qu'on croirait quelquefois qu'ils lui ont échappé. Il ne critique presque jamais, et c'est peut-être moins un effet de sa bonté que celui de l'extrême indifférence qu'il a pour tout ce qui n'a point de rapport à lui ou à ses amis; il

loue aussi rarement qu'il critique, et je crois que c'est par la même cause. M. de M*** ne débite jamais ni morale, ni maxime, et en même temps personne ne met plus de décence dans ses propos et dans sa conduite ; il n'affecte rien, il veut être réellement ce qu'il paraît ; enfin, il prouve la vérité et la justesse de ce qu'a dit M. de la Rochefoucault : *Le véritable galant homme ne se pique de rien.*

M. de M*** a plus d'activité que de passion ; bien des gens le jugent mal et croient qu'il est absolument gouverné par l'ambition. Sans doute, il est occupé de sa fortune ; mais ce qui prouve que c'est sans passion, c'est qu'il n'est point entraîné comme le sont les ambitieux : c'est par réflexion et par délibération qu'il agit, aussi n'a-t-il point fait de fausses démarches, et on pourrait répondre qu'il n'en fera jamais. Il a apporté dans le jugement qu'il a fait de lui-

même la même vérité et la même justesse qu'il emploie à juger les autres; il a donc vu qu'il avait de l'esprit, du talent, et qu'il était capable d'application et d'affaires, et que par conséquent il était en droit de prétendre à tout. Loin d'avoir de la présomption, il serait plutôt porté à s'apprécier au-dessous qu'au-dessus de ce qu'il vaut. Il n'est point ambitieux, et ce qui assure qu'il ne le sera jamais, c'est que cette passion entraîne toujours de l'intrigue et du manége, et que pour être intrigant avec succès, il faut avoir de la souplesse dans le caractère et de la bassesse dans l'ame, et assurément le ciel n'est pas plus loin de la terre que M. de M** l'est de ces deux défauts, car c'est peut-être par les qualités opposées qu'on peut donner l'idée la plus juste de son caractère. Personne n'a plus de fermeté; on pourrait même lui reprocher de la pousser jusqu'à la roideur: mais il n'y a rien à désirer ni à re-

trancher à l'élévation naturelle de son ame, elle se montre dans toutes ses actions.

Ses liaisons les plus intimes prouvent encore qu'il n'est point ambitieux, parce qu'elles sont avec des gens à qui il a été et à qui il sera plus utile qu'ils ne lui sont nécessaires, et qu'ils ne peuvent jamais le lui devenir. Il ne recherche point la faveur, il en a donné des preuves non équivoques; il voit les personnes qu'il trouve aimables, il les préfère: mais on ne découvre dans aucune de ses actions, ni projet, ni dessein. Il a véritablement la contenance et la conduite que donne le vrai mérite; il ne veut rien obtenir, et, si je peux m'exprimer ainsi, rien arracher de la fortune: il *a la conscience de ce qu'il vaut*; il sent qu'il arrivera au but sans avoir besoin de se hâter; on pourrait même dire qu'il renoncerait aux places qu'il doit naturellement occuper, si elles devaient lui coûter un remords. J'ajoute encore que M. de M** aura

toujours la considération de son état et de sa place, parce qu'il a le ton, le maintien et la noblesse, qui en sont la base. Il est discret, prudent et réservé; il possède l'art de se contraindre sans effort, et de cacher ses sentimens sans les dissimuler; vrai, franc, avec ceux qu'il estime, l'expérience l'a peut-être rendu un peu défiant avec tout le reste. Mais cette disposition, qui est un vice quand on commence à vivre, est une qualité précieuse pour peu qu'on ait vécu : voilà les moyens ou plutôt les qualités qui l'ont fait réussir à tout ce qu'il a entrepris, et c'est là, sans doute, ce qu'on nomme ambition en lui; en ce cas là, c'est la passsion la plus désirable et la plus noble qu'on puisse avoir.

Voilà ce me semble tout ce que j'avais à dire de son esprit, de son caractère, et de sa manière d'être. Je suis persuadée qu'il m'est échappé mille traits qui l'auraient peint avec plus de force; mais il faut avoir le tact plus

fin et peut-être plus juste que je ne l'ai, pour bien saisir et bien peindre ce qui caractérise un homme du mérite de M. de M**. Mais je vais parler de son cœur : je crois pouvoir assurer que personne ne le connaît mieux ; c'est le plus grand intérêt de ma vie qui m'a éclairée sur tous ses mouvemens. Je l'ai d'abord jugé avec prévention, bientôt après avec passion ; je n'aurais pas pu alors me rendre compte à moi-même de ce que j'en pensais. Je passais alternativement du trouble que cause le commencement d'une passion, à l'illusion trop nécessaire et trop flatteuse d'avoir rencontré autant de sensibilité et de tendresse qu'il avait su m'en inspirer. Mais la vérité de mon sentiment et la conduite de M. de M** ne m'ont pas permis de rester dans l'erreur. Je la regrette sans doute cette erreur, puisque c'est à elle seule que je dois les instans de plaisir que mon cœur a sentis ; mais les regrets et les réflexions sur mon

malheur seraient aussi inutiles que déplacées ici (1).

M. de M** est né avec peu de passions, il ne faut donc pas s'étonner s'il n'est pas susceptible de la plus vive, de la plus tendre et de la plus douce des passions. Il est si éloigné

---

(1) *Variante.* — Il me reste à parler de son cœur. C'est la manière de le peindre la plus intéressante pour ses amis, et par conséquent, c'est la partie de son portrait qui aurait le moins de juges; mais du moins ceux qu'il aurait seraient connaisseurs: ils auraient été, ainsi que moi, instruits et éclairés par l'amitié; celle qu'inspire M. de M** n'a pas besoin d'être indulgente, il suffit qu'elle soit vraie. Je pars tellement d'après ce principe, que je dois dire autant de mal de son cœur que j'ai dit de bien de son esprit, et je crois que je serai également vraie dans l'un et l'autre. Je pourrai avoir mal jugé, mal vu, mais aussi me garderai-je bien d'établir que je vais dire la vérité, parceque, quoique la vérité soit une, elle change de forme selon les circonstances et les personnes. Je vais donc parler avec l'assurance

d'en avoir été animé, qu'il ne croit point aux effets de ce sentiment; il n'est juge que de ce qui tient aux sens, tout le reste lui paraît autant de fictions, aussi ne fait-il pas beaucoup de cas de la sensibilité, elle ne lui paraît qu'un effet de l'amour-propre, et sous ce point de vue il en est plus blessé qu'il n'en est touché. Il n'a jamais été amoureux, mais il a eu infiniment de goûts passagers qui lui ont donné des plaisirs momentanés que son cœur n'a jamais sentis; en un mot il n'a point connu tout ce que cette passion a de doux et de terrible, et en même temps il est assez aimable pour inspirer un sentiment vif et sincère. Une femme peut

---

qu'on a quand on ne peut point tromper et qu'on croit ne s'être point trompé soi-même. D'ailleurs, je dois ajouter que la confiance de M. de M** m'a autant et peut-être mieux servie pour le bien connaître, que mon amitié pour lui, quelque sincère qu'elle soit, n'aurait jamais pu m'éclairer.

être très-malheureuse par lui; cependant elle serait injuste de s'en plaindre, car il est incapable d'avoir, de propos délibéré, de mauvais procédés avec elle. Il n'a ni sensibilité ni tendresse, mais ce n'est point par choix, c'est par nature; on ne peut pas même lui reprocher qu'il veuille en imposer, au contraire, on pourrait se plaindre des effets de sa franchise. Il n'épargne point la vérité à la personne dont il est aimé, quelque dure qu'elle puisse être. On cesse de lui plaire, il veut qu'on le sache; il a été bien aise d'être aimé tout le temps que ses sens l'ont désiré, mais une fois satisfaits il veut amener à ne l'aimer que comme il a besoin de l'être, parce qu'il ne voit plus dans l'attachement qu'il a inspiré que la gêne et la contrainte que cela lui imposerait. Il ne peut pas aimer, il ne veut pas plaindre, enfin il veut être libre et ne pas songer si c'est aux dépens du bonheur de la personne qu'il a

séduite. Il met tant de froideur et de fermeté dans sa conduite, qu'il est impossible de se croire en droit de rien exiger de lui. La légèreté, je pourrais même dire la dureté avec laquelle M. de M** traite les femmes, vient du peu de cas qu'il en fait : il en a une idée générale dont il ne se départ point et qu'il a peine à cacher même à celle qu'il veut séduire. Voici comme il les voit : coquettes, vaines, faibles, fausses et caillètes. Celles qu'il juge plus favorablement, il les croit romanesques ; et s'il est forcé de reconnaître dans quelques-unes quelques bonnes qualités, il trouve que ce n'est point la peine de les en louer, ni de les en estimer davantage ; parce que c'est plutôt en elles des vices de moins que des vertus de plus ; cependant, il est sensible à leurs agrémens jusqu'à un certain point, c'est-à-dire, que celle qu'il trouve la plus aimable, il n'y attache guères plus d'idée qu'à un joli enfant qui plaît et

avec qui on peut se divertir un moment. C'est tellement sa façon de penser sur les femmes, qu'il n'accorde aucune préférence à celle qu'il aime ou qui lui plaît et dont il se croit aimé; il n'a nulle confiance, nul épanchement de cœur avec elle, et jusque dans les momens où il semble qu'il devrait s'oublier, il m'a avoué qu'il était en garde pour ne lui point laisser prendre d'ascendant sur lui. C'est de son aveu que j'ai acquis cette connaissance; enfin M. de M** n'a connu jusques ici des femmes que parce qu'il était jeune, et il n'a cherché à en séduire d'honnêtes et de vertueuses que pour satisfaire son amour-propre : cela est si vrai, qu'il ne saurait supporter la résistance. Ce n'est point qu'elle blesse son cœur, mais c'est qu'elle offense sa vanité, oui sa vanité! c'est la seule occasion où elle se fait sentir et où l'on s'aperçoit qu'il a le caractère haut et impérieux, car il cherche moins à toucher

qu'à soumettre. Sans doute qu'il voudrait, comme je le lui ai entendu dire, leur apprendre à *conduire leurs sentimens*, comme s'il ne savait pas que l'un de ces mots exclut absolument l'autre; mais les liaisons avec les femmes ne lui ont jamais paru assez importantes pour s'en occuper : c'est comme dissipation et divertissement qu'il les voit, qu'il les prend et qu'il les quitte, et il n'estime pas assez leurs sentimens et leur personne pour se croire obligé de ménager leur sensibilité. Il paraît au contraire que plus il est sûr d'en être aimé et moins il leur doit d'égards et de ménagement; je crois qu'on peut répondre qu'il n'aura jamais le regret qui fait dire à l'Aminte du Tasse: *J'ai perdu tout le temps que j'ai passé sans aimer*. En voilà bien long, sans doute, pour ne dire autre chose sinon que M. de M** n'a jamais été amoureux, et qu'il n'a le cœur ni tendre, ni sensible; mais je suis bien éloi-

gnée de conclure que, quoiqu'il n'ait pas senti l'amour comme passion, il soit incapable d'amitié ; outre que ce raisonnement serait faux, il ne serait point du tout applicable à M. de M**. Il n'y a que les gens qui ne le connaissent que superficiellement, qui peuvent penser qu'il est peu capable d'amitié. Personne ne s'intéresse plus que lui au bonheur ou au malheur de ses amis ; il s'en occupe, il sait les obliger et les servir avec toute l'activité et la délicatesse qu'inspire le véritable intérêt et la parfaite amitié ; enfin l'on trouve dans M. de M** tout ce que la vertu et l'honneur peuvent produire. Il est fidèle ami, bon parent, et tout ce qui se présente à lui à titre de devoir lui devient sacré. Peut-être y a-t-il dans sa conduite avec ses parens, plus de principes que d'affection ; et ce qui le ferait craindre, c'est que le sentiment est moins uniforme et pour ainsi dire

moins parfait. En un mot, pour finir ce portrait et pour dire bien exactement ce que je pense et ce que je sens, je trouve que M. de M** réunit tous les agrémens, toutes les qualités et toutes les vertus que l'on doit désirer dans son fils, dans son frère et dans ses amis. Il est affreux, sans doute, d'avoir à regretter de ne pas trouver en lui le sentiment qui aurait fait mon bonheur. Mais ce regret, quoique vif et profond, ne met point d'amertume dans mon ame, parce que j'estime M. de M** autant que je l'aime. Je pourrais lui dire ces vers de Métastase :

Tel est sur ma raison votre fatal empire,
Sans pouvoir m'aveugler vous m'avez su séduire..

Je dois ajouter ce qui achèvera de faire parfaitement connaître M. de M**, c'est qu'il a lu son portrait avec plus de plaisir que d'embarras; il me pardonne de

penser aussi mal de son cœur, puisque je juge aussi bien de son esprit. Il se console d'être peu sensible, puisqu'il est fort aimé; il a assez de facilité et de bonté pour ne me pas savoir mauvais gré d'avoir pénétré ce que sa confiance et l'intérêt de mon amitié m'ont appris.

APOLOGIE

D'UNE PAUVRE PERSONNE

ACCABLÉE, OPPRIMÉE PAR SES AMIS.

Elle se défend elle-même : son style est long, lâche, et souvent de mauvais goût. On a osé le lui représenter ; elle a répondu : « J'écris à mon » ami, j'écris une lettre et non un livre, et, » *comme tout le monde sait*, ce genre admet et » souffre de grandes négligences. »

Écoutons-la donc.....

APOLOGIE

De ce que mes amis appellent mes *exagérations*, mes *enthousiasmes*, mes *contradictions*, mes *disparates*, mes, *etc.*, *etc.*, *etc.*, *etc.*

Mardi, 31 *janvier* 1775.

Hé bien, voilà donc encore un piége que vous me tendez? Vous me dites hier avec bonté: Vous allez demain à la *Fausse Magie*; j'exige de votre amitié de me mander ce que vous en aurez pensé. Mais vous savez bien, répondis-je, que je ne pense pas, et que je ne juge jamais. N'importe, dites-vous, j'aime vos impressions, d'abord parce qu'elles sont

vraies, et puis parce qu'elles sont outrées, et que j'ai du plaisir à les combattre. Cette observation, que vous croyez si bien fondée, devrait donc m'arrêter; je devrais après cela me faire un avis bien modéré, bien raisonnable : il manquerait sans doute de goût, et de la connaissance des choses dont je parlerais; mais au moins je ne révolterais point les gens d'esprit, parce qu'ils sont indulgens, et les sots m'estimeraient parce qu'ils aiment les *gobemouches;* cela les laisse à leur place, au lieu que les impressions vives, les mouvemens de l'ame les blessent, les inquiètent, sans les éclairer ni les échauffer jamais.

Je vais donc me laisser aller; je n'aurai égard ni aux sots, ni aux gens d'esprit; je ne craindrai pas même votre jugement, je m'y livre, je serai folle ou absurde, tout ce qu'il vous plaira; je serai moi.

J'ai eu du plaisir, oui beaucoup de plaisir

à cette répétition, et je défie tous les connaisseurs de me prouver que j'ai eu tort. J'ai admiré le talent de Grétry; j'ai dit vingt fois avec transport : Jamais on n'a eu plus d'esprit, jamais on n'a mis tant de délicatesse, de finesse et de goût dans la musique; elle a le piquant, le saillant, la grâce de la conversation d'un homme d'esprit, qui attacherait toujours sans fatiguer jamais, qui ne mettrait que le degré de chaleur et de force qui conviendrait au sujet qu'il traite, et qui paraîtrait d'autant plus riche, qu'il ne sortirait jamais de la mesure que lui prescrirait le goût. Enfin, disais-je, si l'auteur de cette musique m'était inconnu, je ferais l'impossible pour faire connaissance avec lui dès aujourd'hui. J'ai été toujours animée, toujours soutenue par le plaisir; l'orchestre me semblait parler, et je m'écriais sans cesse : Oh! que cela est *ravissant!* Oui, je le répète, il est ravissant de passer deux heures de suite avec des sen-

sations douces, vraies et toujours variées ! Le poëme m'a paru charmant, il me semble que le poëte n'a été occupé d'un bout à l'autre qu'à faire valoir le musicien : les airs sont distribués avec beaucoup d'intelligence et de goût ; il a trouvé le moyen de rendre ses vieillards aussi comiques, aussi piquans que ceux de Molière ; Grétry a fait de cette scène un duo qui en rend le comique et la gaîté d'une manière aussi animée qu'originale ; enfin, que vous dirai-je, j'ai été ravie, charmée, et je ne sais que louer et aimer, et point critiquer ce qui m'a fait autant de plaisir.

Je vous vois, je vous entends, et vous espérez que je vais mettre Grétry au-dessus de Gluck, parce que l'impresion du moment, fût-elle plus faible, doit effacer celle qui est éloignée ? Eh bien ! il n'en sera rien, et je vous ferai remarquer que si je suis exagérée, je ne suis jamais exclusive,

et savez-vous pourquoi? c'est que c'est mon ame qui loue, c'est que je hais le dénigrement, et que d'ailleurs je suis assez heureuse pour aimer à la folie les choses qui paraissent le plus opposées : si bien donc, que j'aime, que je chéris le talent de M. Grétry, et j'estime et admire celui de M. Gluck; mais comme je n'ai ni les lumières, ni les connaissances, ni la sottise nécessaires pour assigner des places et des rangs aux talens, je ne m'avise pas de prononcer lequel vaut le mieux, ni même de comparer ce qui me paraît ne pas devoir se rapprocher; je ne sais à quelle distance la nature les a mis l'un de l'autre, mais je sais qu'à talent égal, ils auraient dû en faire un emploi différent, puisque le genre de l'opéra-comique n'est pas celui de la tragédie.

L'impression que j'ai reçue de la musique d'*Orphée*, ne ressemble en rien à ce que j'ai

éprouvé ce matin; elle a été si profonde, si sensible, si déchirante, si absorbante, qu'il m'était absolument impossible de parler de ce que je sentais : j'éprouvais le trouble, le bonheur de la passion, j'avais besoin de me recueillir; et ceux qui n'auraient pas partagé ce que je sentais, auraient pu croire que j'étais stupide. Cette musique était tellement analogue à mon ame, à ma disposition, que vingt fois je suis venue me renfermer chez moi, pour jouir encore de l'impression que j'avais reçue : en un mot, cette musique, ces accens attachaient du charme à la douleur, et je me sentais poursuivie par ces sons déchirans et sensibles : *J'ai perdu mon Eurydice*. Et comment voudriez-vous, après cela, que je pusse y comparer l'effet de la *Fausse Magie?* comment pouvoir comparer ce qui ne fait que plaire et attacher, à ce qui remplit l'ame, à ce qui la pénètre, à ce qui la bouleverse? Comment comparer l'esprit à la

passion? comment comparer un plaisir vif et animé, à cette mélancolie douce qui fait presque de la douleur une jouissance? Oh! non, je ne compare rien, et je jouis de tout; et vous appelez cela, des contradictions dans mes goûts, des disparates dans mes opinions! eh bien soit, je ne serai pas conséquente, comme la raison, mais j'aurai tout le plaisir de la sensibilité et de tous les genres de sensibilité; et je vous dirai comme Diderot: O! mes amis, n'ayons pas tant d'esprit; analysons moins, et jouissons davantage; ne portons pas l'esprit de critique aux choses d'agrément et de pur amusement. Soyons au moins indulgens pour ce qui vient de nous faire plaisir, et notre goût n'en sera ni moins bon, ni moins juste. J'aimerai donc ce qui paraît le plus distant, le plus contraire même; j'aimerai le paisible, le doux Gessner; il portera le calme et la paix dans mon ame; et j'adorerai le passionné Jean-Jacques, parce

qu'il agitera mon ame, parce qu'il y fera pénétrer une partie de la chaleur qui l'anime; je l'aimerai même par ses défauts; je lui saurai gré de me séduire, au point de m'égarer. J'aimerai, j'admirerai, je serai à genoux devant *Clarisse*, que je regarde comme une des plus belles, des plus grandes et des plus fortes productions de l'esprit humain; je serai ravie, exaltée, enivrée de tous les genres de beautés dont cet ouvrage est plein. La vérité, la simplicité de ce roman me fera une assez grande illusion pour me persuader que j'ai vécu avec tous les Harloves; ils animeront toutes les passions dont mon ame est susceptible; et en admirant *Clarisse*, je ne dédaignerai point *Marianne*; j'y trouverai sinon la vérité des passions, celle de l'amour-propre, celle des différens états de la société : j'aimerai à voir toutes les nuances de la vérité rendues et mises en action avec finesse et esprit. J'ad-

mirerai dans *Clarisse* la noble simplicité de Richardson ; et dans Marivaux, j'irai jusqu'à aimer sa manière, et même son affectation, qui est souvent originale et piquante, et qui est toujours spirituelle.

Oui, dans tous les genres, j'aimerai ce qui paraît opposé, mais qui n'est peut-être opposé que pour les gens qui veulent toujours juger, et qui ont le malheur de ne rien sentir. La nature, il est vrai, les a bien dédommagés : ils sont toujours si contens de leur raison, de leur modération, et de la conséquence qu'il y a dans tous leurs goûts ! Leur esprit est roide, ils le croient juste ; leur ame est de plomb, ils la croient calme ; enfin ils ont la satisfaction de la suffisance, et moi j'ai le décousu, l'égarement de la folie et de la passion. Il est vrai que ces gens si raisonnables se sentent à peine exister, et moi je souffre, ou je jouis sans cesse. Ils sont ennuyés, je suis enivrée; mais pour

rendre justice et à eux et à moi ; je dois avouer que s'ils sont quelquefois ennuyeux, je suis souvent fatigante : les gens froids peuvent être exagérés, mais les gens animés ne sont et ne peuvent être que hors de mesure et outrés ; tous les deux vont par-delà le but, mais les uns s'y sont montés, tandis que les autres y ont été jetés, entraînés. Les uns ont fait le chemin pas à pas ; les autres ont sauté les bornes sans les apercevoir. Enfin je trouve qu'il y a cette différence entre les gens exagérés et ceux qui sont outrés, qu'on évite les premiers, et qu'on quitte les derniers ; mais c'est à condition d'y revenir le lendemain ; car ce qu'on aime par-dessus tout, c'est à être animé, remué, agité, et voilà l'avantage qu'on éprouve avec les gens passionnés. Ils révoltent sans doute ; souvent ils choquent, ils fatiguent : mais en les critiquant, en les condamnant, même en les haïssant, ils attirent et on les cherche.

Vous me direz que je n'y vais pas de *main morte*, et que je me loue de manière à révolter le goût et la délicatesse de tous mes juges? Mais c'est à vous que je parle, et vous êtes mon ami avant que d'être mon juge; d'ailleurs pour excuser cet orgueil de lucifer que je viens d'étaler, je dois vous faire observer que je me défens, et alors il est permis de parler de soi, comme on parlerait d'un autre; il n'est donc pas question d'être modeste, il s'agit d'être vraie.

Je reviens encore à mes preuves, et j'ajoute que j'aime Racine avec passion, et qu'il y a dans Shakespeare des morceaux qui m'ont transportée; et ces deux hommes-là sont absolument opposés: on est attiré, entraîné par le goût de Racine, par l'élégance, la sensibilité et le charme de sa diction; et Shakespeare dégoûte, rebute par la barbarie de son goût; mais aussi on est enlevé, surpris, frappé de la vigueur de son originalité et de

son élévation dans de certains endroits : oh! permettez-moi donc d'aimer l'un et l'autre. J'aime la naïveté, la simplicité de La Fontaine, et j'aime aussi le fin, l'ingénieux et le spirituel Lamotte.

Enfin, je ne finirais point, si je parcourais tous les genres; car je dirais que je raffolle du bon Plutarque, et que j'estime le sévère La Rochefoucault; j'aime le décousu de Montaigne; et j'aime aussi l'ordre et la méthode d'Helvétius.

Que vous dirai-je encore? que j'aime, que j'estime la métaphysique de l'abbé de Condillac, et que j'ai lu avec plaisir les Élémens de l'enfance, de Mme d'Epinay. Ah, sans doute, ce n'est pas la peine de dire que j'aime à la folie Voltaire; c'est le goût de tout le monde: je ne l'opposerai à rien, car ce qui est beau ou bon dans tous les genres a quelque rapport à lui; aussi est-ce l'auteur qui convient à toutes les situations et à toutes

les dispositions : il a tous les tons, tous les goûts ; il satisfait l'esprit et contente l'ame ; il a par excellence le ton et le goût de son siècle ; il en fait le plaisir, il en est l'ornement.

Je vous entends vous récrier : Mais il ne fallait pas m'assommer de ces détails de vos goûts : que ne disiez-vous tout d'un coup : J'aime tout ce qui est bon ? Mais souvenez-vous donc que je vous l'ai dit cent fois, et que sans doute je ne vous ai pas persuadé ; car vous ne vous lassez pas de me dire que je loue trop, que je suis exagérée, outrée, hors de mesure. Il fallait donc vous prouver que j'étais fondée à aimer, à admirer, et ce n'est pas avec de l'esprit qu'on jouit autant, c'est avec de l'ame. Souffrez que je dise, que je répète que je ne juge rien, mais que je sens tout ; et c'est ce qui fait que vous ne m'entendez jamais dire, *cela est bon, cela est mauvais ;* mais je dis mille

fois par jour, *j'aime*; oui j'aime et j'aimerai à aimer tant que je respirerai; et je dirai de tout, ce que disait une femme d'esprit en parlant de ses deux neveux : *J'aime mon neveu l'aîné parce qu'il a de l'esprit*, *et j'aime mon neveu le cadet parce qu'il est bête.* Oui elle avait raison, et je dirai comme elle, j'aime la moutarde parce qu'elle est piquante et forte, et j'aime le blanc manger parce qu'il est doux. Mais avec cette voracité d'affections et de goûts, vous croiriez qu'il n'y a rien, ni dans les choses ni dans les hommes, qui puisse me déplaire, me dégoûter, me repousser ? Oh mon dieu, je ne finirais pas si j'entrais dans tous les détails; mais je me contenterai seulement de vous indiquer ce qui m'est antipathique : d'abord, les vers qui n'ont de mérite que la facture, et qui sont vides de pensées et de sentiment, comme ceux de MM. de.....; les comédies qui sont vides d'intérêt et d'esprit, et qui sont écrites

ou avec un ton trivial, ou comme celles de MM. de......., où celles qui ont une espèce de jargon, qui ne peut être intelligible que pour la *cotterie* de l'auteur, comme celles de MM. de.......; les tragédies dont le sujet est passionné, fort et terrible, et dont le style est faible et plat, ou quelquefois barbare, comme celles de MM. de ....; enfin je vous dirai, car il faut finir, que le *maniéré*, le *gracieux*, le *frais*, et même le *fin* et surtout le *fade*, sont pour moi comme la manne ou la tisanne, d'un dégoût mortel; avec cette différence pourtant que la manne et la tisanne pourraient cesser de m'être antipathiques, en me devenant nécessaires, et que le reste m'est et me sera dans tous les temps également odieux.

A l'égard de mon attrait et de mon éloignement pour les personnes, il est absolument analogue à mes goûts, ou à mon aversion pour les choses : j'aime mieux une bête

qu'un sot ; j'aime mieux un homme sensible qu'un homme spirituel ; j'aime mieux une femme passionnée qu'une femme raisonnable ; je préfère la rusticité à l'affectation ; j'aime mieux la dureté que la flatterie ; je préfère, j'aime avant tout, par-dessus tout, la simplicité et la bonté, mais surtout la bonté ; car si l'on me disait quel attribut voulez-vous donner à Dieu ? je dirais, qu'il soit bon, et je l'adore à jamais. Voilà la vertu qui devrait animer tout ce qui a de la puissance, c'est aussi la vertu qui convient aux faibles, aux malheureux ; enfin c'est la bonté qui supplée à tout, qui dédommage de tout ; et dût-on en abuser, et dussé-je en souffrir, je n'hésiterais pas, si on me donnait le choix ou d'avoir la bonté de madame Geoffrin, ou la beauté de madame de Brienne, je dirais donnez-moi la bonté, et je serai aimée ; voilà le premier, et, si je me laissais aller, je dirais l'unique bien

dont je veuille jouir. Si je ne me trompe, il y en a un plus grand encore, c'est d'aimer; mais la bonté est déjà une affection de l'ame, et avec cette vertu on aime tout ce qui souffre, tout ce qui est malheureux; ah! l'on aime donc beaucoup et toujours! et avec ce degré de bonté que je loue, que j'envie, on pourrait se passer des plaisirs et des jouissances des passions. L'ame serait sans cesse en activité, et n'est-ce pas là le plus grand charme de la passion? Mais dites-moi, si ce n'est pas à vous que je dois souhaiter cette vertu jusqu'à l'excès? Que de bonté et d'indulgence ne vous faudra-t-il pas pour lire cette longue, froide et fatigante apologie? Ah! vous voilà dégoûté à jamais de m'accuser; mon exagération est encore moins insupportable que ma justification; mais aussi j'y ai été poussée: tous mes chers amis m'accablent; j'ai voulu leur prouver une fois par des raisons que ce qu'ils

appellent ma folie et mes disparates ne sont autre chose que la raison et le sentiment, ou la passion. Quelle est donc la conséquence de tout ceci? quel en est le résultat? Voulez-vous que je vous le dise à l'oreille?... Mais non, vous ne me croiriez pas, et cependant je vous aurais découvert le secret de mon ame. Adieu, condamnez-moi, critiquez-moi, mais aimez-moi; je me louerai de votre bonté, et je ne sentirai qu'elle.

LE

SEIGNEUR DE CHATEAU;

CHAPITRE 50[e]

DU VOYAGE SENTIMENTAL.

LE SEIGNEUR
DE CHATEAU.

Oui, mon ami, j'irai à la campagne avec vous, je connaîtrai votre femme, vos enfans, j'en serai peut-être plus long-temps à faire mon voyage; mais si, en partant d'Angleterre, je me suis dit, *j'irai en Italie,* je ne me suis point prescrit le temps que j'y emploierais, ni la route que je prendrais.

Hélas! comment former des projets? Ne t'avais-je pas dit, ma Lisette: Je vivrai avec toi, je ne te quitterai plus? Avec quelle douce sensibilité tu écoutais une promesse que mon cœur te faisait, et que le

» licieuses que lui fera éprouver la vue
» d'une campagne si belle et si bien cul-
» tivée. »

En disant cela, nous entrions dans la maison ; je vis accourir au-devant de nous trois enfans qui venaient se jeter dans les bras de leur père ; un des trois était encore à la lisière, et avec ses petits bras il paraissait vouloir atteindre son frère et sa sœur qui allaient plus vite que lui. « Papa ! papa ! » criait-il en élevant ses mains, et sa mère le suivait, et ne voyait que son mari. « Bon
» jour, mon ami, » lui dit-elle, en lui tendant la main, parce que ses enfans l'empêchaient d'approcher ; « vous portez-vous
» bien ? — Ah ! fort bien, ma chère, je
» suis heureux, j'embrasse tout ce que
» j'aime, et voilà mon digne ami Sterne qui
» sent une partie de ma joie ! Ma femme,
» il est déjà ton ami ; mes enfans (en les
» prenant tous trois dans ses bras), embras-

» sez l'ami de votre papa, celui de votre
» maman; » et en disant cela, ces petites
créatures m'environnaient : l'un m'avait
jeté ses bras autour du cou, la petite
fille me tenait une main, et le plus petit,
qui à peine pouvait parler, me tenait
une jambe serrée par ses petits bras. Ah!
ma Lisette, mon cœur fut ému par un
sentiment si doux, si profond, si vertueux,
que je m'écriai : « O! pères de famille, il
» n'y a que vous qui ayez connu et senti
» tout le bonheur que peut donner la na-
» ture; » et malgré moi mes yeux laissè-
rent tomber quelques larmes, qui venaient
de mon cœur. Mes amis m'entendirent; ils
répondirent à mon mouvement. « Oui, s'é-
» cria cette digne femme, nous sommes heu-
» reux, nos jours s'écoulent trop vite; il
» n'y a que ton absence, mon ami (en
» regardant son mari avec l'expression de la
» tendresse), qui me les a quelquefois fait

» trouver trop longs. — Mais tu restes avec » tes enfans, ma chère, » dit cet excellent homme, en jetant les yeux sur eux, qui ne s'étaient pas éloignés de lui. — « O! oui, » dit-elle, ils me sont toujours chers; mais » ta présence fait de ma tendresse un plai- » sir vif et senti avec transport. Venez, » Babet, dit-elle, venez dire à votre père » tout ce que vous avez fait pour lui, de- » puis qu'il est parti. » La petite fille s'a- vança, elle avait six ou sept ans, elle était jolie comme le jour; elle avait l'air de la force et de la santé, son teint était un peu hâlé, elle avait la tête, la gorge et les bras nus, elle avait un petit juste blanc, rattaché avec du ruban couleur de rose; les petits garçons étaient en matelots. Tout cela avait l'air du soin, de la propreté, et de la plus grande simplicité; je remarquai tout, parce que rien de cet intérieur domestique ne pouvait plus m'être indifférent.

A huit heures, madame Dumont envoya coucher ses enfans, et les embrassa, en leur disant un mot à chacun, et le père les conduisit des yeux jusqu'à ce qu'il ne pût plus les voir. « A présent, dirent-ils tous deux » ensemble, nous allons être tout entiers » à notre ami. — M. Sterne, me dit cette » aimable femme avec un ton gai et na- » turel, je vous ai traité comme l'ami de » mon mari, c'est-à-dire, comme l'ami de » mon cœur : je me suis livrée à mes mou- » vemens, j'ai été femme et mère, mais » me voilà rendue à l'amitié; oui, j'en ai » pour vous une bien tendre, bien vraie. » Je ne vous avais point vu encore, mais » je vous connais depuis si long-temps; » les lettres, les conversations de mon mari » ont toujours été remplies des vertus de » son ami M. Sterne, de la tendresse qu'il » avait pour lui; je ne vous dirai point qu'il » m'a parlé souvent des services que vous

» lui avez rendus. A ce que je connais de » vous, vous avez été aussi heureux que » nous. Nous vous aimons : y a-t-il quelque » service, quelque obligation dans la nature » qui ne soient pas payés, acquittés par » l'amitié et la sensibilité ? — Ah ! oui, mes » bons amis, repris-je avec transport, nous » nous aimons, nous sommes obligés, unis, » et liés à jamais les uns avec les autres ; » et qu'importe après cela, celui qui reçoit » ou celui qui donne ? tout n'est-il pas » égal ? » On vint nous dire que le souper était servi ; nous passâmes dans une salle à manger, qui me parut délicieuse par la propreté et par la simplicité qui y régnait ; la chère fut bonne, excellente même, mais simple ; la simplicité était le ton, l'habitude, et la parure de mes honnêtes amis.

Après souper nous causâmes de différentes choses ; je m'informai du voisinage. « Oh ! nous en avons un excellent, dit ma-

» dame Dumont ; à un quart de lieue d'ici
» il y a un beau château et une belle terre
» dont le seigneur est M. le vicomte de la
» Rochefoucault : c'est le plus honnête hom-
» me, le plus rempli d'humanité et de bonté ;
» il vit dans sa famille comme nous ; il
» aime sa femme qui est vertueuse et hon-
» nête comme lui. Ils ont une fille qui a été
» mariée à un homme de leur nom ; c'est la
» plus charmante personne, elle est jolie
» et n'a pas l'air de le savoir, elle a de la
» bonté, de la simplicité ; ils vivent avec
» leurs inférieurs, avec la même aménité
» que nous avons pour nos égaux. N'est-il
» pas vrai, M. Dumont, dit-elle à son mari,
» ne m'avez-vous pas dit souvent que vous
» étiez avec eux aussi à votre aise qu'avec
» nous ? — Oui, en vérité, dit M. Dumont ;
» ils ont tant d'affabilité, leur bonté est si
» naturelle, que je n'ai jamais senti d'em-
» barras étant chez eux ; et ce qu'il y a

» d'extraordinaire, dit-il, c'est que leurs
» amis leur ressemblent ; cependant, ce sont
» tous des gens de la cour, et ils ne conser-
» vent point ici cette politesse, et ce ton
» de protection qui vient de si haut, qu'il
» insulte un honnête homme qui en est l'ob-
» jet. Conte, ma femme, à M. Sterne, ce
» que t'a dit la pauvre vieille Marguerite.
» — Oui, oui, dit avec vivacité madame
» Dumont. M. Sterne, me dit-elle, écoutez-
» moi, et vous allez aimer de toute votre
» ame M. le vicomte de la Rochefoucault.
» Un jour qu'il avait fait un orage effroyable,
» et que les rues de Paris étaient comme
» des rivières, la pauvre Marguerite avait
» été à Paris ; c'est, ajouta-t-elle, une pau-
» vre vieille femme de ce village, qui va
» quelquefois à Paris voir ses enfans aussi
» pauvres qu'elle. Cette malheureuse femme
» donc se trouva à dix heures du matin
» dans la rue du Bacq ; il fallait traverser

» la rue, et cela était impossible à moins
» de se mettre dans l'eau; il y avait des
» planches pour traverser les gens à pied,
» mais il fallait payer pour passer : elle pro-
» posa aux polissons à qui appartenaient les
» planches de lui permettre d'y passer, ils
» la repoussèrent rudement, et lui dirent
» des injures..

» Par bonheur M. le vicomte de la Roche-
» foucault passa dans le même instant; il
» s'informa pourquoi cette malheureuse
» femme était maltraitée : Monsieur, dit-
» elle, je voulais passer sur la planche, il
» fallait payer, et je n'ai pas de quoi; ils ne
» sont pas obligés de me traverser pour rien,
» mais il ne fallait pas me pousser si rude-
» ment; j'ai manqué tomber dans l'eau.
» Tenez, ma bonne femme, dit M. le vi-
» comte en se fouillant, voilà de quoi payer
» le passage de la planche; et il ne se trouva
» point d'argent. Ah! que je suis malheu-

» reux ! dit-il avec douleur, je n'ai pas plus
» d'argent que vous ; mais laissez-moi faire,
» je m'en vais vous tirer d'ici. Alors il la prit
» dans ses bras et la porta de l'autre côté du
» ruisseau, sans avoir l'air de penser qu'il
» était dans l'eau à mi-jambes. La pauvre
» Marguerite ne savait comment le remer-
» cier, elle joignait les mains, elle s'adres-
» sait au ciel pour lui rendre grâce ; M. le
» vicomte la regardait avec attendrissement :
» Ma bonne, lui dit-il, vous êtes trop re-
» connaissante ; dites-moi d'où vous êtes,
» et si vous avez besoin de secours, je pour-
» rai vous soulager plus efficacement que ce
» matin, où je me trouve aussi pauvre que
» vous. Je suis d'un *tel* village, dit-elle. Le
» vicomte lui demanda si elle en connaissait
» le seigneur. Oh ! mon dieu oui, Mon-
» sieur !... Notre seigneur est un si brave
» homme, sa femme une si bonne dame,
» ils sont si charitables ! Si j'avais voulu at-

» tendre à la semaine prochaine pour venir
» à Paris, madame Dumont m'aurait fait
» amener et ramener par M. son cuisinier;
» mais j'ai un enfant malade, je suis venue le
» voir. Eh bien! ma bonne, dit M. le vi-
» comte, venez chez moi d'ici à cinq heures,
» je loge à la barrière St.-Dominique, de-
» mandez chez M. le vicomte de la Roche-
» foucault, et dites que vous voulez parler
» à l'homme que vous avez vu ce matin; je
» vous donnerai de quoi retourner dans votre
» village, et tous les mois vous n'avez qu'à
» aller au château de Tur...., et le concierge
» vous donnera six francs: cela vous aidera
» à vivre. Ah! Monsieur! que vous êtes cha-
» ritable! Le seigneur de ce château l'est
» bien aussi; il fait vivre bien des malheu-
» reux; j'ai une sœur qui a six enfans, ils
» seraient tous morts de misère sans les cha-
» rités de ce bon seigneur; mais je ne suis
» pas de sa terre, il ne voudra peut-être

» pas me faire l'aumône que vous me pro-
» mettez. Je m'engage pour lui, dit le vi-
» comte; allez, ma bonne femme, souvenez-
» vous d'aller, avant cinq heures, à la bar-
» rière St.-Dominique, et je vous verrai;
» adieu, ma chère bonne.

» La pauvre Marguerite resta confondue.
» Quel ange consolateur, en effet, pour les
» malheureux, disait madame Dumont, avec
» un accent de sensibilité qui allait chercher
» le fond de mon cœur, et qui y ramenait
» le souvenir de mon oncle Tobie; oui,
» douce et compatissante créature, ton idée
» sera toujours liée à tout ce que j'entendrai
» de bon, de sensible et de vertueux. Ah!
» vous me le disiez bien, m'écriai-je avec
» chaleur, j'aimerai, je respecterai, et je don-
» nerais mon sang pour ce digne homme; re-
» dites-moi son nom, car c'est la bienfaisance
» qui les grave dans ma mémoire. C'est, reprit
» madame Dumont, M. le vicomte de la

» Rochefoucault; c'est une des plus grandes
» maisons; ils sont tous de bien grands sei-
» gneurs. Ah! je me souviens, dis-je à ma-
» dame Dumont, d'avoir entendu parler de
» madame la duchesse d'Anville, à l'occasion
» de la malheureuse famille Calas, et, à ce
» sujet, dix personnes avec qui je dînais chez
» le baron d'Holbach, firent l'éloge de ses
» vertus; l'un disait: C'est une ame de feu
» pour le bien; l'autre: Sa bienfaisance est
» sans bornes, tout ce qui est grand, bon
» et vertueux, anime et exalte son ame; et
» tous ensemble disaient: Tous les la Roche-
» foucault sont bons et vertueux. La pau-
» vreté, la Cour, les dignités, les places,
» rien ne peut corrompre de telles ames; ils
» devraient être adorés, disait-on. Au moins,
» reprenait le baron d'Holbach, ils sont bien
» considérés et respectés, même par les
» gens de la Cour qui leur ressemblent le
» moins: voilà, ajoutais-je, de vraiment

» grands seigneurs, ils soutiennent les faibles, ils secourent les pauvres, ils soulagent les malheureux; bénissons-les, mes amis, et allons nous coucher avec cette douce pensée, nos rêves seront heureux. »

Nous nous séparâmes, et je trouvai dans ma chambre les marques de l'attention et les soins de l'amitié; j'y fus mieux que chez moi. Le lendemain matin je me levai avec le désir de m'aller promener dans le village; cette promenade animée est plus au ton de mon ame que la solitude des champs; il me semble qu'en voyant mes semblables, j'en existe avec plus de force et de sensibilité. Il était à peine sept heures que j'étais dans la rue du village, et il n'y avait que quelques enfans; je m'assis pour les voir plus à mon aise, je leur demandai où étaient leurs père et mère, ils me répondirent qu'ils avaient été aux champs travailler.

Pendant que je causais avec ces petites créatures, je voyais un homme qui me parut être un boucher, à son tablier et à son couteau; il allait et venait avec agitation, et il répétait de temps en temps : « Ils ne viendront point; ils devraient être ici avant six » heures, et voilà, ajoutait-il avec douleur » et colère, comment on perd les bonnes » pratiques. — Mon ami, lui dis-je, qu'attendez-vous? il me semble que vous souffrez. — Oui vraiment, je souffre, j'attends, » depuis une heure, six moutons qu'il faudrait qui fussent égorgés à cette heure-ci; » le maître-d'hôtel de M. le vicomte doit » venir, à dix heures, faire la provision du » château, et je n'ai pas un quartier de » mouton à lui donner; il nous quittera si » nous le servons mal, et cela est juste, il » faut que le bourgeois qui paye bien soit » bien servi, et c'est le château qui nous fait » vivre; il consomme plus en trois mois que

» les seigneurs sont ici, que je ne vends
» le reste de l'année au village et aux envi-
» rons. — Je conçois votre peine, mon ami,
» lui dis-je, mais ce seigneur est si bon que
» je suis sûr qu'il ne vous quittera pas pour
» une faute de négligence dont vous n'êtes
» pas coupable, et dont vous êtes si affligé.
» — Tout cela est beau et bon, dit-il, mais
» M. Fresnel, le maître-d'hôtel, n'est pas
» tendre; et si je n'ai pas de mouton, je perds
» la pratique. » Et en me parlant il avait
toujours les yeux attachés sur le côté du
chemin par où devaient venir les moutons.
Tout-à-coup je vis mon homme qui fit un
saut, et un cri de joie qui me fit bondir sur
ma chaise. « Vous m'avez porté bonheur,
» mon bon monsieur, me dit-il, les voilà,
» et je vais tout préparer pour que ma be-
» sogne soit faite à temps. » Et mon homme
se hâta de courir à sa boutique; je l'y suivis;
je me mis sur la porte de la boutique, et je

voyais que tout était en activité pour se préparer à égorger ces douces et bonnes créatures. Elles arrivèrent et se précipitèrent dans la boutique comme si elles avaient craint d'échapper au couteau qui devait les tuer. Mes sensations devinrent douloureuses : « Allez, allez, mes amis, leur dis-je, la » mort ne vous échappera pas ; ils seront » aussi cruels que vous êtes bons et aveugles » sur le sort qui vous attend. »

Mon cœur bondissait, et ses battemens m'avertissaient que tout ce qui est sensible et souffrant, ne pouvait qu'agiter mon sang et troubler mon ame. « Mon ami, dis-je avec » une voix entrecoupée au boucher qui pre» nait un mouton, n'avez-vous pas bien de » la peine à tuer ce doux animal ? — Ah ! » mon dieu non, Monsieur, c'est le plus » aisé à égorger, cela ne se défend point, » cela ne jette pas un cri ; » et il allait me le prouver ; je m'en fus avec horreur : « O

» ciel! m'écriai-je, il y a donc des métiers » qui rendent les hommes aussi cruels que » les tigres, et aussi insensibles que les » pierres! » Ce malheureux croyait que je le plaignais de sa peine, et il ne plaint point les victimes qu'il égorge. Je m'éloignais de ce lieu avec vitesse, et, persécuté par des réflexions douloureuses, je cherchais, sans le vouloir, un lieu solitaire. La vue d'un homme, dans ce moment, m'aurait été pénible. Ah! mon cher oncle Tobie, ton cœur aurait saigné, si tu avais vu, si tu avais entendu ce que je viens de voir et entendre; je me sentais si agité que je m'assis au pied d'un arbre, à l'entrée d'un joli bois : « Peut-être, me disais-je, ce repos de toute » la nature, le spectacle de ces êtres ina- » nimés, rendront le calme à mon ame. »

A peine y avait-il cinq minutes que j'étais assis, que j'entendis le bruit de plusieurs hommes qui marchaient, et qui parlaient

très-haut; mais ce qui me frappa, ce furent les cris les plus douloureux, et je courus au-devant; en allant, je distinguai que c'était la voix et les sons d'un chien, je n'en fus pas rassuré; l'accent de la douleur me déchirait. Je vis venir à moi trois ou quatre hommes qui portaient dans un grand drap le malheureux chien qui jetait les hauts cris, et des gens étaient des domestiques qui avaient l'air de ne pas s'apercevoir des cris de cette pauvre bête. « Messieurs, leur dis-» je quand ils purent m'entendre, quel » accident est-il donc arrivé? — Oh! Mon-» sieur, rien, dirent-ils; c'est Médor qui » courait après le gibier, et notre maître, » pour le corriger, lui a tiré un coup de » fusil, et je crois qu'il l'a tué, car il ne » peut plus se soutenir. Nous le portons au » chirurgien de ce village, mais après la mort » le médecin. Si M. le vicomte avait vou-» lu, nous l'aurions achevé de tuer, et le

» pauvre animal ne souffrirait plus. — Ah !
» de grâce, mes amis, arrêtez un moment,
» que je le voye ; et vous dites que votre
» maître est M. le vicomte de la Rochefou-
» cault ? ah ! il n'a sûrement pas cru tirer
» sur son chien, et il sera bien affligé, quand
» il saura......... — Quand il saura, dirent-
» ils, mais sans doute, il sait bien qu'il a
» voulu corriger Médor, il l'a bien dit, je
» l'ai bien entendu, et quand il l'a vu tout
» en sang, il m'a appelé et il m'a dit : Va,
» Zamore, porter mon chien à M. Rigaud ;
» dis-lui, de ma part, de le bien soigner,
» et s'il peut le sauver, je le récompenserai
» bien, car j'aurai bien de la peine à ra-
» voir un aussi bon chien couchant. — Eh
» bien ! leur dis-je, il faut remplir l'inten-
» tion de votre maître, et je veux vous
» aider ; donnez-moi un coin de ce drap,
» je le porterai avec vous, je serai moins
» affecté des cris de ce pauvre animal, lors-

» que je ferai quelque chose pour son soulagement. » Ils se défendirent un peu, mais ils cédèrent à ma prière ; je la faisais avec l'accent qui ôte la liberté de refuser. Je pris donc une partie du poids de cette créature souffrante, et en chemin je soulageais mon cœur en lui parlant, je le consolais, sa tête était tournée de mon côté : « Médor, lui disais-je, je souffre de tes
» maux ; si la destinée t'avait donné à moi,
» tu aurais été le compagnon de ma vie,
» tu aurais défendu ton maître, et ton
» maître aurait soigné ta vie ; si je pouvais
» te la sauver, pauvre créature, si je peux
» du moins t'épargner une douleur, je me
» réjouirai de m'être trouvé dans ton chemin. »

Je disais tout cela sans penser si j'étais écouté, j'avais les yeux sur Médor, qui avait toujours eu les siens tournés vers moi, et qui semblait être calmé par ma compassion;

il souffrait moins réellement, parce qu'en le portant, il avait moins de violentes secousses; j'allais lentement, et ces domestiques n'osaient pas me presser : le ton triste et douloureux de mon dialogue avec Médor les avait d'abord étonnés, et bientôt après, ils avaient paru attendris, et je le voyais à l'air triste qu'ils avaient tous. « Mes amis,
» leur dis-je, lorsque je vis que j'en serais
» écouté avec attention, vous me paraissez
» tous d'honnêtes gens, vous souffrez avec
» ce malheureux chien, il vous aimait sû-
» rement, et vous auriez un bien vif chagrin,
» si c'était par votre faute qu'il fût dans cet
» état. Eh bien! je suis assuré que votre
» maître se reproche ce mouvement d'em-
» portement, et le plus grand bien que vous
» puissiez faire, c'est de mettre vos soins à
» soulager et à guérir Médor. — Ah! je le
» crois bien, disent-ils tous ensemble, mais
» M. Rigaud va nous dire qu'il mourra, et ce

» ne sera pas votre faute.—Non, assurément,
» leur dis-je, mais je vais lui parler avec
» vous, et nous verrons s'il n'y a point d'es-
» pérance. » Nous étions à la porte de ce
Rigaud, chirurgien, et c'était tout près
de celle de M. Dumont. On alla chercher
M. Rigaud, j'envoyai chercher de la paille
pour faire un lit à Médor, tous ces domes-
tiques étaient pleins de zèle, et j'entendais
qu'ils disaient à la servante de M. Rigaud :
» Connaissez-vous ce Monsieur que nous
» avons rencontré dans le bois? — Non,
» disait la servante; je crois pourtant que
» c'est un milord anglais qui est l'ami de
» M. Dumont : on l'attendait ces jours-ci.
» — Oui, oui, c'est un Anglais, répondait
» cet homme; car les Français n'ont pas le
» temps d'être si bons. Si tu l'avais vu, si
» tu avais vu comme il plaignait Médor,
» comme il lui parlait! quand ç'aurait été
» un chrétien, il n'aurait pas été plus cha-

» grin, plus affligé de l'entendre crier. — » Oh ! la bonne ame, disait cette fille, ses » domestiques doivent être bien heureux. »

M. Rigaud arriva. « Monsièur, lui dis-je, » il est d'un homme de talens et chari- » table comme vous l'êtes, de faire de votre » mieux pour guérir ce malheureux chien; » vous rendrez service à M. le vicomte de » la Rochefoucault; » et tous ces gens ajoutèrent: « Et M. le vicomte paiera bien M. Ri- » gaud. — Ah! ce n'est pas par intérêt, repris- » je, que M. Rigaud y va apporter tous ses » soins, c'est par humanité, c'est pour se- » courir une créature souffrante. » Je voyais que je montais l'ame de cet homme, et que je lui ôtais la liberté de dédaigner le traitement qu'il fallait à Médor. « Allons, dit-il, » je vais faire de mon mieux, et milord a » bien raison, il faut avoir compassion de » tout le monde; » et en disant cela, il prenait Médor pour visiter sa plaie : la pauvre

créature jetait des cris, dont les sons répondirent à mon cœur. Quand M. Rigaud l'eut visité, il dit qu'il allait le panser, et que peut-être il ne mourrait pas: « Allez dire » cette nouvelle à votre maître, dis-je à » tous ces gens; sûrement il vous attend avec » impatience. » Quand le pauvre chien fut pansé, je lui fis donner à boire et à manger, et ce malheureux semblait me remercier en remuant la queue, toutes les fois que mes yeux se portaient sur lui. Il était plus d'onze heures. Je vais retrouver mes amis, me dis-je; la paix qui règne dans cette honnête famille reposera mon ame: il n'y a donc point d'asile pour la sensibilité; oh! que la mienne vient d'être exercée douloureusement! Pour jouir de ce repos si vanté de la campagne, il faudrait y vivre seul. Hélas! pauvre Yoric, en vain tu cherchais le repos dans la solitude! tu porterais dans un désert le souvenir des malheureux, et quand même tu pourrais te

dire un jour : Il n'y a point de malheureux, il n'y en aura plus sur la terre ; alors, ton ame se replierait sur elle-même, elle se tournerait vers ta Lisette, et du plus doux penchant de ton cœur tu en ferais encore le tourment et la douleur de tous les instans de ta vie.

Je vis venir à moi madame Dumont. « Eh bon dieu, dit-elle, qu'étiez-vous donc » devenu, M. Sterne ? mon mari et moi nous » vous attendons depuis une heure pour dé- » jeûner en famille; Henri (c'était son fils) a » été vous chercher dans tout le village, et il » y a plus d'une heure qu'il est revenu nous » dire qu'il ne vous trouvait pas ; Babet et » moi nous allions voir si nous serions plus » heureuses. » M. Dumont entra : « Mon » ami, me dit-il, nous vous attendions, ma » femme était inquiète, mais moi qui » vous connais, je disais : M. Sterne se sera » oublié dans quelque coin du bois, il se

» sera livré au spectacle si beau et si pai-
» sible de la nature, il nous a oubliés, il
» oublierait l'univers entier en admirant une
» campagne aussi fertile, et qui donne l'es-
» pérance que ceux qui la cultivent sont
» payés de leur peine, et vivent, selon la des-
» tination de la nature, dans l'aisance, la paix
» et l'occupation. — Oh! mes amis, je n'ai
» rien vu, je n'ai rien senti de tout cela; mon
» ame a été blessée, déchirée. Je retrouve-
» rai peut-être le calme avec vous; mais dé-
» sormais, je ne le chercherai plus dans les
» champs. On y trouve des hommes, et il
» semble que leurs défauts, leurs passions,
» leurs vices y soient plus en liberté. Oui,
» la dissipation des villes, l'inutilité de la
» vie de tant de gens oisifs, ne sont pas si
» funestes que le séjour qu'un seigneur
» de château fait dans sa terre. Oui, Ma-
» dame, dis-je en m'adressant à madame
» Dumont, vous m'aviez trompée : avec

» quelle candeur, avec quel plaisir me
» disiez-vous hier au soir : M. le vicomte de
» La Rochefoucault est le meilleur, le plus
» compatissant et le plus bienfaisant de tous
» les hommes! cette pauvre Marguerite qu'il
» avait secourue avec tant d'humanité! Oh!
» ma chère dame, je me meurs que M. le
» vicomte ne soit pas un bon homme : il a
» de la bonté, mais ce n'est qu'une vertu en
» lui, et la vertu n'a que des actes, que des
» mouvemens, et avec cette sorte de bonté
» on pourrait être injuste, méchant, et
» cruel quelquefois. — Mon ami, me dit
» M. Dumont avec l'air affligé, qu'avez-
» vous donc appris, qui vous fait douter de
» la bonté de M. le vicomte de La Roche-
» foucault?—Mes bons amis, leur dis-je avec
» un ton douloureux, je n'oserai jamais vous
» dire ce qui fait saigner mon cœur; je n'ai
» rien vu, je n'ai rien appris que ce qui est
» sous vos yeux tous les jours de votre vie.

» Mon cher Dumont, lui dis-je, pardonne à
» ton ami, il a osé t'accuser; oui, me suis-
» je dit, si M. Dumont, si sa femme avaient
» cette bonté qui anime le cœur sensible de
» mon cher oncle Tobie, ils ne m'auraient
» jamais dit: M. le vicomte est si bon, si
» charitable, il soulage les malheureux. Oui,
» mes amis, il vient au secours de quelques-
» uns, et il en fait une multitude. Mon
» cœur gémit en pensant au mal que peut
» faire ce que vous appelez un homme ver-
» tueux : cet homme, compatissant dans la
» rue du Bacq, devient dur et injuste dans
» sa terre; la passion de la chasse gâte toutes
» ses vertus, car ce n'est point un goût, ce
» n'est point pour faire de l'exercice qu'il
» chasse, c'est pour satisfaire une passion ac-
» tive, et qui ce matin me l'a fait voir in-
» grat et cruel. Oui, oui, dis-je avec cha-
» leur, cruel et ingrat! Son chien, qui a
» peut-être défendu sa vie; son chien, qui

» a fait son plaisir depuis plusieurs années ;
» son chien, qui l'aimait, qui l'aimerait
» encore, meurt dans ce moment-ci, et sa-
» vez-vous, mes amis, qui a tué cette bonne,
» cette fidèle créature? c'est son maître,
» *c'est ce bon homme*, qui pour corriger une
» faute d'attention de ce malheureux chien,
» lui a tiré un coup de fusil au milieu du
» corps; il n'en est pas mort, ah! non, il
» n'est pas mort: j'entends encore ses cris,
» ils retentissent sur l'endroit sensible de
» mon ame! Mes amis, ajoutai-je avec
» véhémence, ne le justifiez point en disant
» que la chasse est sa passion dominante.
» Oh! quelle passion! où trouverai-je de l'in-
» dulgence pour ses suites et ses effets? Mes
» amis, si Sterne vous est connu, vous sa-
» vez que je recueillerais dans mon sein un
» malheureux que l'amour aurait rendu
» coupable; je plaindrais un ambitieux: il a
» pu se faire illusion et croire qu'il cherchait

» la réputation, et peut-être même la gloire;
» mais, la chasse! encore une fois, quelle
» affreuse passion! je n'en connais qu'une
» qui soit plus vile et aussi cruelle, c'est l'a-
» vare avide, c'est le joueur, qui, sous pré-
» texte de s'amuser, risque la fortune de
» ses créanciers, celle de sa femme, celle de
» ses enfans, et dont le souhait le plus
» doux est de dépouiller les gens contre qui
» il joue. Peut-il rester quelque sensibilité
» à une ame agitée de ces horribles mouve-
» mens? Mes amis, mes chers amis, pour
» nous détourner d'un spectacle qui révolte
» vos ames douces, bonnes et compatissantes,
» j'ai envie de vous conter un trait de la
» bonté de mon oncle Tobie. Mon cher
» Dumont, dis-je, vous le connaissez déjà,
» comme si vous aviez vécu avec lui; vous
» n'avez pas oublié qu'il a eu une blessure
» effroyable à la hanche, ce qui fait qu'il a
» toutes les peines du monde à marcher;

» mais je veux que madame Dumont voie
» ce que c'est qu'un bon homme. Le mal-
» heur de tout ce qui respire est le tien, mon
» cher oncle Tobie! Écoutez-moi donc, mes
» amis, je vais soulager mon cœur en vous
» faisant pénétrer dans celui de ce cher
» Tobie. Un jour à dîner : Va, dit-il à une
» grosse mouche qui avait bourdonné autour
» de son nez, et l'avait tourmenté cruelle-
» ment tout le temps du dîner, et qu'après
» des tentatives et des peines infinies, il avait
» à la fin attrapée, comme elle volait près
» de lui : Je ne te ferai pas mal, dit mon
» oncle Tobie en se levant de sa chaise, et
» traversant la chambre avec douleur, en
» tenant la mouche dans sa main; je ne ferai
» pas mal à un cheveu de la tête; pauvre
» créature, va, dit-il en levant le chassis et
» ouvrant sa main. Comme il parlait pour
» la laisser échapper : Va, pauvre petite,
» va-t'en, pourquoi te blesserais-je? Ce

» monde est sûrement assez grand pour con-
» tenir toi et moi. — Oh! la bonne, l'excel-
» lente créature! s'écria madame Dumont.
» — Maman, dit Babet avec le ton atten-
» dri, allons voir M. Tobie; nous l'aimerons,
» maman : Henri et moi ne ferons jamais de
» mal aux mouches; et quand elles voudront
» s'en aller, nous irons vite ouvrir la fe-
» nêtre. » Je saisis dans mes bras avec ravissement ces aimables enfans. « Oui,
» mes chers amours, leur dis-je, vous serez
» bons, vous ne ferez jamais souffrir aucune
» créature; et votre maman, mon oncle
» Tobie, moi, et tout ce qui vous environ-
» nera, vous aimera de tout son cœur. »
Leurs petites mains me serraient la tête; ho! c'est alors que je sentis renaître dans mon ame ces sensations douces et consolantes qui font chérir l'existence et bénir la nature qui nous a faits sensibles.

Je passai doucement le reste de la journée avec mes amis; je voyais que toutes leurs pensées, toutes leurs actions étaient dirigées pour le bonheur et l'instruction de leurs enfans. Oh ! les dignes gens, me disais-je, ils donneront peu de préceptes à leurs enfans, parce qu'ils observent peu et réfléchissent peu, mais ils ne leur donneront que de bons exemples. Ils ne leur diront pas : Il faut être vertueux pour mériter l'estime de vos semblables; mais ils leur apprendront et leur prouveront que pour être heureux, que pour vivre en paix avec soi-même, il faut être bon, juste, compatissant, bienfaisant. Ils ne leur diront jamais: Soyez aimables, cherchez à plaire; mais ils leur feront craindre de blesser, d'affliger ceux avec qui ils vivent; ils seront doux, ils seront sensibles, ils feront le bien, parce qu'il leur sera impossible de faire le mal;

ils aimeront ma Lisette, et ils goûteront et feront éprouver le bonheur, si un jour ils peuvent dire à ce qu'ils aiment, ce que tu me dis si souvent : Le besoin de mon cœur, la passion de mon ame, l'occupation de toute ma vie, mon cher Sterne, seront de t'aimer, de chérir ta bonté, d'imiter tes vertus, de soulager les malheureux, de les aimer ; oui, je les aimerai, me disais-tu, parce que c'est le seul baume qui puisse pénétrer jusqu'au fond d'un cœur douloureux. Combien de fois, ma Lisette, ai-je éprouvé auprès de toi ce bien si doux, si sensible et si rare ! Tu m'aimais, mon ame en était calmée et fortifiée ; tu me croyais bon, j'en devenais meilleur. Oui, ma Lisette, pour me rendre digne de toi, pour m'élever jusqu'à toi, je voulais consacrer ma vie à la vertu, elle était pour moi le bonheur ; et comment ai-je pu te quitter, aimable et

douce créature? comment ai-je pu prononcer ce mot si douloureux d'*adieu*? Ah! ma Lisette, adieu, mes souvenirs, mes regrets sont la jouissance la plus vive que je puisse sentir éloigné de toi.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ma

